Patrick Boman

Les canines dans le pâté

Sous la Cape

Dans la même collection

Jules Veine

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

Patrick Boman

Des nouilles dans le cosmos

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intersidéral.

Pierre Charmoz

Première ascension népalaise de la tour Eiffel et autres cimes improbables

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension
du célèbre sommet parisien.

Pierre Charmoz et Studio Lou Petitou

Le Vampire de Wall Street

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

À paraître

Hurl Barbe

Pompe le Mousse

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

Hurl Barbe

Les Celtes mercenaires

Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la *struggle for life*.
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !

Les Canines dans le pâté

© Patrick Boman, 2010.

Patrick Boman

Les Canines dans le pâté

Roman de Vampyres contemporain

Sous la Cape

« Sept ou huit enfants dansent près de la fenêtre, sous la houlette de deux fées coiffées de chapeaux pointus. L'une est vêtue de blanc, l'autre de bleu. Elles portent de longues robes en tissu scintillant et des voiles de mousseline voletent à leurs chapeaux. […] La fée bleue est une brune anguleuse aux bras minces et aux gestes nerveux. […] La fée blanche est une blonde à cheveux longs au visage poupin, au menton semé de quelques traces d'acné. »

Isabelle Renaud,
« Le Gâteau », *Arts ménagers,*
éd. Quadrature (Louvain), 2009.

Chapitre premier

Un mix bien dosé qui bouscule les codes du genre

– « Célestin, scolaire de troisième, dépose une demande de stage à la CCV. S'est toujours passionné pour les v… et ne les craint pas. Souhaite participer à des actions sur le terrain. Lettre de motivation jointe. » Mon petit Richard, est-ce vous qui avez eu le toupet de me faire suivre cette note ?

– Eh bien, madame, il me semblait que…

– Un scolaire ! Un enfant ! Avez-vous perdu la boule ? Vous rendez-vous compte de la gravité de la situation ? La CCV n'a pas d'existence officielle ! Et vous nous balancez un mioche dans les pattes ! Comment a-t-il pu seulement nous contacter ? Nous ne figurons dans aucun annuaire. Richard, regardez-moi dans les yeux !

– Enfin, il a tout de même quinze ans. Je…

– Vous voulez voir son petit cou mignon percé de deux grands trous rouges ? Trôner à la Une de la presse people ? Que ses parents tentent de nous faire révoquer ? Lancent à nos trousses un comité civique ? C'est niet, ah ça je vous le garantis ! *Peuchérasse !*

Avec l'énervement, l'accent du Midi revient.

– Pourtant…

– Disparaissez, mon petit Richard, disparaissez, et jamais

plus de scolaires, vous m'entendez ? Enfin, bon, restez, nous avons du travail.

La commissaire Zohra Belmançour allume une cigarette, termine son gobelet de café, s'entoure d'un nuage de fumée et foudroie d'un œil noir le lieutenant de police Richard Perez-Romero, dont d'ordinaire elle apprécie la collaboration, mais là, avec ce marmouset, il exagère. Comme souvent, à vrai dire.

Un regard circulaire sur son nouveau lieu de travail aboutit à des constatations consternantes : le bureau en entresol qui a été affecté à la Cellule citoyenne de veille (CCV), en proche périphérie de La Nouvelle-Babylone, est minable à souhait. Presque une cave. Pas de fenêtres pour de prétendues raisons de sécurité, des néons, des armoires métalliques déglinguées, de vieilles tables aux tiroirs bloqués, des fauteuils à roulettes près de rendre l'âme, un carrelage marron, un calendrier syndical sur un mur jauni, et surtout une incoercible odeur de renfermé, de tabac froid, peut-être de canalisations à demi bouchées. Un lavabo, un frigo, des lits de camp dans une pièce attenante.

Mme Belmançour, qui, avec quelques années de plus il est vrai, correspond assez bien à l'idée qu'un profane peut concevoir d'une houri échappée du paradis de Mahomet, rejette en arrière son abondante chevelure noire, cherche à tâtons une autre cigarette et ouvre un dossier :

– On reprend ? Nous avons le témoignage du gardien, un vieux mateur, ça vaut ce que ça vaut. Donc, deux jeunes filles en costume de fée, baguette et tout, animent un anniversaire d'enfant, à l'issue duquel les parents viennent récupérer leurs moutards. Jusque-là tout le monde est d'accord. Ensuite, selon le gardien, ces fées aguichent deux des pères, qui restent en arrière sous un prétexte fallacieux. Ce même gardien affirme avoir vu des billets de cinquante changer de mains. Là, tout

se gâte : l'un des pères est en réanimation, il a été légèrement mordu au cou par la première fille – nom de code : la fée brune – pendant qu'ils s'apprêtaient à avoir des relations dans un vestiaire, et elle l'a un peu saigné, mais on l'a transfusé, il est hors de danger ; il n'a toutefois pas repris connaissance. L'autre homme, qui présente des morsures similaires, est mort d'un arrêt cardiaque tandis que la seconde de ces jeunes personnes – nom de code : la fée blonde – pratiquait sur sa personne, dans le même vestiaire, une fellation.

Elle fait sonner la double consonne. Richard ne peut retenir un rire étouffé, mais n'a pas loisir d'en placer une.

– Ne ricanez pas bêtement comme un collégien, je vous en prie : un arrêt du cœur dans une telle situation fait partie des possibilités. J'ai eu à connaître de plusieurs affaires comparables, dont une fois dans un taxi, une autre dans une chambre froide – ah ! le contrat d'apprentissage recouvre bien des iniquités ! Vous savez, le sordide est affreusement banal. Aucune raison de poursuivre la fille.

– Coups et blessures, non ? suggère Richard.

– Cous et blessures, vous voulez dire ? Ce serait faire fausse route. N'importe quel avocat présentera cela comme un jeu érotique. Ce type-là était un peu jeune, voilà tout, à peine quarante, encore un cardiaque sans le savoir. Je me demande ce qu'on a raconté à la veuve et aux enfants. Donc il faut retrouver ces deux fées, v… présumés, et remonter la piste.

– V… déclarés ou en cours de transformation.

– Attendons ce curé de l'Est, Hiddinga je crois, un spécialiste reconnu paraît-il. Il éclairera notre lanterne, dit-elle.

– Qui a recueilli le témoignage ?

– Les collègues du commissariat de quartier. Le gardien les a appelés dès qu'il a découvert les corps et constaté que les filles s'étaient envolées.

– Possible que ce type soit de mèche avec elles ? demande-t-il.

– Ce sera à vous d'éclaircir ce point.

– Il est clean ou il a un casier ?

– À vous toujours de voir ça. Vous vous êtes porté volontaire pour intégrer la CCV. Une très belle opportunité de carrière, entre nous. Donc, je vous rappelle le fonctionnement de la cellule, dont le démarrage est imminent : vous et ce… Hiddinkro à la base, moi et ce monsieur Keita pour superviser. Tout cela dans le manque de transparence le plus absolu.

– On est quand même dans la parité.

– Quelle parité ? Je suis la seule femme.

– La parité laïques-curés, si vous voulez.

– Ah ! elle est bien malade la laïcité ! J'espère que la prochaine fois on ne me collera pas un imam dans les jupes !

Elle éclate de rire :

– Versez-moi un porto, mon petit Richard, et ensuite, après les présentations, je me sauverai et je vous laisserai faire le topo à ce gentleman. Si c'en est un.

*

Un temple du bien-être entièrement relooké

– Pour un bureau dégueulasse, c'est un bureau dégueulasse ! grogne Richard Perez-Romero. Des odeurs de pieds, un mobilier dont les clodos qui campent sous le métro aérien ne voudraient pas, pas de fenêtres, pas d'Internet, des portables préhistoriques, un frigo pourave.

– C'est la première fois que vous travaillez au sein d'une CCV ? rétorque Tadeusz Hiddinko, qui descend de l'avion de Rome et vient de se présenter, non sans avoir rangé au

fond d'un placard une sorte d'étui à batte de cricket auquel il semble attacher le plus grand prix.

– Euh… oui.

– Vous êtes loin de tout savoir. D'abord, quant à l'informatique, c'est comme le reste, il faut oser être à contre-courant, vivre sans, pour un temps d'ailleurs. Les… difficultés que nous devons régler exigent de sortir du tout-informatique. Dans notre activité, ce n'est pas en passant ses journées la gueule dans l'écran, pardonnez-moi l'expression, que l'on fait avancer les choses. Et par parenthèse il est mieux de tenter de ne laisser aucune trace numérique. Surtout qu'Internet est un foutoir où sévissent nombre de frappés, et pas des tendres. Il ne manquerait plus que de se faire repérer bêtement par la clientèle… Vous allez arriver à faire sans ?

– Pas le choix, répond Richard avec un soupir de quasi-désespoir.

– Quant au bureau, mieux vaut ça que pas de bureau du tout, reprend Tadeusz, conciliant. Et puis, pour les urgences, un vrai budget a été prévu.

– Mon cul ! On est hors organigramme, hors tout, alors forcément on est traités comme des sous-merdes par la hiérarchie !

– Ne vous échauffez pas, mon cher. Vous n'êtes pas le seul à connaître des contrariétés avec votre hiérarchie.

– Ah oui, il est comment, votre chef ?

– Parfait. Je parlais en général. Allons, j'ai mis en arrivant une excellente vodka au congélateur. De la finlandaise à soixante. Tout n'est pas si noir.

Richard pousse un long soupir :

– Vous êtes un sacré curé, vous.

– Vampirologue de l'archevêché *in absentia*, mon cher, annonce Tadeusz non sans une pointe de vanité. Excellente

couverture, vous le devinez. Et je me procure toujours ma vodka hors commerce, donc en *tax free,* bien sûr *especially distilled for the connoisseurs,* et ce n'est pas du *low cost,* je vous prie de le croire, ajoute-t-il pour le *show off*.

– Ce que vous pouvez être snob ! Et vos malossols, ils viennent d'où ? Du Turkménistan ?

– D'Arménie, mon cher. Bon, reprenons : un mort, un en réa…

– Ce témoignage ne m'inspire guère confiance. Des v…

– Ce mot vous arrache la gorge. Allez-y. Prononcez-le. Il ne vous arrivera rien. Nul spectre maléfique n'est embusqué dans le placard.

– Des vampires, vous parlez ! nous ne sommes pas au XVII^e^ siècle, en Transylvanie… Sans mauvais jeu de mots, ce sont des contes de fées, tout ça ! En réalité, il a dû vouloir sauter la fille dans le vestiaire, elle s'est débattue puis elle l'a mordu dans la foulée… hasarde Richard.

Tadeusz sort le flacon du congélo et ils trinquent.

– Taratata ! claironne le curé, après avoir séché son godet plus vite que l'éclair. Si vous me faites du politiquement correct d'emblée, nous n'allons pas pouvoir travailler ensemble.

Échange de regards froids.

– Ça m'a tout l'air de relations mercenaires vite fait, poursuit le vampirologue. De bas de gamme. Une passe à cinquante, selon le gardien. Mais de cela nous n'avons cure. Nous sommes ici parce que ces filles ont mordu au cou ces types…

– … de manière anodine. Vous avez vu les photos ? À peine plus que des piqûres d'épingle. Peut-être une agacerie, un prélude. Il y a bien moins soft, croyez-moi.

Richard songe à des crimes à muselière, dans des donjons plastifiés, en pleine Babylone, dont il a eu à connaître quelques

mois auparavant et dont les responsables vont s'en tirer une fois de plus. Appuis politiques du bon côté, magistrats apeurés, bourgeoises paniquées, hommes-chiens réduits au silence, une belle enquête flinguée.

– Apparemment anodine. Pour moi justement les photos sont irréfutables.

– Je n'y crois pas. Au XXIe siècle…

– Vous en verrez bien d'autres. Tenez, je vais vous donner une première indication.

Un éclair traverse le regard de Tadeusz :

– Pour des raisons qui tiennent sans doute à la dialectique entre Éros et Thanatos, pour m'exprimer en termes étrangers à mon sacerdoce, la libido des femmes vampires est particulièrement en éveil, toujours prête à l'action. Ce qui éclaire la scène racontée par ce gardien : nous ne sommes pas en présence de deux pauvres filles qui espèrent gagner un billet vite fait, ni de deux, hum, gourgandines, mais de deux femmes, disons vampires en devenir, pour lesquelles le sexe et le sang sont indissolublement liés.

L'imagination de Richard prend un tour franchement lubrique, tandis que Tadeusz se montre intarissable :

– Elles ont éprouvé une poussée subite au-dessous de la ceinture, mais le coup de dent a été plus fort que le désir sexuel. Ça vous choque ?

– Rien ne me choque.

– Ça vous excite ?

– Pas le moins du monde, répond le jeune homme d'un ton faux.

*

Esprit d'équipe, goût de la performance, dépassement de soi

Pour cette affaire hors du commun, qui n'est un fait divers banal et ridicule qu'en apparence, une cellule ad hoc a donc été mise sur pied à toute vitesse. CCV, Cellule citoyenne de veille sont des mots pour les budgets officiels, pour les rares paperasses sur lesquelles un journaliste disposant de bons contacts pourrait mettre la main, pour les nigauds. La véritable dénomination de la structure est Cellule de crise Vampires – mais ce dernier mot ne doit jamais être écrit par l'administration, sous peine de provoquer l'hilarité des bons esprits et la panique dans le public. Mieux vaut en rester à la prudente langue de bois de la veille citoyenne.

Nous connaissons les locaux. Par ailleurs, les accréditations en eussent fait tousser plus d'un. Du côté de la brigade criminelle, le jeune lieutenant Richard Perez-Romero mène donc l'enquête, sous l'autorité de la commissaire Zohra Belmançour, qui court-circuite sa hiérarchie et ne rend compte qu'à un conseiller occulte du chef de cabinet du ministre ; côté soutane, le père Tadeusz Hiddinko, vampirologue dûment accrédité, en réfère au père Mathurin Keita, lequel, de son côté, passe par-dessus la tête de l'archevêché et ne dépend en fait que du Vatican, sans que l'on sache de quelle prélature. Opacité totale là encore – ces matières délicates s'étiolent à la lumière. Pour lutter contre les créatures des ténèbres, des acteurs, voire des « actants », œuvrant eux aussi dans l'ombre.

À côté des bureaux, volontairement râpés pour ne pas attirer l'attention, les moyens les plus importants ont été alloués à la CCV, sur fonds secrets des deux côtés. Comme il se doit, en cas de réussite, les membres de la cellule n'ont à escompter

qu'une chaleureuse poignée de main ; en cas d'échec, ou même de simple indiscrétion, les attendent l'opprobre, l'indignité publique, voire le banc d'infamie.

Grisâtre à souhait quand il le juge utile, les mains toujours libres, Richard Perez-Romero est invariablement vêtu d'un jean et d'un blouson anonymes, parfaitement adaptés à ses activités, ainsi que ses baskets et son sac à dos pesant cinq cents grammes. Il a l'œil et le poil plutôt clairs et à la limite on le prendrait pour un clando de l'Est. Il peut filer des voyous sans se faire repérer, à pied ou en voiture, photographier un dealer à travers les vitres d'une cabine téléphonique tout en faisant semblant de noter un numéro de téléphone scotché là, et, le cas échéant, courser quelqu'un le temps qu'il faut avant de lui passer les bracelets. Il a environ vingt-cinq ans, il n'est pas dans la maison depuis bien longtemps, mais il est considéré comme un élément prometteur.

Son *partner* à la CCV est assez dissemblable pour assurer au duo toutes les chances de succès. En effet, il n'y a pas plus ruthène, donc ukrainien, que le père Tadeusz Hiddinko (patronyme qu'il a l'habitude de voir déformé de mille façons), qui a toutefois, à la suite de complications familiales dont nous épargnerons le récit au lecteur, effectué sa scolarité dans diverses provinces du Centre-Ouest, du Sud-Sud-Ouest et du Nulle-Part – d'où son français sans accent –, avant d'étudier en Irlande, au Québec peut-être, puis à Rome. Il a environ quarante-cinq ans, œil de velours, tempes argentées, ventre plat, mollet bien galbé, et ses détracteurs le traitent de vieux beau précoce, voire, en dépit de son sacerdoce, de truand balkanique auquel ne manqueraient que les gourmettes. Néanmoins, dans sa spécialité, il est unanimement reconnu – par un cercle certes des plus confiden-

tiels –, d'ailleurs comme un homme de terrain plutôt que de cabinet.

De son côté, Zohra Belmançour, native de Marseille, qui a été mariée très jeune à un vieux crabe bigot venu d'outre-Méditerranée qu'heureusement elle a enterré assez vite, sans avoir eu le temps de se voir engrosser par un ultime spasme du vieillard, et qui a réussi contre vents et marées à faire des études, considère les choses de la religion pour le moins avec le plus grand détachement. Elle voit donc sans plaisir aucun des curés se mêler d'une question criminelle, mais, s'agissant réellement d'un cas très bizarre, hors normes, ils peuvent se montrer utiles, ayant de leur côté pas mal d'expérience dans des affaires biscornues où l'ombre du Fourchu n'est que trop décelable… – le Cheïtan des contes de son enfance, avec son escorte de goules, les *ghûla,* qui ressemblent étrangement aux v… Elle a épluché tous les rapports – et des instructions venues de très haut lui ont enjoint d'oublier les routines de travail : des résultats avant tout. Le jeune Perez-Romero, qui n'a pas froid aux yeux et doit faire ses preuves, ne peut manquer de se montrer parfait pour cette mission.

Le père Mathurin M. Keita, lui, un prêtre sénégalais d'âge mûr, prend ces péripéties avec bonhomie. En Afrique, les affaires de sorcellerie, d'envoûtement, de possession par des mauvais esprits ou par des morts sont courantes – les cancans villageois, les journaux et même la jurisprudence en regorgent –, et il estime qu'en Europe on fait bien des histoires pour pas grand-chose, comme d'habitude, mais il garde une réserve prudente. N'a-t-il pas lui-même exorcisé des possédés en tapant dessus à bras raccourcis pour faire fuir le démon, dans un centre agréé dépendant de l'évêché, dans une capitale dont nous tairons le nom ? Personne là-bas n'y trouve rien à redire. Et, pour ces histoires de v…, des espèces d'hommes-léopards

en fait, il n'a qu'à faire confiance à ce père Hiddinko, qui s'y connaît. Dieu merci, celui-ci se chargera aussi, en cas de nécessité, de l'application de la PUA, la Procédure usuelle autorisée, et lui n'aura pas à mettre les mains dans le cambouis. Ainsi l'entend-on à Rome.

Chapitre II

L'enfant apprendra à dépasser ses chagrins pour grandir

Minuit à la CCV. Coup de téléphone. Richard décroche :

– Alerte maximale ! Une fillette vient d'échapper à une attaque de type v… !

– Où ça ?

– Secteur ouest. Veuillez noter l'adresse exacte.

– Nous arrivons.

La gamine est une Antillaise d'une dizaine d'années qui sortait faire pisser son chien et qui pleure à chaudes larmes parce que le méchant monsieur s'est jeté sur eux, a mordu et tué en un éclair puis mâchouillé son Kiki, un roquet noir et blanc, avant de se précipiter sur elle :

– Mais moi je fais des arts martiaux avec des dames très gentilles, déclare-t-elle fièrement après avoir essuyé ses larmes et s'être mouchée, alors j'ai fait tomber le monsieur par terre. Après il a voulu me poursuivre, mais je cours très vite et il n'avançait pas bien, il titubait comme s'il était saoul, alors il a fini par faire demi-tour.

– Comment était-il habillé ?

– Il portait une sorte de costume de théâtre, avec un genre de cape noire doublée de rouge, et il était très bien maquillé, en vert, avec des grandes fausses dents pointues, comme les

vampires dans les films. Mais ça n'existe pas, les vampires, hein ? continue-t-elle, très inquiète tout de même.

– Bien sûr que non !

– Mais mon Kiki ! Il a tué mon Kiki ! Il l'a mangé et recraché ! Et il me courait après !

Les larmes recommencent.

– Comment t'appelles-tu ?

– Louisa.

– Tes parents ne sont pas là ?

– Ils travaillent la nuit tous les deux.

– Et tu n'as pas de frères et sœurs ?

– C'est des grands, ce soir ils sont sortis. Je suis toute seule à la maison, mais je peux me garder toute seule, hein ! Non, n'emportez pas mon Kiki, je l'enterrerai demain dans un coin du square, si le gardien ne me chope pas.

Après un geste de Mme Belmançour, qui vient d'arracher trois poils couverts de bave et de les mettre dans un sachet, pour analyse, un flic en bleu tend à la fillette le sac en plastique contenant les restes du corniaud.

Deux marchands de kebabs encore ouverts n'ont rien remarqué – ils sont du genre consensuel, et on égorgerait dix personnes sous leurs yeux dans leur bouge qu'ils ne remarqueraient rien. Devant un bistrot, les types qui fument dehors malgré le froid, avinés, les dévisagent en ricanant. Keufs de merde, allez vous faire enculer, pensent-ils très fort. Seule la réceptionniste d'un hôtel dont le bureau donne sur la rue leur affirme avoir vu passer un grand corbillard gris, avec un écusson, peut-être un D, ou un P, ou un R, elle n'avait aucune raison de prêter attention à cela, et peut-être aussi, oui en y repensant c'était curieux, quelque chose qui ressemblait à une couronne surmontant la lettre.

Je savais que je pouvais faire mieux que ces missions

Les deux fées sont chacune chez elle, broyant du noir et réalisant que quelque chose ne tourne pas rond.

La blonde ne met plus les pieds à la fac – elle étudie le droit sans passion aucune – et passe le plus clair de ses journées allongée sur son lit, à regarder le plafond. Elle revoit en boucle la scène du vestiaire sans la comprendre. Qu'est-il arrivé ? Elle n'était pas comme ça avant, elle ne se serait pas jetée avidement sur un beauf. Avant quoi ? Un tournant est-il intervenu ? Où ? Avec qui ? Elle se force à prendre une douche et à ouvrir une boîte de conserve de temps à autre, son compte en banque se vide rapidement et elle a un retard de règles important alors qu'elle est solitaire depuis longtemps. Ne parlons pas de l'acné, devenue un véritable incendie.

En résumé et avec des variantes, la brune vit la même expérience. Gros coup de déprime. Elle n'a pas eu le traumatisme dû à un type qui passe l'arme à gauche sans prévenir, mais sinon elle n'est pas en meilleur état. Elle tourne et retourne tout ce dont elle se souvient, elle est sûre que l'essentiel lui échappe.

*

Positionné au départ sur une expertise pointue,
je me suis ouvert aux autres applications

Tadeusz et Richard compulsent des notes dans leur bureau navrant. Le prêtre jette un coup d'œil à sa montre – 18 heures –, sort la vodka et se met à découper en quatre de gros cornichons en saumure :

– Les corbillards, ça a donné un résultat ?

– La commissaire s'en est occupée : toutes les entreprises de pompes funèbres du pays ont été contactées, ainsi que les sociétés qui fournissent ce genre d'accessoire pour des tournages, mais peau de balle : aucune n'avait de véhicule sorti cette nuit-là, répond Richard.

– Cela pourrait vouloir dire un sujet se déplaçant dans un corbillard privé… acheté d'occase…

– Là, nous avons des recherches interminables à prévoir ; il faudrait éplucher les fichiers des cartes grises, et encore, le véhicule a sans doute été vendu déclassé, comme fourgonnette, car celui qui achèterait un corbillard en l'état se ferait repérer, non ?

Soupirs et grognements.

– Le contexte familial de la petite Louisa ? Pas une embrouille, une tentative d'intimidation, un racket ?

– Pas l'ombre. La mère est aide-soignante, le père est chauffeur. Les frères et sœurs, même s'ils l'avaient laissée à elle-même ce maudit soir, sont sans problème. Si ce corbillard n'est plus jamais signalé, je pressens une impasse. S'il réapparaît, à nous d'être rapides.

– Et l'ADN, pour la bave sur les poils du chien ?

– Inconnu.

– Pour revenir à notre première affaire, et ce mort ? C'est celui auquel la fée blonde faisait une gâterie, c'est ça ? demande Tadeusz.

– Celui-là même.

Ils trinquent.

– Où est-il enterré, ce malheureux ? Parce que le risque de démarrage du processus n'est pas à écarter. Je voudrais bien inspecter ce cadavre-là. Et quand je dis inspecter…

– J'ai compris, répond Richard. Ce que vous pouvez être lourd, à l'occasion ! Toujours prêt à brandir votre épieu !

– Ne soyez pas vulgaire. Ça n'a rien à voir.

– Que vous dites… Si vous croyez que je n'ai pas remarqué votre étui à batte de cricket…

Feignant de n'avoir rien entendu, Tadeusz fait craquer ses phalanges de façon exaspérante pour Richard, qui a l'impression qu'un dentiste sadique l'attaque à la tenaille :

– Alors, ce cadavre ?

– Nous pouvons être tranquilles : la famille l'a fait incinérer, assure le jeune homme.

– Excellente idée. Voilà une préoccupation de moins. Je vous en remets une pour fêter ça ?

– Ah oui, et une sévère. Ils sont pas dégueu, vos corniflards, dites.

– Arménie, vous disais-je.

Le prêtre de l'Est toussote d'un air constipé avant de reprendre :

– Quant à la blonde… Pauvre fille, ça doit être affreux de…

Richard éclate de rire :

– C'est arrivé à d'autres ! Notamment à la maîtresse d'un président de la République qui est mort en baisant, lui, et non en se faisant tailler une plume.

– Ah oui, Félix Faure, en 1899. Décidément, ce sont de chauds lapins, vos politiques. Le pouvoir est aphrodisiaque, cela a été dit mille fois. À juste titre selon toute apparence.

– Un cardinal, aussi, plus tard, en épectase, comme l'a déclaré l'Église. Il était chez une dame. Un peu mercenaire, comme vous dites. Les curetons aussi, ils sont chauds de la pince.

Le vampirologue feint de n'avoir rien entendu, mais change de sujet de conversation :

– Revenons, s'il vous plaît, à nos préoccupations premières.

Nous nous engageons sur des terrains minés dans leurs recoins les plus cachés, pour employer une métaphore martiale, et je voudrais être certain que vous avez bien assimilé les fondamentaux de la discipline, prévient-il, tout en lissant ses cheveux argentés non sans complaisance. Tout d'abord, avez-vous suivi une formation spécifique ?

– Eh bien, c'est-à-dire…

– Non ? Vous m'en voyez désolé. Ce sont des matières où l'amateurisme n'est pas de mise. Trop dangereux. Bon, je vous énumère les éléments de base. Primo, le vampire est une créature morte, mais imparfaitement morte, *Un-Dead,* comme disent les meilleurs auteurs, une âme qui erre éternellement jusqu'à sa libération.

– Par l'épieu ?

– Notamment. Secundo, c'est hélas un prosélyte-né : toute personne qu'il a mordue pour en boire le sang se transforme elle-même en vampire quand elle meurt, si son initiateur sévit toujours ; dans le cas contraire, elle est ipso facto libérée. Toutefois, avant la transformation effective, des signes avant-coureurs peuvent être décelés…

– Par exemple chez nos fées ?

– Telle est la question que je me pose. Tertio, leurs possibilités sont considérables, ils sont quasi invincibles de nuit, ils peuvent prendre la forme d'une chauve-souris, d'une araignée, d'un insecte, voire d'un banc de brouillard. Mais, quarto, ils souffrent de nombreuses limitations, temporelles – ils sont rarement diurnes – et spatiales – devant regagner à chaque aube leur cercueil, qui doit se trouver dans un lieu consacré, ils ont du mal à voyager. Quinto, ils ne portent pas d'ombre, ne se reflètent pas dans les miroirs, qu'ils craignent, ainsi que le crucifix, l'hostie et l'ail – quelles variétés, voilà un sujet auquel je m'intéresse et dont nous aurons l'occasion de reparler, mais

laissez-moi vous dire que le rose-de-lautrec bien franchouillard a toute ma faveur, même si par gloriole il m'est parfois arrivé dans le feu de l'action de dégainer une tête de colorado-black ou de purple-max ; par ailleurs, le transylvanian reste, comme on dit aujourd'hui, incontournable, vous vous en doutez. J'allais oublier, une branche d'aubépine posée sur leur cercueil les empêche de sortir. Sexto : ces limitations impliquent qu'ils ont besoin d'auxiliaires, les célèbres serviteurs des vampires.

– Du côté de l'employeur des fées ?…

Tadeusz hoche la tête d'un air funeste :

– Nous allons nous efforcer de l'apprendre. Ces derniers, donc, après qu'ils ont bu trois fois du sang de leur maître – joli cas de libations croisées –, lui sont attachés à jamais. En théorie, car c'est une pratique pittoresque qui se perd.

– Vous m'en voyez désolé, affirme Richard, indifférent.

– Septimo, heureusement, ces évolutions ne vont pas sans de multiples ratés, car sans cela, par l'effet d'une progression géométrique, toute l'humanité connue aurait été transformée en vampires dès la fin du XVII^e^ siècle. Octavo, nous sommes peut-être vous et moi, et tous nos proches, des vampires doués d'un grand pouvoir de dissimulation… Nono, nous sommes aux yeux des vampires des monstres acharnés et cruels… Decimo…

– Je vous crois sur parole, coupe le jeune homme. Pour résumer, il faut supprimer le vampire avant que ses victimes ne meurent et ne viennent grossir les rangs de la corporation.

– Vous y êtes.

– Mais nous ignorons où se trouvent nos fées et surtout qui les a… initiées.

– Vous me recevez cinq sur cinq, pour rester dans la métaphore militaire.

Des loisirs d'exception d'un raffinement inédit

Richard a quartier libre ce soir-là. Il donne un coup de fil, met le cap sur le centre-ville et va au cinéma avec son pote Igor, un désœuvré de la plus belle eau, passablement nabot et pochetron, assez anti-flic de surcroît, mais un ami d'enfance, donc sacro-saint à ses yeux. Il refuse avec énergie d'aller voir un film d'horreur – Igor adore les films d'horreur italiens des sixties, avec des sorcières à gros nibards – et encore moins un polar, et ils se rabattent sur un vieux western, dans une salle confidentielle, dont ils sortent assez ragaillardis pour aller s'enfiler un couscous royal, précédé de harengs pommes à l'huile, dans un des rares rades qui restent encore ouverts toute la nuit, car même à Babylone la tendance nordique est en train de marquer des points, « Un verre de lait et une pomme à 18 heures, et au lit vite fait, pour être pleinement performant au bureau demain matin » – dégénérescence absolue. Ils raclent leur couscous jusqu'au dernier grain de semoule et éclusent pas mal de sidi-brahim en se racontant des blagues de potaches dont ils rient aux larmes – parce qu'en fait ils n'ont pas tellement de choses à se dire –, enfin ils passent une excellente soirée. Richard, qui habite loin en banlieue, dort chez Igor, sur un coin de moquette, dans un duvet qui sent la fripe. Igor ronfle comme un goret et on croit déceler un plic-plic insistant du côté de la douche, mais tout est bon pour échapper à l'ambiance pesante de la CCV.

*

Des créateurs d'entreprise audacieux et débordant de talent

Bureau de la CCV. Journée.

– La clairière des lutins. Le lac des dragons. L'île des flibustiers… énonce Tadeusz en faisant grise mine.

– Je t'en foutrais, des lutins ! Sales négriers de patrons véreux ! *Mother fuckers !*

– Pour le moins *unsavoury creatures,* je vous le concède. Cette société de services pour fêtes d'enfants va nous permettre de remonter la piste. Il semble que c'est là que les deux fées ont fait connaissance. Avez-vous auditionné la gérante, lieutenant ?

– Appelez-moi Richard, mon père.

– Appelez-moi Tadeusz, Richard. Donc, que savez-vous à propos de cette société ?

– L'agence IFS ? InterFairyService ? Officiellement, ils fournissent des fées, des Robin des bois, des Père Noël ou des pirates pour des anniversaires d'enfants. Une boîte merdique, à mon avis capable de disparaître en un clin d'œil en cas de pépin. Des fripouilles de petite envergure, selon toute apparence. On a même soupçonné une officine de prostitution. Comme les anniversaires représentent un assez petit business, ils font aussi dans l'organisation d'« événements », enfin les arnaques habituelles, et il existait aussi une boîte de formation vaseuse, pour les gogos, une bonne vache à lait j'imagine, mais qui a disparu. Tout cela est très volatil, on empoche les subventions et pfuit.

Tadeusz se racle la gorge :

– Pas très original.

– Il est possible que les fées ne soient que la partie émergée de l'iceberg, la façade de respectabilité. La grosse demande sûrement à certaines de ses filles de faire escort, voire franche-

ment boutique-mon-cul. À l'occasion selon moi, pas systématiquement.

– La grosse ?

Un large rire secoue le jeune homme :

– La patronne ! Une vraie gravosse ! L'histoire est marrante. Au départ, Roberte Duhareng n'était pas grand-chose dans IFS, une vague chargée de marketing, et puis elle est devenue la maîtresse du patron. Marcellin Smuts, directeur et fondateur de la société. Elle était paraît-il alors assez présentable, et l'autre idiot lui a donné promotion sur promotion, jusqu'à en faire sa codirectrice.

– Promotion canapé, la routine. Et alors ?

– Elle l'a viré aussi sec !

– Bingo ! fait Tadeusz. J'aurais dû le deviner.

– Elle l'a viré, après bien des engueulades, après même lui avoir jeté au visage un plateau-repas à la cantine inter-entreprises du quartier. Les Blacks qui servent les lentilles à la louche en rigolent encore. Je ne connais pas les détails du point de vue juridique, mais elle s'est approprié la boîte sans coup férir. Pourtant, elle n'a pas profité de sa victoire, peut-être ne s'est-elle pas sentie à la hauteur, ou un peu coupable, allez savoir, elle a déprimé, très mal dans sa peau, très frustrée, odieuse avec les rares salariés, cherchant toujours à les mettre en tort, et alors elle s'est mise à bâfrer comme une truie, elle est devenue énorme… et redoutable, puisqu'elle s'est coincé au moins deux stagiaires dans le parking souterrain, sur le capot, crac ! Je les ai retrouvés, témoignage irréfutable.

– Vous voulez dire des garçons ? Mais il n'y a pas viol. Il fallait qu'ils y mettent du leur.

– Qui a parlé de viol ? s'exclame Richard. On n'est pas de bois ! Un afflux sanguin est vite arrivé, à ces âges.

– Pas de morsures ?

– Des suçons monstrueux, mais pas de morsures. Elle les a essorés jusqu'à la dernière goutte.

– Je vous en prie ! Donc ?

– Cette femme a disparu au lendemain du jour où j'étais passé lui rendre une visite apparemment de pure forme, après cet… incident professionnel, visite à l'occasion de laquelle elle a poussé des cris de vertu outragée, clamant qu'InterFairyService n'était pas un bordel, enfin vous devinez le topo de la part de ce genre de rombière. Moi je connaissais le coup du parking, alors…

– Disparue, dites-vous ?

– Comme un mauvais rêve au soleil levant. Portable coupé, un répondeur qui grésille, plus de domicile certain. J'ai appelé l'agence, où l'on m'a répondu qu'elle était en formation au Canada, ou en vacances aux Seychelles, on ne savait plus très bien.

– Qui est « on » ?

– L'assistante, une certaine Maryvonne Puyduchou, un dragon dévoué corps et âme à sa direction et trop bête pour se douter de quoi que ce soit. À mon avis. Je l'ai aussi interrogée dans le détail, rien. Le néant.

– Quel âge ?

– Pas d'âge.

– Et donc très bête, selon vous ?

– Incommensurablement. Un roc. Un Everest de bêtise. On lui demande des fées, elle décroche le téléphone, elle appelle des vacataires et elle envoie des fées. Des pirates, idem. Identification totale à l'entreprise. Ne se pose aucune question. Je l'ai un peu bousculée, *nada*. Elle serait fière de tirer vingt piges à la place de ses patrons sans savoir pourquoi. C'est du personnel à l'ancienne, indécrottable. Une bûche. Mais elle peut sans s'en douter nous rabattre quelqu'un d'intéressant.

– Pourquoi pas ? Cette Duhareng va réapparaître tôt ou tard… à moins qu'elle ne soit au fond d'un canal, un parpaing aux pieds.

Perez-Romero fait claquer sa langue avec un soupçon d'agacement :

– Nous ne pouvons attendre, les mains croisées sur le ventre, tels des bouddhas, que la Duhareng se manifeste. Il faut agir. Action !

– Et Marcellin Smuts, qu'est-il devenu ?

Claquement de doigts :

– Disparu dans la nature lui aussi ! Aux abonnés absents, ce con ! Personne chez lui, plus de téléphone, plus rien.

– Et les stagiaires ? Serait-il possible de leur toucher un mot ?

– Pas de problème. Je les contacte et on prend la bagnole.

Le premier stagiaire est au nid ; ils vont donc lui rendre une visite tout informelle, après un bref appel qui semble ne guère l'enchanter.

Mike est un long jeune homme blond et chevelu, étudiant en communication, qui a passé deux semaines à l'agence ; il prétend ne pas se souvenir des endroits, « dans des banlieues dont on ne sait si elles existent vraiment », où il a animé des anniversaires d'enfants, déguisé en Père Noël, avant les fêtes ; il se souvient surtout que les marmots vomissaient et morvaient énormément ; il admet avoir eu avec Mme Duhareng, dans un parking souterrain, des relations hâtives au cours desquelles il n'a pas été mordu ; à sa connaissance, l'agence n'était pas la couverture d'un réseau de prostitution ; il n'a jamais entendu parler de fées. Il considère les deux hommes, fort aimables et vêtus d'une grisaille rassurante, comme deux maniaques en chasse et paraît soulagé de les voir enfin tourner le dos.

Le second stagiaire, lui, a laissé sur son répondeur un message demandant de le rappeler la semaine suivante.

*

Après un accident du travail,
j'ai eu envie de changer d'orientation

Richard accroche son blouson à une patère et s'effondre dans un fauteuil de l'entresol, poussant un soupir de lassitude :

– Le père de famille qui flirtait avec la fée brune est sorti de l'hôpital.

– J'aime bien « flirter ». Et vous revenez de l'interviewer, constate Tadeusz.

– Par routine, et je n'ai rien appris, comme je m'en doutais. Un bonhomme lambda, qui a cru qu'il allait tremper sa nouille vite fait avec une gueuse, et qui a eu une sorte d'accident cardiaque quand elle lui a sauté à la carotide. Pas très futé. En plus sa femme, qui a entendu je ne sais quels cancans, veut divorcer, mais ça on s'en moque. Elle l'a traîné plus bas que terre en ma présence. Elle veut retrouver l'adresse de la fée brune pour aller lui arracher les yeux, car elle est persuadée que son mari entretient une relation clandestine avec cette dernière depuis longtemps. Lui, il préférerait se trouver dans un pénitencier fédéral aux États-Unis ou au fond d'une mine d'uranium en Sibérie plutôt que d'être avec bobonne.

– Je m'en doute. Quel boulot, le mari ?

– Un employé reconverti de force en commercial de je ne sais quoi. Une victime. De notre point de vue, ses blessures au cou sont totalement refermées, il me les a montrées avec pas mal de naïveté, cicatrices à peine visibles, donc considérons-le

comme hors circuit. Encore une fois, après transfusion, son sang a été entièrement renouvelé, donc…

– … il est hors risque. Boulot de la femme ?

– Une quelconque mégère d'administration.

Chapitre III

Faire travailler vos muscles sans les fatiguer

Dimanche de mi-janvier, en début d'après-midi, dans le studio de la Grande Mumu. Elle et Richard sont encore au lit, à poil, ayant repoussé les vestiges d'un petit déjeuner. Il balaie du revers de la main des miettes de biscotte qui piquent, puis se lève et se dirige vers la fenêtre. Temps gris, légère brume, des champs labourés, des bosquets, des pavillons, des immeubles bas, des entrepôts, autoroute et aéroport lointains, bagnoles ininterrompues et avions qui décollent et atterrissent, mais l'immeuble est bien insonorisé, on n'entend rien. Il est pensif, il s'ennuie presque un tout petit peu, il espère que la Grande ne va pas allumer la télé, surtout le dimanche aprèm', la honte.

Étendue de tout son long, elle fume une cigarette et regarde avec satisfaction le corps bien balancé, droit et immobile à la fenêtre, il n'y a pas tromperie sur la marchandise :

– Riri ?

– Oui ?

– Tu vas me répondre si je te pose une question ?

– Ça dépend quelle question, tu sais bien.

– Ah ! tu me fais le fier hidalgo ! C'est vrai que tu es un peu espingouin, toi…

Lui, suave :

– Tu disais ?

– Quelqu'un m'a raconté une sombre histoire d'escadrons de la mort, des flics fascistes, avec des curés, assassinant des opposants dans des cimetières…

– Des opposants à quoi ?

– Ben au système…

Il éclate d'un rire un peu forcé :

– Qui t'a raconté ça ?

Elle se renferme à la seconde :

– Je ne sais pas, j'ai entendu ça plusieurs fois, comme ça, une rumeur…

– Franchement, elle n'est pas fine, ta rumeur. Comme toutes les rumeurs, d'ailleurs. Des curés liquidant des opposants dans des cimetières, mais ça n'a ni queue ni tête, voyons. Non ? Imagine un peu !

– Tu as raison, c'est invraisemblable.

Il se recouche et commence à lui masser le creux des reins pour la chauffer. Elle ne dit pas non. Elle étend les bras au-dessus de sa tête. Elle s'est rasé sous les bras voici quatre ou cinq jours et les poils qui repoussent stimulent au plus haut point le jeune homme. Il commence à lui lécher les aisselles, qui piquent sous sa langue. Elle a un soupir d'invite.

Plus tard, alors que la nuit va tomber, qu'elle prépare du thé et ouvre une boîte de raviolis, il retourne à la fenêtre, une serviette de toilette autour des reins. Bel hiver. Il n'attend aucunement le printemps, il est bien ainsi, concentré, densifié par le froid, avec l'impression de penser plus clairement. Il commence à neiger. Les lampadaires de l'autoroute, les phares et les lumières blanches et rouges, les feux des avions, les néons lointains d'un bleu ou d'un vert vif, avec parfois une note framboise ou émeraude, composent un paysage d'une beauté à couper le souffle. Il espère que la neige va tenir. Mais à quoi bon ? Il n'en profitera pas. Richard se dit que dans quelques

heures il sera de nouveau dans cet entresol sordide avec ce taré. Qu'est-ce qui lui a pris de postuler pour cette CCV ?

La Grande Mumu a rencontré Richard l'année précédente, lors d'une fête chez des copains communs, ils ont dansé comme des déments sous l'effet d'un punch des plus costauds, se sont fait un aparté, ont fini la nuit ensemble, se sont revus. Elle travaille dans la pub ou dans la com', il n'a jamais compris exactement, ce qui ne l'empêche pas d'être à gauche de toutes les gauches – dites « activiste » et non « terroriste », « militant radical » et non « fanatique », et ainsi de suite. Elle n'a appris que plus tard qu'il était flic, car, prudent, il s'est d'abord prétendu simplement « fonctionnaire », et en fait elle ça l'excite, c'est un peu sale, interdit, et elle mourrait de honte si ses copains militants, qu'elle tient soigneusement à l'écart de sa vie privée, apprenaient qu'elle se fait « trombiner par un bourre ». Au fond elle est assez indifférente, lui aussi, « aucun enjeu dans cette relation », ils évitent un peu trop de sujets de conversation. Et elle ignore nécessairement l'existence de la CCV, sinon elle ameuterait sans tarder divers comités de vigilance républicaine.

Un week-end sympa à la campagne, avec des marches en forêt et des omelettes aux cèpes, et des fornications dans des auberges typiques, ou au bord de l'océan, avec des marmites du pêcheur et des plateaux de fruits de mer, quand c'est possible, c'est-à-dire rarement, et puis une fois une semaine au soleil qui ne s'est pas très bien passée, en novembre dernier, il s'est emmerdé à mourir sur cette maudite plage à cocotiers tandis qu'elle se faisait rôtir, à part ça l'instinct fonctionne, jamais il n'a eu de défaillance et elle paraît toujours prendre son pied, mais au fond le cœur n'y est pas.

Des vibrations qui envahissent le corps tout entier

Le gardien dont le témoignage constitue la clef de voûte de l'affaire est un quinquagénaire bedonnant, qui peigne avec soin en travers de son crâne chauve les rares cheveux qui lui poussent sur les tempes. Vêtements tachés, savates, œil visqueux, dents noires, haleine de hyène, il sort d'un mauvais casting. Richard a noté que le bonhomme avait un casier – outrage à la pudeur, tentative de viol, violences conjugales, il y avait de cela longtemps il est vrai, mais Richard, en bon flic, est de l'école de ceux qui, avec ce genre de client, n'oublient jamais et ne pardonnent jamais. Il estime donc que cet emploi dans cette obscure salle des fêtes dépendant d'une vague assoc' liée notoirement à des politiciens de quartier, de peu de prestige et à la probité questionnable, peut ressembler à une planque pour un pervers prudent.

Pour tenter d'en apprendre plus, il décide d'aller rendre visite au vieux mateur :

– Où est-ce que tu étais planqué ?

– J'suis pas forcé de vous répondre.

– Moi je te convoque demain matin, et ce sera moins cool. Alors, où étais-tu planqué ?

– Derrière une pile de chaises. C'est dans le rapport, m'sieur l'Lieutenant.

– Je me fous du rapport. Je veux que tu me racontes l'histoire comme elle s'est vraiment passée. T'as bien tout vu ?

– Y avait pas trop de lumière mais j'ai bien vu.

– Tu te branlais ?

– Mais non.

– Tu te fous de ma gueule. Tu te branlais comme un singe dans sa cage.

– Euh, un peu.

– Ça me ferait mal ! Tu peux encore ?

– Mais qu'est-ce que vous avez ?

– J'ai que tu as un casier, et assez salingue, et que si tu me racontes des craques je vais m'arranger pour que tu retournes au ballon dans pas longtemps ! Il y a un ou deux dossiers non classés qu'on pourrait faire rouvrir…

– Calmez-vous, m'sieur l'Lieutenant, moi je ne vous cache rien.

– C'est tes copines, les fées ? Qu'est-ce qu'elles te font ? Comme à l'autre ?

Richard mime la joueuse de flûtiau.

– Jamais vu ces filles-là, j'vous jure.

Sur ce point le gardien s'obstine : c'était la première fois qu'il voyait les deux fées. Pour le reste, en faisant alterner propos faussement bienveillants et menaces, Richard obtient au bout d'une heure, en lui faisant répéter encore et encore l'histoire, un élément important : les fées semblaient « chaudes », selon ses mots, et n'ont pas demandé d'argent aux deux papas. Les deux couples se sont un peu tripotés avant que la blonde ne passe à l'action et que la brune ne commence à débraguetter son partenaire, puis elles ont brusquement mordu les deux hommes au cou, ont paru sucer du sang, mais finalement il n'en est plus si sûr, enfin elles se sont volatilisées.

– Pourquoi as-tu raconté qu'elles faisaient les putes ? Pour toi les femmes c'est toutes des putes ?

– Eh bien, je…

– Moi je vais te dire : c'est seulement pour te rendre nuisible. Faire du tort aux gens pour le plaisir, ça tu t'y connais. Tu me débectes !

– Un peu de respect…

– Du respect ? Pour une saloperie comme toi ? Laisse-moi rire. Bon on y va, on va enregistrer tout ça.

– Mais…

– Et pas de perte de mémoire intempestive ! Sinon je te boucle pour rébellion !

La colère théâtrale de Richard devient authentique et il commence à avoir envie de tabasser le bonhomme, mais il recouvre assez vite son sang-froid. Restons pro en toutes circonstances.

*

Améliorer le contrôle et la transparence,
et clarifier les responsabilités

Bureau de la CCV, en fin de matinée. Café soluble et biscottes molles.

– Ça donne quoi, la liste complète des clients d'IFS ? demande Tadeusz.

– Rien. Avec un collègue qui s'y connaît, un jeunot, nous avons cassé le code d'entrée de leur ordi sans problème, comme dans du beurre. Mais oualou, c'était vide. Ce qui veut dire qu'ils font des cachotteries. Pas de fichier carton non plus, tout dans la tête apparemment.

Tadeusz ne peut retenir un geste de contrariété :

– Rien non plus concernant les missions des fées ?

– Rien. Mike, ce stagiaire, ne les a jamais rencontrées, rappelle Richard. Enfin, à le croire.

– Par qui et où ont-elles été mordues ? Au cours de quelle mission ? Par quel vampire au sang pourri ? Là se trouve la clef, fait Tadeusz. Et elles en auront probablement perdu le souvenir.

– En attendant, on va brancher la directrice adjointe, cette Zvogui. Bon gré, mal gré, elle va nous raconter sa vie, celle-là. La Puyduchou, rien à en tirer, donc. Café ?

Tadeusz grogne un acquiescement, puis souffle sur un très vilain mug jaune avant de hasarder, rêveur :

– Elle est drôlement bien roulée, votre patronne !

– Ah, putain, oui, et elle me materne, en plus !

– Mariée ?

– Veuve d'un vieux machin, pas d'enfants, tout pour le service.

– Alors forcément vous êtes un peu le fils qu'elle n'a pas eu, non ?

– Ah, foutez-moi la paix avec votre psychanalyse de bazar ! Bon, on en est où avec les fées ?

– C'est la question que je désirais vous poser, rétorque le vampirologue, prudent.

– Exact. Alors on a auditionné les mioches en douceur, ça a été encore tout un foin, ce que ces cons de parents ont pu nous faire chier ! Résultat nix. « La parole de l'enfant », vous connaissez ce cinéma, vaste foutaise oui, j'ai lu et relu les PV avec soin, rien : les fées étaient très gentilles, elles ont consolé ceux qui pleuraient, ceux qui avaient vomi, ceux qui avaient fait pipi dans leur culotte, ceux qui attendaient leur maman en retard…

– Et elles ont eu un geste de réconfort envers les papas égarés dans le vestiaire ? lance Tadeusz, égrillard. Il faut vraiment retrouver ces deux filles, reprend-il, sérieux. Parce qu'elles pourraient occasionner pas mal de dégâts assez vite, vous voyez ? Ces créatures enchanteresses me semblent assez dégourdies de la canine…

– En plus, la famille du mort nous cherche des poux. Un niaiseux quelconque de chez nous leur a raconté qu'il avait trépassé en faisant son jogging, mais en réalité il ne faisait jamais de jogging. Je crois que ces connards sont en train de monter un comité citoyen, dans la veine « Exigeons toute la vérité face au silence de l'administration »…

– *Mein Gott!* que la malemort les emporte ! fait Tadeusz, oublieux des obligations de son état. Vous devriez appeler ce fameux Dr Bracquemont, dont on m'a tant chanté les louanges, il va inventer quelque chose pour les calmer.

Richard décroche le téléphone, compose un numéro de mémoire. Tout d'abord il entend une voix de jeune garce faussement polie : « Désolés, nous ne pouvons donner suite à votre appel. Merci de raccrocher et à bientôt. Désolés, nous ne… » Il obtempère donc, mécontent, et raccroche, sans doute une erreur, en effet il obtient la clinique.

*

Une équipe qui conjugue technicité de pointe et exigences éthiques

Michaël Bracquemont, providence des vampirologues, est un jeune médecin d'origine belge qui descend d'une longue lignée d'hippocrates, inaugurée par l'arrière-grand-père Hippolyte, lequel a été aux environs de 1900 l'un des praticiens les plus réputés de Singapour et auquel, à en croire les photos, il ressemble comme deux gouttes d'eau, la barbe en moins. À trente-cinq ans à peine, le jeune Dr Bracquemont en a beaucoup vu : malfrats percés de balles à autopsier, crimes sexuels vraiment dégueu, marmots égorgés rituellement, victimes d'envoûtement qui se laissent littéralement mourir, gens qui se croient possédés et grognent tels des pourceaux, naïfs auxquels un marabout a fait boire de l'encre pour que leurs enfants aient de meilleurs résultats scolaires et qui ont vendu leur appart pour payer le saint homme, bref il connaît les insondables profondeurs de la misère humaine et cette histoire de vampires ne le fait pas rire du tout. Pourtant, la clinique

discrète où il exerce, dans une banlieue résidentielle de La Nouvelle-Babylone, a vu se résoudre bien des problèmes…

*

Exprimer sa compassion à la famille des victimes

Bracquemont répond avec la plus grande gentillesse à l'appel de Perez-Romero, lui assurant qu'il va contacter les proches du défunt, au titre d'une prétendue assistance psychologique, pour leur débiter les âneries habituelles, tartinées bien épais, et surtout pour les empêcher d'occasionner du scandale – scandale qui ne pourrait que retarder leur indispensable travail de deuil, ajoute-t-il avec un rire désabusé. Qu'on le laisse faire, il se charge de désamorcer cette bombinette.

*

Une vraie démarche de séduction pour un projet mobilisateur

Richard et Tadeusz dans une voiture banalisée, sur une autoroute urbaine. Milieu d'après-midi, trafic fluide.

– Assez perdu de temps. On devrait embarquer l'adjointe et lui délier la langue. Je ne demande qu'à m'en charger, dit Richard, qui conduit.

– Voilà qui ressemble à une arrestation arbitraire, non ?

– Ce n'est pas un con de juge qui va venir nous chier dans les bottes ! fait le jeune flic en se mettant à cent quarante sur la file de gauche.

– Mesurez vos paroles, mon cher. L'emballer à la hussarde, moi je veux bien, tempère Tadeusz, qui ne se formalise de rien, mais imaginez l'esclandre quand vous la relâcherez, parce

que vous n'allez pas pouvoir la garder indéfiniment. Mieux vaudrait la cuisiner en douceur. Elle a un point faible ?

Par obligation professionnelle, Richard bénéficie d'une excellente mémoire :

– Monica Zvogui, quarante et un ans. Pas d'antécédents judiciaires, malgré des soupçons de proxénétisme avec son agence – jamais rien trouvé de ce côté-là, elle est très prudente – et ailleurs : trois ou quatre studios où exercent des horizontales, vers la gare Centrale, pourraient bien lui appartenir à travers des sociétés écrans, mais aucune enquête n'a jamais démarré.

– Elle arrose vos collègues ?

– C'est le genre de détail qu'on a du mal à apprendre. A priori oui, et assez haut. Rien de neuf.

– Délicieuse personne. Et encore ?

– Un ou deux repris de justice sur son carnet d'adresses.

– Spécialité ?

– Devinez. Des proxo, bien sûr. Par ailleurs, elle a arnaqué des intérimaires sur leur feuille de paie, c'est aux prud'hommes, il y a des cotisations patronales impayées pour une somme significative, et bien sûr une enquête en cours pour fraude fiscale, bref les merdailleries usuelles. Ah oui, elle a menacé un inspecteur du travail de le faire révoquer ! La plainte a été classée. Nous avons aussi, là encore sans nulle originalité, une complication d'assurances qui ressemble fort à une tentative d'escroquerie. Une grosse bagnole incendiée, d'origine douteuse, avec un contrat doublé la semaine précédente.

– Vous l'avez interrogée ? demande Tadeusz.

– Pas encore. Je l'ai filée et je la connais, mais elle ne me connaît pas.

– Parfait. Je vais me faire passer pour un inspecteur de la compagnie, suggère Tadeusz, les mains jointes. Je saurai bien

lui tirer les vers du nez, si elle a quelque chose à se reprocher. J'en ai confessé de plus tenaces, ajoute-t-il à mi-voix, avant de faire craquer ses phalanges : Non, c'est une mauvaise idée. Elle va se méfier. Je vais plutôt lui proposer de la chair fraîche… de nouveaux talents pour sa société.

– De la fesse, excellent ! Ça ne pourra que lui plaire. Non, mais, regardez-moi ce connard à cent soixante, il se croit tout permis ! Enfoiré ! Et celui-là, il est fatigué de vivre ! Et ce con de motard ! Empaffé !

– En attendant, on va voir si ce deuxième stagiaire aurait par hasard quelque chose à nous raconter.

Richard décélère, met le cligno et sort sur un boulevard sinistre, avec des campements de clochards au pied des tours, dont quelques-uns en fauteuil roulant, des pigeons morts partout et des filles en manque, à moitié à poil, essayant d'arrêter des poids lourds pour la passe qui paierait leur dose. La Babylone la plus inexorable.

Le second stagiaire, un nommé Phil, grisonnant, un peu efféminé, les reçoit poliment mais paraît nerveux. Déjà qu'il mène une vie à la noix, si en plus les lardus viennent le tarabuster pour des vétilles ! Il les fait asseoir, ils refusent le café, il répond à toutes les questions, sur le fond il semble résigné à enquiller les stages en attendant d'avoir atteint l'âge de toucher le minimum vieillesse ; il est resté trois mois à l'agence à la fin de l'année précédente et il se montre prolixe, bien que gêné quant à l'épisode du parking, au cours duquel il n'a pas non plus été mordu – il admet in fine avoir bissé vite fait ; il donne les adresses de lieux prétendument festifs où il a officié dans un ennui implacable, effectuant un lamentable numéro de Peter Pan mais passant pour l'essentiel la serpillière afin de nettoyer les vomissures des chers bambins, tout cela contre

un dédommagement minime ; il affirme avoir trouvé qu'IFS était une boîte louche, mais il s'en rencontre tant ; il n'a jamais rencontré de fées au cours de son stage ; le mot « vampire » n'est bien sûr pas prononcé devant lui, mais il déclare qu'il a cru par moments se trouver dans un « genre de secte ».

Chapitre IV

Un exercice acrobatique où il faut apprivoiser son partenaire

La pizzeria retenue pour le pseudo-rendez-vous d'affaires entre Mme Zvogui et le vampirologue est partagée en stalles par des demi-cloisons de brique, plongée dans la pénombre et assourdie d'une musique synthétique tonitruante. Des photos d'équipes de foot, des maillots de footballeurs jaune cocu encadrés dans des vitrines, trois télés sportives son coupé, des pompes à bière. Des serveuses maigres en tee-shirt rouge au logo de l'établissement se hâtent avec de grandes assiettes carrées, des bouteilles de vin enrubannées de vert-blanc-rouge, des carafes d'eau, des corbeilles de pain.

Monica Zvogui est une femme blonde, petite quarantaine, les yeux très clairs, la bouche mince, courte sur pattes, quelque peu ventrue, qui porte un tailleur lie-de-vin avec un chemisier rose trop décolleté et des chaussures à talons hauts et aux pointes effilées à l'extrême. Par-dessus tout l'air grincheux et les rides de mauvaise humeur typiques de la population de La Nouvelle-Babylone. Lors des présentations, Mme Zvogui se laisse baiser la main par Tadeusz – costar-cravate, carte de visite de marchand de bagnoles avec un nom bien français –, lequel l'aide à enlever son manteau, tapote les coussins, bref fait tout son cinéma de séducteur sur le retour qui ne manque pas d'impressionner la rombière. En fait, il déteste les assiettes

carrées et leurs coins qui piquent, et il est passablement contrarié, mais n'en laisse rien paraître. L'enquête avant tout.

Dans la stalle voisine, Richard, hilare in petto en voyant la bonne femme et la tronche du cureton, n'en finit pas d'étudier le menu. Le micro d'un petit magnétophone, invisible dans la lumière chiche, dépasse de sa poche.

Pizzas gluantes, huile pimentée, rosé mortifère bien que baigné de la chaude lumière du Sud, longue conversation anodine, avant d'en venir au fait. Un déclic dans la poche de Richard.

– Alors, vous êtes aussi dans la… main-d'œuvre, et vous seriez désireux de… placer des… demoiselles…? Elles viennent d'où? Des sans-papiers? Ça se négocierait comment? continue-t-elle avec brutalité.

Diable, elle va droit au but, songe Richard, à qui on apporte une milanaise qui se révèle cartonneuse, entourée de spaghettis trop cuits baignant dans une sauce arrabiata en provenance directe du seau. De l'autre côté de la cloison, Tadeusz se racle la gorge, prudent, et chuchote:

– Pas pour l'agence, j'imagine?

Elle avale son verre de vin d'un trait:

– Non, l'agence, c'est un vrai conte de fées… à part ponctuellement certaines missions… spéciales…

Il la ressert et elle vide de nouveau son verre tandis qu'il murmure:

– Chère madame, certes, la respectabilité de l'agence IFS, dont la notoriété est venue jusqu'à moi, me tient à cœur pardessus tout.

Elle réprime à grand-peine un rot et éclate de rire:

– Parce que je m'occupe également de jeunes filles, ailleurs…

Il pense aux studios et lance, insinuant:

– Il s'agit de recommander la candidature de jeunes personnes très motivées qui… Mais peut-être n'est-ce pas le lieu pour en parler.

– Il est vrai que l'heure est plutôt à la détente, concède Mme Zvogui, laquelle, assez échauffée à la fin de la bouteille de rosé, se met à minauder, à battre des cils dans la pénombre et à essayer sa séduction sur Tadeusz. Sa jupe remonte sur ses cuisses. Elle se croit irrésistible, mais son œil bleu reste dur et hostile. Tadeusz, mielleux, offre de la raccompagner en taxi, ce qu'elle agrée avec un rire de gorge. Richard, dépité, les voit disparaître sans crier gare. Il arrête son magnéto, songeant que, quoi qu'il en soit, un tel enregistrement n'aurait aucune valeur en justice.

Le lendemain matin, du fond de l'entresol de la CCV, Richard accueille fraîchement Tadeusz :

– Vous avez sauté cette bonne femme ? Mais c'est ignoble !

– Enfin, mon jeune ami, vous n'allez pas me faire une crise de jalousie !

– Elle est porcine ! Repoussante ! Elle sent la mort ! Et votre vœu de chasteté ?

– L'enquête avant tout, mon cher, déclare, pince-sans-rire, le vampirologue, qui somme toute a passé un bon moment – la Zvogui est restée sinon odieuse, du moins très désagréable même quand elle jouissait, ce qui n'a pas de prix aux yeux de Tadeusz – et a en poche l'adresse non de la patronne, car Roberte Duhareng reste décidément introuvable, ni des studios de la gare Centrale, mais de la fée blonde. Quant à mon vœu de chasteté, reprend-il, ne vous en préoccupez pas, voulez-vous, ce n'est nullement de votre ressort, merci. (« En fait, il est jaloux parce qu'il l'aurait volontiers tringlée, les harpies l'excitent sans qu'il veuille l'admettre, quel garnement », pense-t-il.)

Triomphant, il brandit l'adresse de la fée blonde, avant de l'escamoter prestement au fond de sa poche quand Richard veut s'en emparer.

*

Une ambiance « so British » revisitée

Pour la durée de son séjour à La Nouvelle-Babylone, le père Mathurin M. Keita est installé dans un appartement qui ressemble à un club anglais vu par Jules Verne. Épais rideaux vert bouteille, fauteuils profonds, tapis de soie, boiseries de chêne, lourds meubles noirs, des bûches brûlant dans la cheminée, décor opulent mais austère égayé par des piles de livres et de journaux traînant partout. Seul un minuscule christ d'ivoire, au-dessus de la porte d'entrée, rappelle que les locaux dépendent de l'archevêché.

– Ah ça, il est étonnant, votre moujik ! lance Mme Belmançour.

L'excellent Keita affecte l'apparence de la surprise la plus entière et ne recule pas devant une surenchère de francité :

– Le père Hiddinko, un moujik ? Madame ! Je ne vous permets pas ! Il a été au lycée pendant des années au cœur de la zone confit de canard, c'est un type normal, cent pour cent cassoulet !

– Tout de même un drôle de loustic, avec son épieu bénit. Il ne serait pas un peu d'extrême droite sur les bords ? questionne la commissaire, bonne républicaine. Moi, les Polonais…

– Chère madame ! s'exclame Keita. Quels préjugés ! D'abord, il n'est pas polonais, il est ruthène, ukrainien subcarpatique, donc n'est-ce pas… dans les Carpates, vous me suivez,

ils s'y connaissent en v… Et d'extrême droite, comme vous le soupçonnez, pas un instant. Le père Hiddinko est certes très respectueux de l'autorité de l'Église (archétypal, Keita frotte ses mains l'une contre l'autre avec onction), mais c'est un franc-tireur, à mille lieues de tous les conformismes, et un homme de progrès, certes fort atypique, même si son instrument de travail, je vous le concède bien volontiers, peut sembler au non-initié quelque peu… suranné.

– Il m'a tout l'air d'être alcoolique au dernier degré !

– Madame ! Il a des obligations très physiques, et un remontant de temps à autre ne peut nuire… Qualifions-le de bon vivant.

– Le bon vivant est la dénomination polie de l'alcoolique !

Keita lève les bras au ciel :

– Qu'y puis-je ? Croyez-moi, le père Tadeusz est précieux…

– C'est un… vulgaire dératiseur !

– Nos sociétés ont grandement besoin de dératiseurs, madame, fait le Sénégalais, un peu triste.

Cavalcade dans le couloir. Richard frappe tout juste avant d'entrer et ne perd pas de temps en salamalecs :

– Rien n'avance ! Ça ne peut plus durer !

– Vous possédez l'impétuosité de la jeunesse, cher monsieur, ce dont je m'émerveille, rétorque Keita, toujours ami de tout le monde bien qu'un peu contrarié de voir surgir un intrus lors de son tête-à-tête avec la houri.

– Et ce sont des histoires de fachos…

– Je vous arrête, dit Keita, levant la main droite tel un municipal qui fait traverser les lardons à la sortie d'une école primaire. Pas du tout, comme je le disais à madame il y a un instant. La question de savoir si le v… est de droite ou de gauche a été longuement débattue depuis Vatican II. En toute confidentialité, bien entendu, inutile d'attirer l'attention de la

grande presse sur ces sujets où le non-initié pourrait s'égarer. Il appert…

Mathurin Keita commence à mettre en marche le puissant moteur de son éloquence africaine.

– Il appert donc que, en laissant de côté l'aspect théologique où il est déclaré créature des ténèbres, âme en peine, stricto sensu, ne pouvant accéder ni au paradis, ni au purgatoire, ni même à l'enfer, et se voyant donc condamné à une éternité d'entre-deux, par ailleurs, du point de vue du monde, le v…, loin d'être un révolté contre l'ordre social qui pourrait se prévaloir d'une quelconque volonté de libération des opprimés, est le plus souvent, à l'origine, un noble, un féodal provenant de régions d'Europe particulièrement ar… (il allait dire « arriérées ») archaïques, et exerçant souvent sans grand discernement le pouvoir qui lui a été confié, par la Providence s'imagine-t-il, par les hasards de l'Histoire comme nous le savons de nos jours. Il est facile de faire valoir qu'après avoir sucé le sang de ses paysans au sens figuré il le fait au sens propre. Le v… étant ainsi clairement de droite, le vampirologue – qui doit hélas savoir se muer en cas de besoin en vampiricide – ne saurait être que de gauche. CQFD.

– Mais n'y a-t-il pas eu le cas d'un paysan, voici quelques siècles ? hasarde Mme Belmançour, se souvenant très vaguement de lointaines lectures.

– Populisme, chère madame, simple populisme ! tranche le père Keita, péremptoire. Ces terres lointaines s'y connaissent, il suffit d'ouvrir un journal !

*

À vos côtés pour vous accompagner au quotidien
en tenant compte de vos choix

Local de la CCV. Richard Perez-Romero toussote avec prudence :

– Pour tester la Zvogui du point de vue de sa clientèle et des prestations qu'elle demande à ses filles, nous avons la personne parfaite. Dans notre vivier…

Il baisse le nez quand Zohra Belmançour l'interrompt :

– Vous n'allez pas me refaire « Célestin, scolaire de troisième » ! Moi je vais vous donner les deux possibilités. D'abord cette fille de la criminelle, vous savez, Ghislaine G. Guillemard, la blonde, là, qui est dans une situation…

– En cloque, jusqu'aux dents ! fait le jeune policier.

Un bref éclair traverse les yeux de Tadeusz.

– Je vous saurai gré désormais de vous exprimer convenablement, mon petit Richard.

– Une femme enceinte constitue un appât idéal pour certains maniaques, précise le jeune homme.

– Ghislaine G. Guillemard, c'est son vrai nom ? demande Tadeusz.

– Sans nul doute.

– GGG… Certains ne sont pas vernis question parents.

– À la réflexion, quoi qu'il en soit, ce serait lui faire prendre trop de risques. Déjà qu'elle refuse mordicus de se mettre en arrêt maternité. Déontologiquement, ce n'est pas souhaitable. Non, on va envoyer Lisbeth, décide la commissaire.

– Lisbeth, excellent ! s'exclame Perez-Romero, enthousiaste, avant de se rembrunir : Attendez, n'est-ce pas avec elle qu'avait eu lieu ce, hum, dérapage ?

– L'enquête est close et elle a été blanchie, je vous le

rappelle, mon petit Richard. Donc, je l'appelle, et elle va contacter l'agence, de la part du marchand de bagnoles, nous sommes bien d'accord ? On va voir si cette Zvogui mord à l'appât.

*

La prise en charge affective demeure un sujet tabou

– L'affaire qui m'amène est bien fâcheuse, annonce le vampirologue, la mine contrariée.

Ils se promènent dans un parc – enfin, dans ce que les autorités municipales appellent un parc –, au bord du fleuve. Temps froid, ciel couvert et funèbre, nappes de brouillard. Train de péniches, corne de brume, quincaillement lointain d'un métro aérien. Venant d'une autoroute, un hélico des pompiers se dirige vers un hôpital spécialisé dans les grands brûlés. De la vapeur monte des toits des immeubles. Passent des gens qui font leur jogging, des gens avec des chiens, des gens vêtus de similicuir, des gens avec des sacs en plastique au logo de marques du luxe, des gens qui n'attendent plus rien de rien. C'est le genre de jour où plus de gens que d'habitude sautent sous le métro.

La fée blonde ne relève pas. Elle est vêtue d'un méchant manteau à carreaux jaunes et verts venant d'une solderie, porte des bottes poilues en synthétique, et son bonnet péruvien aux couleurs criardes ne l'avantage pas réellement. Son acné flamboie et son regard bleu est éteint. Elle tire avec conviction sur une cigarette. Tadeusz, lui, est en clergyman, costume sur mesure, pompes à mille dollars, se sentant un peu gêné. Soudain il s'en veut de pourchasser cette pauvre fille et maudit la vampirologie, sous sa forme appliquée du moins. Il préfé-

rerait être à Rome, dans la chaleur d'une bibliothèque et les odeurs de cire, devant un grimoire.

– Vous n'êtes bien sûr pas forcée de me répondre, mais j'ai deux questions.

Elle semble lointaine, pourtant sa voix tremble un peu :

– Moi aussi j'en ai une : qui êtes-vous, enfin ? Vous êtes bien curé, enfin ?

– En effet, je suis prêtre. Et en ce moment enquêteur. Première question : l'agence IFS vous contraint-elle à vous prostituer ?

– Mais c'est absurde, enfin ! Jamais de la vie !

Elle est mécontente et convaincante. Tadeusz laisse tomber.

– Deuxième question : vous avez, en commettant l'œuvre de chair (il fait craquer ses jointures et attend un démenti), ou du moins un simulacre buccal, mordu de manière caractéristique au cou, pendant un interlude, ce pauvre homme. Dites-moi, était-ce pour ajouter un peu de piment ? L'avait-il sollicité ?…

Elle reste songeuse :

– Maintenant que vous me le dites, c'est bizarre. Je ne sais pas. L'envie m'a pris comme ça. J'ai eu envie de sentir le goût de son sang. Oui, comme ça.

Tadeusz s'efforce de rester impassible. Soit la fille est déjà devenue un vampire – ce que démentent son acné galopante et son léger embonpoint, être maigre et blafard étant une nécessité non négociable dans la corporation, *a job requirement,* comme on dit outre-Atlantique –, soit elle subit un processus rapide. Ce que confirment ces mots :

– Qu'est-ce qu'on va me faire ?

– Mais on ne va rien vous faire !

Elle écrase sa cigarette et se met à trembler – il est vrai que le soir tombe et que le thermomètre dégringole :

– Je sais ce qu'on leur fait, aux vampires ! On les…

Tadeusz, de nouveau enfermé dans sa mentalité de chasseur, ne devine pas la détresse de la fille ou n'en laisse rien paraître. Au contraire, il se montre maroufle, faquin, bélître :

– Il est toutefois certain que dans le cas d'une situation irréversible, somme toute assez rare, nous pouvons être amenés à mettre en œuvre la PUA…

– La quoi ?

– La Procédure usuelle autorisée. La technique habituelle, mademoiselle. Après votre décès, rassurez-vous.

Il flatte d'une main complaisante sa chevelure poivre et sel. La fée blonde tremble de plus belle :

– Vous voulez me tuer ? Me plonger un épieu dans le cœur ? Vous me menacez de mort ? Vous êtes fou ! Un criminel ! Je vais appeler la police !

– Mais il n'est pas question de ça.

Une promeneuse de chiens qui ne contrôle pas sa meute, six animaux de tailles, couleurs et races différentes tirant dans tous les sens, est remorquée vers eux, les laisses emmêlées, l'air hagard, et ils s'écartent au dernier moment.

– Je vous raccompagne ?

– Merci, je préfère rentrer en métro.

*

Une féminité où glamour et impertinence font bon ménage

Quand Lisbeth Knackfuss sonne et qu'on lui ouvre la porte des bureaux assez modestes, qui auraient pour le moins besoin d'un bon coup de peinture, que l'agence IFS loue dans un quartier peu coté, à un quatrième étage sans ascenseur, Monica Zvogui se dit qu'elle a tiré le bon numéro.

La chargée de mission temporaire à la CCV mesure un mètre soixante-quinze, son visage rayonne d'une beauté irréfutable, sa chevelure blonde est ramassée dans un chignon serré d'où s'échappe un peigne japonais de nacre, elle porte un court manteau de tweed ouvert sur un pull de cashmere, une minijupe vraiment très courte, des collants bleu marine et des souliers à talon plat. Ni bijoux ni maquillage, elle peut s'en passer. Elle ressemble à une intello chic – ce qu'elle est, en fait, arrivant au bout d'un beau cursus où la flicardise n'est qu'une option – et pas du tout à une fille qui vient proposer ses services pour des prestations peut-être équivoques.

– C'est ici, les fées ? Pour les anniversaires d'enfants ?

– Asseyez-vous. Je cherche du monde, figurez-vous. Vous avez apporté un CV à jour ? demande la Zvogui d'une voix aigre.

– Bien sûr, répond Lisbeth, angélique, qui sort un CV sur mesure où elle a été secrétaire dans un garage, vendeuse dans un magasin d'usine de vêtements en grande banlieue, serveuse, animatrice d'une garderie dans un quartier à problèmes, bref la victime parfaite…

– Remplissez ce formulaire. Je vous rappellerai. Sans doute bientôt. Ah ! nous payons désormais en honoraires…

Lisbeth baisse la tête d'un air soumis en pensant qu'elle serait ravie de passer elle-même, le jour venu, les bracelets à madame la Directrice.

*

Une déferlante trash radicale

– Les développements concernant la fée blonde s'accélèrent, prévient Richard, sombre.

– Du nouveau ?

– Hier soir, dans une rue piétonne du centre, un de ces Pakistanais qui vendent des roses à la pièce dans les restaurants a été violemment bousculé, puis mordu au cou, par une femme dont le signalement correspond exactement à celui de la fée blonde. Acnéique, etc.

Le vampirologue, accablé, murmure :

– *We're in deep shit, my friend*.

– Comme vous dites. J'ai bien envie de lancer un avis de recherche.

– Allons la trouver, suggère Tadeusz d'une voix douce. Elle n'est pas nécessairement en fuite. Je parierais qu'elle est dans son studio, terrorisée à l'idée de ce qu'elle est en train de devenir. Allons-y. Ou plutôt allez-y. J'ai été maladroit l'autre jour, la preuve. Alors qu'elle devrait être chez Bracquemont, j'imagine.

– J'irai.

– Et ce Pakistanais ?

– Bracquemont a géré. Il a été transfusé à 100 %. Hors de danger. Pauvre mec, déjà qu'il est à moitié clando…

– Vous m'étonnez toujours, Richard. Votre rôle n'est-il pas aussi de lutter contre l'immigration clandestine ? s'enquiert Tadeusz avec un zeste de perfidie.

Le jeune homme décerne un vigoureux bras d'honneur au plafond lézardé de la CCV :

– *Mon* rôle, certainement pas. Ce n'est pas parce que je suis flic que je suis affecté aux basses besognes. Harceler ces pauvres

bougres, quelle honte. Déjà, faire équipe avec un ratichon, vous n'imaginez pas, alors par pitié épargnez-moi vos remarques.

Tadeusz encaisse :

– Bon… Il semble que nous ayons tous pas mal d'idées préconçues, mon cher.

Apparition réconciliatrice de la vodka et des cornichons.

*

Des goûters centrés sur la thématique choisie

– Très réussie, cette fête ! On me dit que vous avez incarné une fée Clochette d'une élégance incomparable. Enfants et parents étaient enchantés ! susurre Monica Zvogui avec un sourire contraint. Po-si-ti-ve-ment ra-vis. On vous réclame à cor et à cris. Lisbeth, vous allez devenir la star d'IFS, non ne protestez pas ! Le carnet de commandes s'est rempli à vitesse grand V.

Lisbeth écoute résonner la lettre « v » dans la bouche de la Zvogui, qui reprend :

– Je vous prépare votre chèque. À moins que vous ne préféreriez être payée en espèces, évidemment.

– Par chèque, je vous prie. Avec un bulletin de salaire, bien sûr.

– Un relevé d'honoraires, je vous l'ai déjà dit. Les cotisations sociales sont entièrement à votre charge, annonce la Zvogui avec un sourire faux de chien prêt à mordre. En tout cas, je vous rappelle très bientôt.

– Je m'en réjouis et je demeure à votre disposition pour une prochaine mission, madame, fait Lisbeth, aimable, mais pas trop. Tant que je suis là, j'ai une connaissance qui cherche

quelque chose. Mais elle est, vous voyez, dans une situation intéressante, alors…

– Enceinte ? De combien ?

– Hum, six et quelque…

– Embêtant, ça. Elle n'est pas arrêtée ? Bizarre. Je verrai, assure la Zvogui d'un ton coupant, ses yeux froids lançant une lueur méchante.

Chapitre V

Saisir l'opportunité d'un nouveau challenge

La fée blonde, vêtue d'un jean usé et d'un tee-shirt informe, a l'air en proie à une terreur indicible :

– Je ne sais pas ce qui m'a pris. Une pulsion irrésistible. Le voile rouge, quoi.

– Très fâcheux. Ça peut recommencer n'importe quand. Avec un risque d'aggravation.

– Est-ce que cet homme, ce vendeur de fleurs, va lui aussi devenir un… ?

– Il a été totalement transfusé, il est sorti d'affaire. Mais pas vous…

– Après… ce que vous venez de me dire, est-ce que je dois comprendre que je suis moi-même devenue… comme ça ? Vais-je subir ce que l'on appelle la PUA, la Procédure usuelle autorisée ? demande-t-elle d'une petite voix.

Elle allume une cigarette de réconfort. Richard éclate de rire :

– Ce sont des sornettes, voyons ! Venues en droite ligne d'un film de série Z.

– Mais ce que disait cet affreux Polonais…

– Il n'est pas polonais, il est ruthène. Ukrainien subcarpatique. Comme Andy Warhol. C'est un homme charmant.

– Je me moque de Warhol. Votre collègue est louche. Il me fait peur. Il porte en lui une violence latente. C'est un type de droite. Je pense qu'il n'aime pas les femmes.

Le regard de Richard va du lit défait à la pile de vaisselle dans l'évier, en passant par des étagères branlantes, un cendrier qui déborde et un soutien-gorge violet jauni au sommet d'une pile de vêtements. Il en conclut que la fée est pour le moins déprimée. Gêné, il avale sa salive et fixe son regard sur elle, qui semble une boule d'acné et d'angoisse :

– Les choses ne se passent plus comme dans les livres, mademoiselle. Classiquement, dès la première morsure, le mécanisme se mettait en route, et le sujet mordu, à sa mort et parfois avant, devenait un vampire sans que nulle échappatoire fût possible. Mais, de nos jours, peut-être pour des questions d'environnement, de mode de vie – les antioxydants et les produits conservateurs de nos aliments finissent par nous imprégner, nitrate de potassium, ascorbate de sodium, nous en sommes gorgés, sans parler du glutamate, des métaux lourds, de la radioactivité… –, ce mécanisme est plus complexe et peut subir des altérations, voire des coups de frein inexplicables. Dans votre cas, il est indéniable que vous avez été sujette à au moins deux violentes poussées, puisque vous avez très cruellement mordu au cou sans préavis, hier le vendeur de fleurs, et auparavant…

– Oui, c'est dans le rapport, n'insistez pas ! Et il est clamsé, pour tout arranger. Que va-t-on me faire ? continue-t-elle d'une voix assourdie.

La cigarette se consume toute seule dans un cendrier.

– Moi, rien. Aucun délit n'est constitué, pour autant que je sache, oublions les coups et blessures, qui ne tiennent guère. Ce qui m'amène n'a rien à voir avec le Code pénal… Donc, vous subissez une évolution contrariée par je ne sais quels

facteurs, tant mieux pour vous. Perturbations du métabolisme, qui sont dans l'air du temps. Premier point : vous souvenez-vous de l'identité d'une personne qui vous aurait mordue ?

– Mais vous êtes fou ! Personne ne m'a jamais mordue !

– Deuxième point : nous admettons à ce jour qu'une transfusion sanguine totale annulerait définitivement ces phénomènes, et vous repartiriez de zéro. Mais, vu l'état actuel de la législation, nous avons besoin de votre consentement. Êtes-vous partante ?

– Sinon ? L'autre m'appliquera sa PUA ?

– À votre mort, oui, prévient Richard d'une voix neutre. Et nous ne connaissons ni le jour ni l'heure, comme dirait le curé. D'autant que nous sommes dans un contexte où vous pouvez vous mettre à vous affaiblir de jour en jour sans qu'on sache pourquoi. Vous pouvez recevoir en rêve – apparemment en rêve – des visites fort déplaisantes. Vous rêvez beaucoup en ce moment ?

Elle ne répond rien.

– Donc, rappelez-moi dès que vous aurez pris votre décision. La clinique est très confortable. En pleine nature, hors de Babylone. Et n'essayez pas de nous filer entre les doigts, ce serait peine perdue.

À sa grande honte, des imaginations de vestiaire se sont emparées de lui lorsqu'il prend congé de la fée blonde, au regard bleu maintenant embué, et se dirige vers la porte, avant de faire volte-face :

– Quel étourdi je suis ! L'autre fée ! La brune ! Son adresse ?

La blonde est prête à tout pour que le jeune homme débarrasse le plancher illico et elle donne l'adresse, un boulevard éloigné :

– Au 2360-2380. Cinquième droite. Partez s'il vous plaît.

– Merci. N'oubliez pas de me rappeler.

La soirée surbookée d'une fashionista

Lisbeth, qui s'ennuie pas mal, sans le reconnaître, dans les locaux minables de la CCV, voit un jour Tadeusz lui tendre une carte publicitaire représentant une forêt sous la neige, sur laquelle se découpe un vieux manoir, avec ces mots : « Le musée aménagé dans la demeure des vicomtes de La Piâve répondra à vos attentes, et au-delà. » Adresse à une bonne cinquantaine de kilomètres.

Le vampirologue lui décerne son meilleur sourire dents blanches :

– Trouvé ça dans le sac à main de la Zvogui. Ça vous dit de pousser une pointe en reconnaissance ?

– Vous faites les sacs des dames, monsieur Hiddinko ? Je vous aurais cru mieux éduqué.

– Tout pour l'enquête, chère consœur.

La jeune femme consulte une carte routière et se dirige vers sa voiture en demandant à Tadeusz de prévenir Richard et la commissaire du but de son déplacement. Dans son sac griffé, un Manurhin spécial police qu'elle a muni d'un silencieux.

L'endroit est difficile à localiser, les panneaux indicateurs pendent de travers ou bien ont disparu, des bruits suspects provenant du moteur la contraignent à s'arrêter plusieurs fois, elle s'engueule avec un gérant de station-service qui tente de l'arnaquer de belle manière pour une réparation minime, et elle n'arrive qu'en milieu d'après-midi au musée, une sorte de manoir sans style avec un vestige de parc, des hêtres géants se balançant doucement dans le vent, en lisière de zone pavillonnaire. Le vent rabat des odeurs d'ordures qui se consument très loin et le fumet putride d'une station d'épuration, déjà moins loin. Bruit de fond d'une voie rapide. Elle gare sa voiture

sur un parking de cinq places, à l'extérieur des grilles de la propriété. Une guérite de gardien, vide.

Une seule personne veille à la réception, une femme rabougrie d'une soixantaine d'années ressemblant à un rongeur qui considère avec la plus grande suspicion la jeune femme élégante, toujours en manteau de tweed sur minijupe, le peigne laqué planté dans le chignon, un sac coûteux en bandoulière.

Lisbeth visite en prenant son temps la demeure transformée en musée, lustres de cristal, salle à manger de trente places, piano à queue, billard, vitrines débordant d'argenterie et de vaisselle, portrait des ancêtres, les fameux vicomtes de La Piâve, des aristos protestants aux lèvres pincées, de vrais croque-morts, avec les épouses assorties, et des rejetons qui ressemblent à des petits vieux fanés, tous des têtes à faire peur, bref les vestiges d'une splendeur passée.

Puis, alors que l'obscurité tombe, elle s'accorde une promenade dans ce qui reste du parc. Derrière une haie de buis, près d'un mur dont les pierres verdies se descellent, son regard s'arrête sur une petite chapelle mortuaire à la porte entrouverte. Elle entre. Des vitraux cassés, des vases de faux bronze fêlés, un caveau de famille, des inscriptions. « Vicomte Evelyn de La Piâve. 1810-1844 » paraît astiquée de frais. Une plaque est descellée, on entrevoit un cercueil. Elle se rend compte soudain que l'obscurité est totale. Sans y songer, elle vérifie la présence de son feu au fond de son sac.

Et l'impossible – l'impossible pour elle, pour tout être évoluant dans un monde où l'on rit de ces choses – se produit alors : le couvercle du cercueil est violemment rejeté sur le côté, une forme se redresse, en sort assez lentement et se dirige vers elle en grognant, d'un pas peu assuré. Elle a les nerfs solides, elle ne doute ni de ses sens ni de sa raison, elle ne hurle pas. Elle croit à un mauvais canular, ne perd pas son sang-froid,

allume un crayon-torche dont elle éclaire l'apparition, qui ressemble à un homme blafard et amaigri, revêtu d'une redingote du XIXe siècle, portant sur les épaules la cape noire doublée de rouge qui est pour ainsi dire réglementaire pour les messieurs dans la corporation. Les yeux injectés de sang. Un sourire appuyé découvre deux longues canines verdâtres autant qu'acérées.

Plus question de canular, il y a du mauvais sang à se faire, si l'on ose dire. Sans barguigner, Lisbeth défouraille et fait feu sur la créature, la plombant de plusieurs balles en pleine poitrine et dans la tête, bien placées mais qui ne ralentissent en rien sa marche. Et elle commence à avoir vraiment très peur quand elle remarque que les balles traversent l'apparition sans produire d'effet, que le sang ne coule pas et que les blessures se referment à l'instant. Pas d'ail ni de crucifix sous la main – pas le genre d'article qu'elle transporte d'habitude avec elle –, mais elle se souvient de ce qu'on lui a raconté – la terreur qu'éprouvent les vampires à la vue d'un miroir, car ils ne s'y reflètent pas : il les renvoie à leur propre néant. Elle sort alors de son sac son poudrier, l'ouvre et dirige le petit miroir vers la créature, qui titube, fait volte-face et disparaît avec un cri chevrotant.

La jeune femme prend la fuite à travers le parc, mais, quand elle arrive à la grille, elle s'aperçoit que celle-ci est fermée et qu'une lueur brille dans la guérite – l'écran bleuâtre d'un ordinateur, et les écrans de caméras de surveillance. Elle frappe à la vitre :

– Ouvrez tout de suite !

La vitre coulisse et un malabar se montre, narquois, le crâne rasé, en costar bleu pétrole, avec une cravate gonflée et rose comme une bite :

– Alors, la petite dame, on est bien pressée ! On aurait vu quelque chose ?

Derrière elle, elle croit entendre crisser le gravier. Vicomte de merde. Elle a toujours son Manurhin à la main. Elle ouvre la porte du cabanon d'un coup de pied, fracasse l'ordinateur sur le sol, appuie son pistolet contre la tête du malabar et dit calmement, d'une voix égale :

– Ouvre la grille tout de suite, fils de chien, ou je te fais sauter le caisson. Et ce serait avec plaisir, crois-moi.

(Six mois auparavant, appelée en renfort sur les lieux d'un braquage qui tournait mal, Lisbeth, au cours d'une fusillade, a abattu l'un des malfrats ; les bœuf-carottes l'ont très longuement cuisinée, mais, à la fin, la légitime défense a été clairement établie. On lui a toutefois conseillé sans ambages de se montrer plus prudente à l'avenir si elle souhaitait rester dans la police.)

Le malabar la traite de sale pute et ouvre un tiroir où il agrippe une arme à feu. Elle lui tire deux balles dans l'épaule, il tombe en hurlant, tentant en vain de l'agripper à la jambe. Elle lui administre de bon cœur un coup de crosse sur le crâne et déverrouille elle-même la grille. Une alarme se déclenche, aigrelette. Le gravier ne crisse-t-il pas tout près d'elle en une ignoble menace ? Elle démarre sur les chapeaux de roue.

En route, éprouvant la plus belle peur rétrospective de sa vie, elle conduit de manière incohérente, manquant d'emboutir un ou deux clampins qui ont le tort de se trouver sur son chemin et qui klaxonnent furieusement. De son portable, elle appelle Richard et Ghislaine, auxquels elle laisse un message, et Mme Belmançour, à qui elle raconte sa soirée au manoir et qui la réprimande pour avoir pris des risques en faisant cavalier seul, ou plutôt cavalière seule. Elle voit bien maintenant que tout cela ne prête nullement à rire. C'est à Tadeusz de « gérer », ajoute la commissaire. De jour.

Se réapproprier la cité

Milieu d'après-midi. Richard est en voiture, coincé dans un bouchon, sur une vaste avenue, près du fleuve. Il avance au pas au milieu de ses frères humains, écoutant du rock sur une radio de quartier. Belle journée. Il serait mieux à se balader sur les berges – ou bien à se trouver à dix mille bornes de ce *shitbag*.

Et puis il les aperçoit qui marchent sur le trottoir, tendrement enlacés, ventousés l'un à l'autre comme avec des tentacules, qui longent sa voiture sans s'apercevoir de sa présence. La Grande Mumu et Igor. Le temps est doux, elle est en tenue légère, il aperçoit même un demi-centimètre de slip rouge qui dépasse du jean. Encore heureux qu'elle n'ait pas de caractères chinois tatoués dans la raie du cul. L'expression « une belle paire de cornes » est vraiment ringarde, d'autant que leur relation n'a jamais prétendu être exclusive, ni vraiment si intense à tout prendre, alors… Mais il est malgré tout très vexé. Igor, ce pou, qui a une tête de moins qu'elle, ne craint pas le ridicule – « Oui mais dans une heure ils seront au plumard, alors que moi je serai avec ce cinglé de cureton », se dit-il, puis il se souvient de diverses occasions où avec la Grande ils se sont vraiment envoyés en l'air, et il se met à bander comme un couillon pendant que derrière lui un beauf – un Noir au crâne rasé, en uniforme de vigile – le klaxonne, parce que ça se dégage et qu'il réagit avec une seconde de retard. Roulons. Débandons. Au fond ça ne l'étonne guère. La Grande n'a jamais été farouche – la première fois, ils ont baisé en vitesse dans une salle de bains, pendant une fête – et l'Igor, lui, est toujours à l'affût d'une occase, la bite en bandoulière, forcément il n'a que ça à faire. *Son cosas de la vidad*.

Une conjugalité sans cesse réinventée

Entresol de la CCV.

– Vous avez raison, il y a une connexion à éclaircir entre le manoir de La Piâve et l'agence IFS. Je vous en mets une goutte, madame la Commissaire ? demande Tadeusz, l'air innocent, en sortant sa vodka à soixante.

– Non, sans façons, mais je ne refuserai pas un doigt de porto.

Tadeusz marmonne *« One more fucking Vampyre connection »,* farfouille dans un placard qui tintinnabule, verse le doigt, vide un sachet de chips dans un saladier, puis ose :

– Et qu'est-ce qu'il fait dans la vie, le mari de l'époustouflante Lisbeth ?

– Une tête, assure Mme Belmançour. Un universitaire. Sa thèse sur les rituels d'arrêt de pluie chez les Baluba de l'ex-Zaïre fait autorité. Rodrigo Knackfuss, ça ne vous dit rien ?

– Franchement non. Les Baluba, ce ne sont pas ceux qui ont croqué un certain nombre de bonnes sœurs belges au moment de l'indépendance ?

– Des esprits chagrins le prétendent, répond la commissaire avec un demi-sourire.

« Ça devait être de la barbaque un peu rancie », songe-t-il, avant de s'éclaircir la voix :

– Nous nous égarons. Alors, ce monsieur Knackfuss ?

– Argentin, je crois. Il est pour ce semestre *visiting professor* à Stanford, ou à Yale, je ne sais plus. Trente-cinq ans à peine. Elle est aussi brillante que lui, vous savez. Si elle décide finalement de faire carrière dans la police, elle ira loin.

Tadeusz hoche la tête, pour une fois impressionné. Il s'enquiert de nouveau :

– Et celui de GGG, le futur papa ?

– Guillemard ? Un monsieur Tout-le-Monde. Employé dans une collectivité territoriale en banlieue, je crois. Incolore inodore, mais pas forcément idiot. Je ne l'ai jamais rencontré, mais je sais qu'il joue du tuba dans une fanfare.

– Voilà qui le rend immédiatement sympathique.

Chapitre VI

Un répertoire éclectique mais exigeant

Dans la petite voiture, Tadeusz est un peu encombré de son étui à batte de cricket (et non pas de base-ball, quelle horreur. Le père Hiddinko est un vrai snob), qu'il a refusé avec énergie de déposer dans le coffre et qu'il garde en travers des genoux.

– On met le pin-pon ? demande-t-il, soudain garçonnet, car secrètement, s'il déteste conduire, il adore se trouver dans une bagnole avec gyrophare et sirène grillant les rouges et circulant à contresens.

– Surtout pas, répond Lisbeth. Un contentieux de territoire avec certains de nos collègues est latent et pourrait s'éveiller, sans compter le reste.

Le vampirologue opine, un peu penaud. Il regarde le paysage désolé de pavillons plantés au milieu des champs labourés, tout en jetant à la dérobée des coups d'œil aux longues cuisses de Lisbeth, ce jour-là dissimulées par un épais collant noir. Car il gèle. Elle porte des gants de pécari, un pull islandais, elle conduit très vite, elle est magnifique et parfaite, comme toujours.

Le soleil apparaît de face.

– Passez-moi mes lunettes de soleil, je vous prie. Dépêchez-vous ! Rendez-vous utile, que diable !

Il déteste l'entendre jurer, mais obtempère, farfouillant dans

la boîte à gants, se sentant un peu bêta, un peu vieux. Il songe aussi que le mari de cette impératrice ne doit pas être à la fête tous les jours. Elle regarde l'étui en coin et il juge utile de déclarer :

– On m'a proposé un modèle télescopique en alu, américain, mais je reste fidèle au chêne.

– Idéal pour un vieux réac comme vous !

Il tique sur « vieux » – il vient de fêter ses quarante-cinq ans, mais elle en a vingt de moins – tandis qu'elle reprend :

– Vous êtes très messe en latin, je parie ?

– Ce que vous pouvez être agressive ! Pour peu que cela vous concerne, je dis ma messe en ukrainien, et selon le rite conciliaire, madame.

Silence boudeur jusqu'à leur arrivée à destination.

Au musée, les grilles sont ouvertes et un corbillard est stationné à l'intérieur du parc, non loin de la chapelle – un grand corbillard gris, avec un écusson « P » et une couronne ornée de boules : le lien avec la petite Louisa est immédiat pour eux. Ils se précipitent. Deux costauds sont en train de sortir le cercueil du vicomte de son emplacement, sous l'œil de la femme chafouine de l'accueil et du malabar blessé hier par Lisbeth, un pansement sur le crâne, l'épaule bandée, qui les considère d'un air haineux – forcément, son épaule est foutue, l'omoplate en miettes, il sait qu'il ne récupérera jamais complètement, il est pour ainsi dire manchot à cause de cette sale…

Lisbeth a en une seconde le flingue à la main :

– On s'apprêtait à déménager not' maître, hein, bande de nases ? Monsieur Hiddinko, s'il vous plaît, ouvrez cette porte.

Tadeusz débloque la porte métallique d'une sorte de cagibi, où elle pousse le quatuor à coups de crosse, avec un sourire victorieux, avant de la refermer et de tenter de la bloquer. Puis il sort l'épieu de son étui.

– Enlevons le couvercle en vitesse. Attention, il risque de bouger, aidez-moi à le maintenir. Juste une seconde.

En effet, Lisbeth doit maintenir par les épaules le cadavre d'Evelyn de La Piâve, agité par des soubresauts, qui râle longuement, les yeux ouverts, semblant atrocement souffrir et vouloir faire une déclaration, car ses lèvres bougent, il sort une langue pâle et desséchée, tandis que Tadeusz, peut-être un peu nerveux, lui plonge son épieu dans le cœur. La poitrine du sujet laisse échapper du sang en quantité.

– Ah mon cochon ! Tu t'en es foutu plein la lampe ! remarque le vampirologue, se départant pour une fois de ses bonnes manières.

– Enfin ! Un peu de respect ! Est-il besoin d'insulter ce malheureux ?

– Le parpaillot est coriace, ma petite dame !

Pour plus de sûreté, Tadeusz lui administre un second coup d'épieu en grommelant d'une voix fort peu convaincue « Seigneur, accueille cette âme en Ta Sainte Garde ». Feu le vicomte (à moins que ce ne soit le feu vicomte) émet un dernier râle puis se raidit, les yeux grands ouverts. Le sang coagule à la seconde. Dans leur cagibi, les captifs poussent des cris lugubres et couinent comme des chiens de meute qu'on fouette.

– Merci pour le coup de main. Vous avez été impeccable. Bon, on remet le couvercle et on appelle une voiture pour embarquer ces cocos-là, fait Tadeusz.

Ils assujettissent la porte de la chapelle avec une barre de fer et s'assoient sur un banc non loin. Froid qui pince. Le prêtre sort un cigare :

– Vous permettez ?

Elle a un rire, complice pour une fois :

– On les a coincés, ces maudits larbins des vampires ! Mais

du point de vue du Code, une exhumation illicite, ça ne va pas chercher bien loin. Demain ils sont sortis.

– Oubliez un instant le Code. On va leur trouver quelque chose, faites confiance à Zohra Belmançour. Nous allons avoir un certain nombre de questions à leur poser. Par exemple, qui conduisait le soir où La Piâve voulait se faire la petite Louisa ? Et puis de toute façon on a réglé l'essentiel…

– Oui, je sais, rétorque Lisbeth d'une voix soudain énervée. (Pause.) Pourtant, en y réfléchissant, ce que vous vous permettez est révoltant. Une véritable boucherie. Rétrograde. Ne peut-on procéder autrement ? Pourquoi ne pas vous être fait accompagner de Richard ?

– Richard enquête sur un autre segment. Et nous n'avons pas de comptes à vous rendre.

Elle explose soudain :

– Quoi qu'il en soit, je refuse désormais de travailler avec ces méthodes médiévales. Aucun traitement n'est-il possible pour ces malheureux ?

– Un traitement définitif, comme vous venez de le constater. Maintenant ce vicomte est bien mort.

– Vous ironisez sur cette horreur. Vous êtes ignoble. L'arriération cléricale la plus révoltante. Des procédés dignes de l'Inquisition…

Tadeusz soupire :

– Celle-là, je l'ai entendue dix mille fois ! Bon, on rentre dès que les collègues arrivent ?

Lisbeth devient furieuse :

– Vous êtes… un fasciste ! Et un vieux beau !

– Vous savez ce qu'il vous dit, le vieux beau ?

Renfrognés, se tournant le dos, ils ne desserrent pas les dents jusqu'à l'arrivée des renforts. Ghislaine, plus enceinte que jamais, et la commissaire Belmançour déboulent elles-mêmes

dans un fourgon banalisé – « Maçonnerie générale », avec un nom portugais. Pas d'humeur à déléguer à n'importe qui. Les serviteurs des vampires, qui pleurent la perte de leur Maître avec des sanglots effrayants, sont menottés – même l'homme à l'épaule cassée, qui crie de douleur – et embarqués sans ménagements.

Pour le retour, Lisbeth conduit le corbillard, sur lequel un certain nombre de prélèvements vont être effectués, afin de tenter de mesurer le niveau d'implication des comparses. Plus que jamais l'humain n'est que sang, excréments, poils et foutre.

*

Un relationnel époustouflant

Tadeusz entre chez la fée brune sous un prétexte à la noix et lui sert son boniment quant au processus transitionnel et à la nécessité d'une immédiate et totale transfusion de sang. Comme elle se braque, il est aussi malhabile et brutal dans ses propos qu'avec la fée blonde, il s'oublie et croit fin d'émettre des allusions quant à la Procédure usuelle, et évidemment elle le prend très mal, l'injurie, lui donne une gifle, le jette dehors et va déposer une main courante au commissariat du quartier, où le flic de garde lui rit au nez comme à tous les cinglés qui viennent les lui briser à longueur de journée.

*

Un des spots les plus pointus de la ville

Réunion vespérale chez Keita. Un feu de sarments crépitant dans la cheminée, des amuse-bouche livrés par un traiteur haut de gamme, du champagne rosé, l'œil du Vatican claque du moins ses budgets avec classe.

Mme Belmançour croise les jambes assez haut et le père Keita, silencieux, se demande pendant une seconde si elle porte des bas ou des collants. Il ne sait rien d'elle : est-ce une mère de famille fidèle, ou non, est-elle divorcée ou veuve, nourrit-elle des préjugés à l'égard des Noirs ? Bref il pèse ses chances.

Le prêtre sénégalais est un véritable érudit – bac plus dix ou douze, il connaît six langues, dont le grec ancien et l'hébreu biblique, et s'exprime dans un français châtié, avec un fort accent africain dont il n'a jamais pu se défaire – et un homme d'une grande bonté, très aimé de ses ouailles dans les différents ministères qu'il a exercés, mais la chasteté est une vertu qu'il a le plus grand mal à pratiquer. Il a eu plusieurs fois maille à partir avec sa hiérarchie sur ce point et a bien failli être muté en brousse jusqu'à la fin de ses jours. Au lieu de cela, par un heureux coup du sort, il se retrouve à La Nouvelle-Babylone pour cette mission à la CCV. Rien n'est perdu. En toute humilité chrétienne, il rumine cependant son plan de carrière : la pourpre épiscopale est à sa portée, pas très loin, il se sait de nouveau assez en cour à la curie, et cette cellule v… peut booster les opportunités, comme on dit dans les journaux ; le chapeau de cardinal, lui, demeure un rêve, mais… sait-on jamais ?

La commissaire remarque que le père Keita lorgne ses cuisses charnues avec concupiscence. Elle tire sa robe sur ses genoux et attaque :

– Affaire La Piâve, très beau travail, bravo, et l'affaire Louisa s'en est trouvée résolue dans la foulée. Mais, du côté de vos fameuses fées, qu'est-ce que ça devient ? Vous m'avez l'air de patiner, mon petit Richard. Elles en sont, ou non, de la corporation que nous ne nommerons pas ?

Tadeusz lève les mains, conciliant, et intervient :

– Elles sont affectées par un *process* dont nous ignorons le rythme. Il faut agir, mais nous ne sommes pas à une journée près. La blonde a très peur, elle a ressenti une poussée violente voici peu…

– … elle a mordu un vendeur de fleurs un soir dans la rue, reprend Richard.

– Je suis au courant, figurez-vous ! fait Mme Belmançour, mordante elle aussi.

Keita, toujours d'humeur pacificatrice, les interrompt pour la bonne cause :

– Reprenez donc de ces friands au foie gras de canard.

– … et elle viendra se faire transfuser de son plein gré sous peu, à mon avis. Si Bracquemont dispose d'assez de sang en stock à ce moment-là, car vous n'ignorez pas qu'il souffre d'un problème aigu d'approvisionnement. Mais la brune est plus rétive, agitée, elle prend très mal les choses, nous devrons procéder autrement… conclut Richard.

– Expliquez-vous, exige la commissaire.

– Il faudra sans doute l'enlever et la transfuser de force. Et ensuite, les deux filles devront oublier tout cela… Recevoir un traitement approprié… dans un cadre apaisant… continue Tadeusz.

Mme Belmançour explose :

– J'ai bien compris ? Vous voulez dire que vous envisagez de psychiatriser ces infortunées ?

– Vous n'interprétez pas…

– J'interprète très bien. Quelle honte ! Je m'y oppose formellement. C'est niet, vous m'entendez ? Et vous aurez de mes nouvelles si vous passez outre, nous sommes bien d'accord ? J'appelle le Dr Bracquemont tout à l'heure pour le mettre en garde. Celui-là aussi, avec sa clinique discrète au fond des bois, on dirait un mauvais film !

– Ne vous emportez pas, madame, fait Tadeusz.

Elle est furieuse et superbe. Keita, qui n'a pas proféré une parole, se dit que cela vaut le coup de tenter sa chance. Qu'a-t-il à craindre ? Une rebuffade, au pire.

– Je ne m'emporte pas. Monsieur Hiddinkor, vous vivez dans le luxe – il a un geste de dénégation –, disons dans une grande aisance, due à la reconnaissance par Rome du caractère particulier de vos fonctions, tant mieux, je l'admets, mais laissez-moi vous dire que votre cynisme ne m'amuse pas du tout. Ces filles font un travail lamentable, dans la précarité la plus absolue, elles sont traitées comme moins que rien par cette sale agence, et voilà comment vous pensez les aider ! Elles mériteraient une vraie formation pour échapper à ces boulots de misère, une prime importante en attendant, qu'on les convainque, qu'on leur foute la paix, et vous voulez leur passer la camisole. Voilà bien les hommes ! C'est lamentable. Quelle honte ! Monsieur Keita, on ne vous entend guère…

– Je suis en accord total avec vous, madame la Commissaire, assure le prêtre africain, empressé, assez courtisan avec la houri – Vatican ou pas, le bougre, comme tous les Homo sapiens de sexe mâle, est prêt à toutes les bassesses pour parvenir à ses fins. Et il assure sans rire : Ces jeunes personnes doivent être aidées par des moyens conformes à la charité chrétienne.

Elle fronce les sourcils :

– Et cette Duhareng qui n'a pas réapparu ? Que fabriquent

nos collègues des frontières, à part se rouler des joints avec les trafiquants, on se le demande ? Mon petit Richard, je vous parle ! Quid de Roberta Duhareng ?

Le jeune policier écarte les bras en un geste d'impuissance :

– Roberte, madame. Elle s'est volatilisée. De nos jours, vous comprenez, rien de plus facile que de passer les frontières en voiture… En tout cas, elle ne figure sur aucun listing de compagnie aérienne, les vérifications ont été faites, et nos collègues québécois, car nous avions une piste là-bas, ne l'ont pas signalée chez eux non plus. Elle peut aussi bien se terrer en pleine ville, chez un contact dont nous ignorons l'existence.

– Vous avez bien épluché son carnet d'adresses ?

– Bidon. Nous n'avons jamais trouvé le vrai. Elle l'a peut-être détruit.

– Mais enfin, mon petit Richard, c'est insensé ! Et la Zvogui, elle ne perd rien pour attendre, celle-là, on va la coincer, et bien, cette salope.

*

De jeunes responsables qui ont la hantise
d'être enfermés dans un carcan technique

Le lendemain, Lisbeth Knackfuss va directement trouver la commissaire et demande à quitter sur-le-champ la CCV. Sa demande est agréée par une Belmançour matoise :

– Je vous comprends, ma petite Lisbeth. Notre cellule exige un dévouement absolu. En tant que femme mariée, n'est-ce pas, vous ne vous sentez peut-être pas assez disponible…

– Rien à voir avec mon mari. Celui-ci, d'ailleurs, ne se mêle jamais de ma vie professionnelle. Il ferait beau voir ! Non, c'est que ce… corbac emploie des méthodes révoltantes ! Et il m'a

contrainte à lui prêter assistance. C'est un être d'une immoralité écœurante.

Le ton de la commissaire devient glacial :

– Votre lexique est daté, ma chère. Lisbeth, vous êtes un élément extrêmement brillant, mais n'abusez pas de ma bienveillance. N'oubliez pas que vous avez été impliquée voici peu dans un dérapage regrettable…

– La légitime défense…

– … était incontestable, OK. En attendant, gardez votre sang-froid et n'usez pas d'insultes envers M. Hirddinko, qui est précieux.

– Une brute ! Un sadique ! Un *serial killer !* Regardez les choses en face, il n'est rien d'autre.

– Vous mélangez tout. La CCV est une cellule exceptionnelle destinée à répondre à une situation exceptionnelle. Avec des moyens… adaptés. Qui ont fait leurs preuves.

– Avez-vous déjà assisté à… ?

– Là n'est pas la question. Fort bien, je prends acte de votre demande de changement d'affectation. La CCV n'est sûrement pas un endroit où l'on travaille à contrecœur. Mais permettez-moi de vous signaler que votre émotivité trahit un manque de professionnalisme. Vous savez ce qui fait un bon flic, Lisbeth ?

– Euh…

– Pas le diplôme. Trois qualités : garder un calme olympien même devant ce qui vous soulève le cœur, être têtu comme une mule et savoir se servir de sa cervelle. Et ça, ça ne sera jamais périmé, nouvelles technologies ou pas. Vous m'entendez ?

Lisbeth baisse le nez.

– Bon, j'envoie les papiers. Vous voulez une dispo en attendant ? Vous m'avez l'air d'être sur les nerfs.

– Je veux bien quinze jours. Pour aller voir mon mari, justement.

Une expertise reconnue en phase avec la mission confiée

Une nuit dans le bureau en entresol. Richard relit encore et encore des pages et des pages, l'air accablé. Un verre à portée de la main, Tadeusz fait une réussite sur une table en Formica. Il se lève pour mettre des plats préparés indonésiens dans le micro-ondes. Richard a le regard dans le vide. Il songe à cette cellule, à ces fées grotesques, à cette agence ignoble, et en surimpression il voit la Grande Mumu en train de se faire reluire par Igor, poussant des cris de jouissance en lui plantant ses ongles dans la couenne. Salaud de nabot. Salope de Grande. Merdrerie du monde. Le téléphone sonne. Tadeusz décroche.

– Un appel pour vous, Richard. Redirigé.

Le jeune homme prend le récepteur et branche le haut-parleur.

– Allô, la police ?

– Qui parle ?

– Je suis le gardien du cimetière de Douxrepos.

Le téléphone grésille.

– Hein ? Quoi ? Bonrepos ?

– Douxrepos ! Vous êtes sourd ou quoi ?

– Restez poli. (Un clic.) Cette conversation est enregistrée. Alors ?

– Je signale aux autorités subséquentes une activité nocturne suspecte dans l'établissement mortuaire où des personnes se sont introduites.

– Mais encore ?

– Je l'ai déjà raconté à vos collègues ! Il faudrait vous entendre ! Tapage et fracas provenant d'un caveau à de multiples reprises au milieu de la nuit.

– Vous êtes allé y voir de plus près ?

– Pensez donc, pour attraper un mauvais coup ! Surtout si c'est des sataniss' chargés de chnouf jusqu'aux yeux ou des nazis bourrés à la bière.

– Et pourquoi pas de simples partouzards ? Ce ne serait pas la première fois. Y en a pas mal auxquels les caveaux foutent une bonne gaule, remarque Richard, prudent.

– En cette saison ? Vous rigolez ? Vous avez vu le froid qu'i fait ? Alors, vous venez, ou vous refusez de faire votre boulot ? Nom de Dieu !

– Je vous répète que vous êtes enregistré, monsieur. Quelle division ?

– F, concession 41-70.

– Quel nom ?

– Drack.

Le téléphone grésille de plus belle.

– Quoi ? Répétez ! Brack ?

– Drack, bordel ! Vous avez de la merde dans les oreilles ou quoi ?

– Calme ! On arrive. Allez vous pieuter. On ne veut pas vous voir, c'est entendu ?

– Mais je…

– Au schlaf !

Tadeusz empoigne son étui et un casque à lampe frontale, et ils sautent dans la voiture.

Circulation fluide du milieu de la nuit. Immenses néons rouges, verts, bleus des enseignes de hi-fi, d'informatique et d'automobile le long de l'autoroute urbaine. Richard à cent quarante sur la file de gauche. Le vampirologue tripote l'autoradio d'une station à l'autre avant d'éteindre. L'étui à batte de cricket, anodin sur la banquette arrière.

– Dites-moi, Tadeusz, j'ai une question bête.

– Il n'y a pas de questions bêtes. Je vous en prie.

– Pour ces opérations, en cas d'intervention urgente, est-ce que c'est forcément un curé qui ?…

– Pas du tout. Le droit canon est muet sur ce point, nous nous trouvons dans un vide juridique, et, bon, vu mes origines, j'avais un peu d'expérience dans ce domaine. Pour être franc, en fait de vampirologue, je suis plutôt vampiricide…

– Je m'en étais rendu compte.

– … mais vous comprenez, -ologue, ça fait plus convenable que -icide…

Le jeune homme soupire. Tadeusz :

– Si la prochaine fois vous voulez vous y coller, je vous prête de grand cœur mon matériel.

– Oh, je disais ça comme ça, répond Richard, pas emballé.

– Ça vous ferait un plus, même si évidemment ce n'est pas le genre de plus qui figure sur un CV. Vous pourriez vous faire la main, tenez, avec un peu de chance, à Douxrepos, dans un quart d'heure.

– C'est quand même dégueulasse…

– Un coup à prendre. Rien que du technique. Aucun affect. Pas de produits chimiques. Très peu gourmand en énergie. Le vrai développement durable ! Allez, la prochaine fois, vous vous y collez !

– L'idée me dégoûte. Plonger… Comme ces histoires de paysans qui tuaient le cochon…

– Rien à voir, je vous le répète. Le cochon est bien vivant, lui, il veut vivre, il se bagarre, il a raison. Nos clients, eux, sont déjà morts, même s'ils nous créent bien des tracas en étant imparfaitement morts !

– Avouez que tout cela n'est guère ragoûtant.

Chapitre VII

À cet âge, ils exigent de l'originalité et du fun

Le Ruthène braque la lampe de son casque de mineur sur le couvercle qu'il fait lentement glisser tandis que Richard, l'épieu brandi, se tient prêt à frapper le monstre de toutes ses forces en plein cœur. Un cri d'épouvante retentit alors et un adolescent terrorisé jaillit du cercueil.

– Célestin ! Mais qu'est-ce que vous foutez là ? hurle Richard, lui aussi terrifié.

L'intéressé est tétanisé.

– Puis-je vous demander qui est ce Célestin ? s'enquiert Tadeusz, suave. Un vampire de vos relations ?

– Notre stagiaire ! Enfin, le garçon qu'on a failli avoir en stage. Célestin, vous rendez-vous compte que vous l'avez échappé belle ?

– Euh, je m'étais mis en immersion… en empathie… je voulais tester votre réactivité…

– Eh bien vous l'avez testée ! Vous méritez, selon l'expression consacrée, « un suppo, une paire de claques et au lit ». Où sont vos copains, car vous n'avez pas pu agir seul ?

– Ils se sont sauvés en vous entendant arriver.

– Lâches, en plus d'être corniauds ? Je ne vous félicite pas sur le choix de vos fréquentations. Bon, vous échappez pour cette fois à la garde à v…

– Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais vous êtes trop laxiste, mon cher Richard, l'interrompt Tadeusz. Cela finira par nous attirer des ennuis. Normalement, une CCV ne doit laisser aucune trace, aucun témoin…

– Vous, lâchez-moi. On ne va pas liquider ce môme, nom de Dieu, ça va! Célestin, nous allons vous raccompagner à la maison. Vous avez de la chance d'être tombé sur moi. En cas de récidive, je vous fais mettre en examen pour violation de sépulture, ça va chercher dans les un an, peine doublée en cas d'atteinte à l'intégrité du cadavre, plus l'amende, article 225-18 du Code pénal, et vous ne serez pas mieux traité qu'un nazillon de merde. Compris?

– Ça ne serait pas arrivé si vous aviez accepté ma demande de stage…

– Ah non! Pas l'ado discutailleur! Pitié! Suffit. Taisez-vous maintenant. Vos pauvres parents en ignoreront tout, naturellement, je ne suis pas un bourreau.

– Vous avez de ces termes, Richard, franchement déplaisants! remarque Tadeusz d'une voix fausse.

– Pas de parano, je ne disais pas ça pour vous. Allez, en route!

Richard, à Célestin:

– Qui a choisi le caveau Drack?

– Moi, forcément: Drack, *dracul,* le dragon, Dracula… S'il s'était passé du louche, ç'aurait été forcément là, non?

Grommellement approbateur du tandem:

– Bien visé.

Plus tard, dans la voiture:

– J'ai failli planter ce petit couillon. Quels cons, ces ados.

– Celui-là est loin d'être antipathique. Il est fin et il a du cran.

– Il a hurlé de terreur.

– Vous aussi, vous avez crié, Richard. Il reste que ce gamin est un peu jeune pour faire un stagiaire CCV.

– Quoique…

*

Faire face à des risques d'une complexité croissante

Les locaux en entresol.

– L'enlèvement me paraît décidément une idée déplorable, conclut Mme Belmançour. Non, il faudrait convaincre cette fée brune d'aller chez Bracquemont se faire instiller du sang neuf.

– Au fait, il a reçu ses livraisons ? demande Richard.

– Nous savons que les stocks de produits sanguins sont au plus bas en ce moment. Quelques flacons, ça se trouve toujours, mais lui, il lui en faut des quantités considérables. Pour ne pas mettre la puce à l'oreille de l'établissement qui le livre, il déclare des accidentés de la route. Revenons à nos fées. Vous devriez faire usage de votre charme, mon petit Richard. Incognito.

La soie des bas de Zohra Belmançour crisse distinctement quand elle croise les jambes, et Tadeusz avale sa salive. Richard opine :

– Elle a été traumatisée par la visite du père Hiddinko, et…

– Traitez-moi de brute, tant que vous y êtes !

– Nous devons changer d'approche, puisque l'enlèvement est désormais exclu. Ces maudites fêtes de fin d'année sont passées depuis un sacré moment, donc plus moyen de me faire embaucher à l'agence IFS en tant que Père Noël. Ça les aurait pourtant changés des clodos qu'ils se ramassent d'habitude. Je vais la jouer pirate, prince charmant, Robin des bois.

– Très bien, approuve la commissaire.

– Et je tenterai de me faire envoyer en mission avec cette fée brune. Et de la convaincre d'avoir recours à notre ami Bracquemont.

*

Enchanter son petit monde pendant près de trois heures

Ghislaine Guillemard, une jeune femme d'une énergie à toute épreuve, est assez vite contactée par l'agence IFS, dont les effectifs connaissent un turnover important – comme toutes les sales boîtes dont on ne songe qu'à foutre le camp. Elle anime un ou deux anniversaires où les moutards sont ravis, lui touchant le ventre et lui demandant ce qu'elle a dedans. Les parents le sont moins, la voyant presque au dernier stade de sa grossesse et craignant qu'elle n'accouche en pleine fête, entre les cartons à pizzas et les mirlitons, et beaucoup trouvent franchement déplacée cette fée en robe de grossesse à traîne et à paillettes bon marché. Chacun doit gagner sa vie et on a les idées larges, mais tout de même.

Guillemard observe de près, pour autant qu'elle le puisse, l'agence et les clients, mais ne note rien de louche. Si ce n'est qu'IFS conchie le droit du travail avec entrain, suivant la grande mode de la « libération des forces productives ». Elle accumule quelques preuves, espérant pouvoir balancer une grenade de ce côté, mais là n'est pas la raison de sa présence aux anniversaires – elle cherche plutôt, bien sûr, d'éventuels adeptes de la Confrérie de la Canine. Et comme elle n'a pas vraiment bonne mine elle se maquille lourdement, blush du soir luminescent et tout le toutim, surtout le cou, espérant attirer l'attention d'un amateur. En vain. Et, en attendant, le

loupiot, qui va bientôt réclamer la sortie, lui allonge pas mal de coups de pied.

*

Une jolie façon de flâner pour découvrir des quartiers insolites

3 h 30 du mat'. Zohra Belmançour n'arrive pas à fermer l'œil. Elle se relève, s'habille – elle met un vieux jogging élimé, une sorte de doudou –, elle se lave les dents, elle se prépare du café bien fort, elle allume une cigarette, et puis elle prend sa voiture et elle fait deux ou trois fois le tour du périph', comme ça, pour rien. Circumambulation magique autour de Babylone dans le sens des aiguilles d'une montre, appropriation de la mégapole. À cette heure-là c'est presque calme, elle roule sans trop penser à rien, elle farfouille dans ses CD, elle met de la musique douce un peu guimauve, vaguement celtisante, puis ça l'énerve, elle passe aux variétés indiennes, du Bollywood, un duo amoureux qui réchauffe la nuit du périph', elle fume une cigarette après l'autre, sans trop penser à rien c'est vite dit, quel clystère que cette CCV, il n'y a que des coups à prendre là-dedans, et elle y a embringué le petit Perez-Romero, et les fées – sa pensée s'égare un peu sur les fées, la brune a l'air un peu salope, et la blonde, un peu niaise, mais elles ont du chien –, et ce vieux Sénégalais libidineux, curé tu parles, il ne pense qu'à ça, bel homme d'ailleurs, grand et mince, de la classe, mais il lui fait vraiment du plat de façon ridicule, et le bellâtre pochetron, un vrai maniaque celui-là, non mais quelle équipe, ah vivement que ça se termine.

Néons bleus et rouges qui clignotent. Aux portiques, annonces lumineuses marronnasses sur l'état du trafic. Elle se fait doubler par des gens ivres qui crient fenêtre ouverte, par

des collègues qui foncent avec le gyrophare, par des motards déterminés. Déjà des livreurs très tôt levés. C'est l'heure des travaux, des barrières apparaissent et disparaissent, elle ne trouve plus sa sortie, peut-être a-t-elle sommeil.

*

Pour éviter tout stress, mieux vaut pour les parents déléguer la gestion de la fête

L'anniversaire d'enfants vient de se terminer, partout des serpentins et des morceaux de gâteau, des bonbons écrasés sur le sol carrelé de brun, des flaques de sirop, et les derniers parents sont partis avec leurs mioches fatigués et pleurnichards. Leur première mission commune s'achève : la fée brune et Richard ont mis dans des sacs de sport la robe à paillettes, le hennin de carton, la baguette et la défroque de Robin des bois, et ils dansent *cheek to cheek* au son d'un slow ringard, enlacés (« Elle est épaisse comme une assiette », pense Richard avec élégance) dans une lumière jaunâtre qui semble décliner d'instant en instant. Pas une seconde il ne pense à la morsure possible.

Puis la gardienne déboule, arrête la musique et d'une voix éraillée informe les deux danseurs de la fermeture du lieu festif-associatif, avant de déclarer qu'elle ne rangera pas et ne nettoiera pas, alors eux rangent, balaient, parce que c'est dans leur contrat, et Richard sent encore sur sa nuque le grattement imperceptible des ongles de la fée brune tandis qu'il emplit des sacs-poubelle avec les vestiges de la fête, les biscuits écrasés, les gobelets de plastique, les bouteilles de gazouz, et en passant la serpillière – il n'y a même pas d'eau chaude, quels rats. Quand il se relève, la fée brune a disparu.

Un lieu fluide et onirique de repli et de repos

Dans son vaste lit surmonté d'un crucifix où est coincé un brin de buis bénit, Mathurin Keita ne parvient pas à trouver le sommeil, pourtant il ne s'est pas refusé un porto d'endormissement, une casquette comme on dit vulgairement. Dans son pyjama soie et laine, il repose sur le dos, les mains croisées derrière la tête, et dès qu'il ferme les yeux des visions impudiques l'assaillent, Mme Belmançour, véritable Messaline, un Ingres mâtiné de Rubens, le chevauchant sans retenue en poussant des râles félins. Il tend les jambes et les orteils jusqu'à leur extrême tension, il tente de changer le cours de ses pensées – ses chances de parvenir à l'épiscopat, par exemple, plutôt que de pourrir dans une fonction placard même de prestige, et si ce coup-là réussit, cette farce de CCV, il pourra y songer de nouveau. Mais de nouveau la vision s'impose, ahanant au-dessus de lui.

Il se relève, ses pieds se glissent d'eux-mêmes dans de grandes babouches jaunes, il va pisser, il attrape un cigare – un crapulos, c'est l'heure –, se reverse un porto, allume la radio, laquelle diffuse une soupe pour ceux qui roulent de nuit, il éteint, il va à la fenêtre, il se glisse derrière le rideau, le cigare aux dents, la vitre est froide. Le fleuve immuable, une énorme barge grise qui ne porte qu'un numéro, tel un navire de guerre, des lampadaires jaunasses, des taxis, des gyrophares. Une colonne de brouillard semble glisser au-dessus de l'eau et se diriger vers sa fenêtre. Il frissonne malgré lui.

*

Embarquez pour un voyage sensoriel dans un espace singulier

Une petite ville de province, juste à la limite de la grande banlieue. La fée brune et Richard ont animé une fête d'enfants particulièrement déprimante, ils n'attendent qu'un piètre chèque et se dirigent vers la gare dans la nuit qui est déjà tombée. Elle a un engagement pour demain à une cinquantaine de kilomètres de là, lui rentre à Babylone. Un peu gênés, ils ne se regardent pas.

Mais à la gare, surprise : les cheminots de ce tronçon régional viennent de débrayer. Une agression sur la ligne. Aucun train. Plus de bus non plus, il est trop tard. Personne nulle part. Il se met à pleuvoir. L'hôtel de la Gare est fermé, définitivement, couvert d'affiches. Et, dans le centre, il ne reste qu'une seule chambre à l'hôtel du Commerce. La fée brune regarde par-dessous Richard, qui se demande s'il va dormir par terre ou bien… Ils posent leurs sacs dans la chambre, grand lit avec couette, papier peint jaune, moquette de couleur vineuse, radiateur électrique tiède, une aquarelle avec des fleurs moches, un fauteuil profond, une armoire avec la couverture de rab, une télé sur son bras articulé. Une salle de bains avec une baignoire sabot.

– Je dormirai dans le fauteuil, toi tu auras le plumard, propose-t-il.

– D'accord.

Il pleut toujours. Ils vont avaler un couscous bouillasse dans le seul resto ouvert en ce jour d'hiver et rentrent à l'hôtel sans un mot.

La fée brune disparaît longuement dans la salle de bains. Richard est à la fenêtre, regardant une place transformée en parking, la statue verdie d'une gloire locale, des platanes

taillés en moignons, des guirlandes qui clignotent à la façade de commerces fermés et dont la lueur se reflète sur le bitume mouillé. Soudain il entend un petit cri.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Je me suis tordu le pied ! Ouh !

– T'as pas trop mal ?

– Ouh !

Il entre dans la salle de bains. Elle se tient sur un pied, vêtue d'une nuisette noire transparente – il distingue une poitrine fine et une toison sombre – et elle est chaussée de mules roses à pompons. Il se dit que l'affaire est dans le sac. Elle aussi.

– Voyons ce pied…

Il l'assied sur le lavabo et s'agenouille. Il masse la cheville. La mule pendouille au bout du pied. Il effleure la cheville de ses lèvres. La fée brune frémit. Puis il l'embrasse plus franchement, et son baiser remonte le long de la jambe. Odeur de nuit de la toison. Il a une érection de sanglier mais il reste agenouillé, vêtu, tandis qu'elle jouit doucement sous sa langue. Puis elle saute à terre, toujours sur un pied, et en sautillant l'entraîne, le pousse sur le lit et le déshabille. Le découvre souple et musclé, mais pas beauf muscu. Ils font l'amour à plusieurs reprises. Elle a enlevé la nuisette et les mules. Elle l'étreint, éperdue. Lui se sent prêt à baiser pendant quarante-huit heures d'affilée. Au milieu de la nuit, le vent se met à souffler en tempête et une pluie drue fouette les carreaux. La fée brune a une crise de larmes :

– Je suis nulle. Je viens d'avoir envie de te mordre.

Il tressaille. Il avait presque oublié. Il demande :

– Très envie ?

– Un peu seulement. Mais quand même.

– Tu vois, ça te fait du bien de m'en parler, tu as résisté à ton envie. Il n'empêche que tu dois agir. Tu es dans une mauvaise passe. Sinon ça peut s'accélérer.

– Je suis nulle. Je ne suis bonne qu'à faire la fée.

– Mais non, tu dis ça comme ça. Je suis sûr que tu sais faire des tas de trucs…

– Oui, mordre des gros vicelards dans des vestiaires !

Et les sanglots redoublent. Richard ne sait où se mettre. Il la serre dans ses bras :

– Fini, tout ça.

Ils se rendorment finalement, d'un sommeil avec des rêves agités, sitôt oubliés, labyrinthes et montgolfières peut-être, lentes marées, cordages verdis, parce qu'ils croient faire les mêmes rêves, dont ils se racontent des bribes envolées en se lavant les dents au matin avec les brosses jetables fournies par l'établissement.

Quelques heures plus tard, de nouveau à la gare, où le trafic a repris, enfin si on peut appeler trois trains par jour du trafic, elle lui demandera :

– Tu n'es pas là par hasard, je le devine. Qu'est-ce que tu es ? Curé, toi aussi, comme l'autre affreux ?

Il éclate de rire :

– Est-ce que j'en ai l'air ?

– Personne n'a plus l'air de ce qu'il est, de nos jours. Même les *serial killers* sont beaux garçons. Réponds-moi.

– Si je suis un *serial killer ?* Si je l'étais tu ne serais plus là pour poser la question. Ton adorable petit corps serait découpé en menus morceaux dans la baignoire sabot de l'hôtel du Commerce et moi je serais loin, avec un passeport neuf, non biométrique.

– Tu n'es pas drôle. Non, idiot, pas tueur en série, curé.

– Non, je ne suis pas curé.

– Flic alors ?

– Tu te fais des idées, ma belle.

– Si, je le sens. En relation avec ces morsures ? Le mot qui commence par « v » ?

– Ça se pourrait bien.

– Enfin, c'est ridicule, ça n'existe plus tout ça ! Ça n'a jamais existé, d'ailleurs.

– La preuve que si. Mais on n'en parle pas. Les gens lisent bien assez d'horreurs dans les journaux.

La pluie a cessé et un beau temps froid s'est installé, un grand ciel bleu lavé. Dommage de devoir monter dans un train régional qui sent mauvais et où des collégiens prennent des airs conquérants et hostiles. La fée brune va vers sa fête d'aujourd'hui, lui rentre, ils se séparent sur le quai comme dans un roman-photo, s'étreignent et s'embrassent goulûment sous le regard réprobateur de vieilles femmes grisâtres, tandis qu'un clochard s'autorise des mimiques obscènes. Le chef de gare souffle dans une trompinette qui les fait rire.

*

Une gerbe de roses couleur de passion

Monica Zvogui rappelle une fois Tadeusz au numéro qui figure sur sa carte de visite de marchand de bagnoles. Elle ne dit rien de clair, mais fait allusion aux jeunes personnes « à placer » qu'il a évoquées lors de leur dîner à la pizzeria. Il reste évasif, noie le poisson, prétend que certaines bonnes occasions qu'il avait alors en vue se sont évaporées ; elle veut le voir, elle insiste, il joue les beaux ténébreux et se laisse prier avant d'aller passer, dans le plus grand secret, la nuit chez elle. Elle habite un grand appartement dans un quartier bourgeois, il arrive en costar sombre, cravate de collège british, avec un gros bouquet de roses rouges et une bouteille de champagne dans une boîte isotherme. « Tout pour l'enquête », déclarerait-il, imperturbable, à quiconque de ses connaissances qu'il croiserait dans l'ascenseur.

Prendre le temps de se ressourcer

La rupture entre Richard et la Grande Mumu se fait sans drame, d'un commun accord, presque dans l'indifférence. Ils décident simplement de ne plus se voir. Le dîner d'adieu se déroule dans un turc de bon aloi, des brochettes baignant dans le yaourt avec du boulgour, et des tas de gens autour d'eux qui, la vinasse aidant, braillent de plus en plus fort à mesure que la soirée avance. La Grande, qui ne conduit pas ce soir-là, siffle l'essentiel d'une bouteille de güzel-marmara et se montre d'humeur facétieuse pour faire in extremis enrager Richard, lançant des œillades à un des serveurs, un velu qui la mate d'un regard de braise.

Richard, lui, ne pense qu'à la fée brune (ou presque, comme nous le constaterons à la fin de cet alinéa). Il raccompagne la Grande Mumu chez elle – seulement une demi-heure de route à cette heure-là –, ils échangent une bise d'adieu, puis il a droit à une nouvelle demi-heure de route avant d'arriver chez lui, dans le studio où il n'a pas mis les pieds depuis une éternité et qui commence à sentir le renfermé, prendre des fringues propres, passe-partout mais pas trop ringardes si possible, et regarder son courrier, ses mails et son répondeur. Un message inaudible ; un d'un marchand de cuisines ; un d'un vieil oncle très chiant qui l'invite à un repas de famille ; un balbutié ; un muet ; un d'un assureur. Il efface tout. Au courrier, des factures, des pubs, des dépliants prétendument informatifs de sa banque, du gaz, de l'élec', du téléphone, une relance du syndicat pour ses cotisations en retard, et une carte postale d'un cousin qui escalade des glaciers en Nouvelle-Zélande, l'heureux salaud. Les mails, abondance de spams, des pubs pour du Viagra, et un message d'Igor qui lui raconte qu'il a

entendu une drôle d'histoire à propos de commandos de flics fachos dans des morgues et lui demande s'il est au courant – il efface. Télé des voisins, un couple de niais pur-sucre, avec un petit garçon et une saleté de rottweiler qui finira par les bouffer tous les trois, bien fait. Richard prend une douche brûlante et aère longuement la pièce. Puis il se couche, éteint, se masturbe en songeant à la mère Belmançour et s'endort rapidement du sommeil du juste.

Chapitre VIII

… la grande tristesse de faire part du décès de…

Tadeusz avale sa dernière frite, assèche son ballon de côtes et se frappe le front :

– Et Marcellin Smuts, le directeur d'origine d'IFS, qu'est-il devenu ? Il m'a l'air d'un bel innocent, celui-là !

– Ah oui, vous avez raison, le patron éjecté, on l'avait oublié, piste intéressante, réplique Richard en luttant pied à pied avec une pièce du boucher dure comme du bois. Je m'en occupe.

– On se reprend un flacon ? demande Tadeusz, mine de rien.

– Pas pour moi.

Le lendemain, Richard s'effondre dans un fauteuil de l'entresol, dépité :

– Ce con de Smuts a passé l'arme à gauche. Salopard. Rien que pour nous faire chier, dirait-on. Leucémie foudroyante.

– Bah, ce sont des choses qui arrivent. Où est-il enterré ?

– Un caveau familial à Bonrepos.

– Rien ne presse, mais nous irons sans faute nous y recueillir…

*

Nous nous devions de continuer
à jouer la fantaisie et l'audace

Le père Mathurin M. Keita, qui a « oublié » à cette occasion de se saper en clergyman, finit par déclarer sa flamme à Zohra Belmançour, par un soir de brouillard, à l'issue d'un souper aux chandelles où il n'a ménagé ni le foie gras, ni le caviar, ni le champagne et où la conversation, badine, a soigneusement évité toute allusion professionnelle. Du feu dans la cheminée. Elle le voit venir, gros comme une baraque, mais n'en laisse rien paraître. Alors qu'il lui prend la main par-dessus la table, elle se lève vivement et se dirige vers une sorte de tapis roulé et ficelé posé debout dans un coin de la pièce :

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Rudement joli. On dirait une peau de lion.

– C'est une peau de lion, chère madame.

– Mais pourquoi l'avez-vous préparée ?

Elle réfléchit avant d'éclater d'un rire franc :

– Attendez… non. Vous n'espériez tout de même pas… me… sur cette peau de lion !

– Le lion est symbole de courage et de noblesse, madame, fait Keita, sans se laisser démonter, tentant de paraître parfaitement léonin lui-même.

– Quel culot ! Écoutez, mon cher monsieur, vous m'êtes très sympathique, mais vous perdez votre temps : jamais avec les curés, point final ! Et puis vous avez vingt ans de plus que moi ! Et vos vœux, enfin !

Le père Keita, dépité, tente de rebondir à son avantage, en vain bien sûr. La commissaire s'éclipse et il va se coucher tout seul, d'humeur sombre, dans son beau pyjama. L'idée le traverse brièvement qu'au pays, défroqué, voire musulman, il

aurait épouses et concubines à foison, sans avoir à faire du plat, en vain, à une femme flic, mais il ne laisse pas cette pensée, trop démoralisante, s'installer.

*

Fabriquez-vous des souvenirs inoubliables

Matin blafard dans l'entresol de la CCV. Tadeusz, le visage défait, contemple avec morosité un vasistas aveugle tout en faisant du café. Il s'adresse à Richard sans le regarder :

– J'ai fait un rêve. Un rêve de mauvais augure. Je me tenais sur le bord d'un fleuve à l'eau noire, il neigeait, et ils étaient tous de l'autre côté à me faire signe de traverser, mes parents, mes quatre grands-parents, avec les grands-pères qui prenaient l'air sévère, et mon petit frère qui est mort à deux ans, et le chien Bobby, qui avait trop de peau et qui pendait pas mal, tous sont morts depuis si longtemps, et ils me faisaient signe, ils m'attendaient, vous comprenez ?

– Vous avez dû trop forcer sur la vodka hier soir. Même finlandaise et hors commerce, ça finit par taper sur le citron. Un petit coup de blues au réveil est inévitable. Allez, les morts sont bien morts…

Tadeusz a un soupir à fendre la cafetière :

– Ah ! si on en était sûr ! Il y a des jours où ce travail me porte sur le système. Quel est le programme d'aujourd'hui, déjà ?

– On n'oublie pas le pépère Marcellin, mais on le met en stand-by. En attendant, on retourne aux fées, fait Richard d'une drôle de voix. Parce qu'on n'a toujours pas éclairci d'où ça leur venait, ce joli coup de canine, cette soudaine appétence pour l'hémoglobine. La blonde, Mme Belmançour a dit qu'elle s'en occupait. Je vais aller voir la brune.

Tadeusz soulève un sourcil, vaguement ironique.

Un peu plus tard, Richard sonne chez la fée brune, qui l'embrasse longuement sitôt la porte ouverte, mais se montre vite inquiète :

– T'as un drôle d'air. C'est toi ou l'enquête ?

– C'est moi et l'enquête, désolé.

– Entre. Assieds-toi.

Il lui prend la main :

– Tu es bien pâle. Tu as eu de la visite ?

– Je fais des cauchemars. Tu devines le thème.

– Des cauchemars avec du brouillard ? Des gens qui se penchent au-dessus de toi ?

– Euh, oui, je crois.

– Très mauvais. Écoute, on n'avance pas du tout. Il faut vraiment que tu nous aides. C'est Smuts qui t'a mordue ? demande-t-il, abrupt.

– Non, pourquoi ? Smuts ? Moi je l'ai à peine connu, tu sais, c'était le patron, un vilain coco, et puis on ne le voyait jamais dans la journée, il ne passait que rarement, le soir, je crois que la Duhareng était sa maîtresse, et puis la Duhareng l'a viré, et il a disparu, bon débarras, j'espère qu'elle lui a foutu la vérole !

– Jamais il ne t'a approchée ?

– Berk, tu penses ! On n'existait pas pour lui. Mon chéri, pourquoi est-ce que tu me parles de ce méchant bonhomme ?

– Ne fais pas semblant de ne pas comprendre : si tu meurs alors que celui qui t'as mordue est encore… opérant, tu deviens vampire de facto, de jure et tout ce que tu voudras, sans rémission possible.

– Alors, quand je mourrai, ce sera l'épieu de l'autre, murmure-t-elle d'une voix éteinte.

– Ça ne fait pas un pli. Alors que si nous remontons la piste… Tâche vraiment de te souvenir. Trop longtemps que nous tournons autour du pot. Allez, toute situation un peu trouble avec les gens d'IFS…

– Tu crois que je sortais en boîte avec eux ?

Elle réfléchit et reste longtemps silencieuse, avant de reprendre sans le regarder :

– Quoique, maintenant que tu me le dis, il y a bien eu cette fête de fin d'année, affligeante, dans un local loué à côté de Bonrepos, tu sais, le cimetière, ça me revient, on attendait notre prime, la direction avait acheté un carton de mousseux, même pas du champ', hein ! Alors on a eu droit à un peu de blabla et ensuite c'est devenu glauque, avec un des stagiaires, on se méfiait pas parce qu'on pensait qu'il était un peu pédé.

– C'est qui, « on » ?

– Ben la fée blonde et moi.

– Mais vous avez toujours affirmé ne pas vous connaître. Vous avez fait de fausses dépositions ?

– On s'était croisées à l'agence. J'appelle pas ça connaître quelqu'un.

– Ah, vous ne nous facilitez pas le travail… Alors, comment était-il, ce stagiaire ?

– Un vieux. Avec des cheveux gris. L'air paumé, on ne fait pas attention, et en y repensant, mais à cause du mousseux j'étais un peu pompette, et je crois bien qu'il s'est enhardi avec nous, qu'il m'a embrassée dans le cou, et la fée blonde aussi, mais bon, j'étais un peu beurrée…

Richard bondit.

– Tu ne restes pas ?

– Je reviens.

La voiture démarre déjà.

Parallèlement, Zohra Belmançour, chez la fée blonde, tente de la mettre en confiance mais n'obtient, dans le studio de plus en plus en désordre et qui sent la tanière, avec un tampon desséché oublié sur une étagère, que des larmes. Elle lui saisit la main :

– Tentez de vous souvenir…

Les larmes de la fée blonde redoublent :

– Je ne *veux pas* me souvenir !

– Il le faut pourtant.

Impassible, mais le cœur battant plus fort, Mme Belmançour garde entre les siennes, fortes et chaudes, les mains moites de la fée blonde, qui sanglote, éperdue, son acné comme un néon, sa poitrine secouée de spasmes.

*

Un moment d'exception hors du temps

– Allô, l'agence InterFairyService ? demande une voix masculine teintée d'un accent indéfinissable.

– Oui, répond la voix revêche de Maryvonne Puyduchou.

– Ce serait pour une fée…

– Un anniversaire ? L'enfant a quel âge ? C'est pour quand ?

– Eh bien, ce n'est plus vraiment un enfant… Et c'est pour ce soir.

– Dans ce cas, passez au bureau. Dépêchez-vous, on ferme à 18 heures.

Et elle raccroche.

Mme Guillemard reçoit donc le même jour, peu après 18 heures, un coup de téléphone de l'agence, la voix douce-

reuse de Monica Zvogui coulant dans ses oreilles comme une sauce rance. Elle déclenche l'enregistrement.

– Ma chère Ghislaine, j'aurais une mission un peu délicate à vous confier. Un anniversaire toujours, mais plus privé… Un vieux monsieur charmant qui désire célébrer ses soixante-quinze ans dans l'intimité, en compagnie de rares amis choisis, et qui a-do-re-rait avoir une présence féminine à ses côtés. Il est très seul, voyez-vous, il se sent abandonné dans sa banlieue lointaine. Et il est très sensible au charme des futures mamans… C'est tellement merveilleux, quelqu'un qui va donner la vie… Il a été comblé en apprenant que la fée qui allait lui tenir compagnie était, n'est-ce pas, dans une situation intéressante…

– Rien de ?…

– Pensez-vous ! À cet âge ! (La Zvogui a un rire graveleux.) Et puis vous serez rémunérée en fonction de la prestation. Vous voyez ce que je veux dire ? Allons, est-ce d'accord ?

– OK.

– Parfait, on viendra vous chercher tout à l'heure, je vous rappelle.

La jeune femme raccroche, se met en tenue de fée, prévient ses collègues de la criminelle et après réflexion n'emporte pas d'arme. Lorsque la grosse berline qui l'emmène démarre, conduite par un chauffeur asiatique cravaté et parfaitement mutique, deux bagnoles banalisées la suivent.

Chapitre IX

Une équipe d'intervenants à la composition stable

Quand, trois quarts d'heure plus tard – délai convenu –, ses collègues de la crim' défoncent à la barre à mine le portail de la villa, neutralisent plusieurs gardes du corps – l'un d'eux, qui ouvre le feu, est abattu – et, après avoir cavalcadé par toute la villa, font irruption dans une grande chambre, Ghislaine G. Guillemard, dévêtue, est attachée, les membres en croix, sur un vaste lit tendu de satin blanc. Évanouie. Un vieillard asiatique malingre, pour le moins octogénaire, vêtu d'un costume-cravate brun et qui porte un énorme appareil auditif, brandit un sabre de samouraï au-dessus de son ventre protubérant et distendu, avec l'intention apparente de l'éventrer. Mais il prolonge trop cet instant de félicité suprême qui précède, pour les amateurs, la chute de la lame. Surpris, sûrement dépité – mais il ne perd pas la face et pas un muscle de son visage ne trahit la moindre contrariété –, il se laisse désarmer et n'oppose aucune résistance lors de son arrestation.

Les collègues enroulent Guillemard dans une couverture, on ramasse ses vêtements et une ambulance l'emmène à l'hôpital, pour une brève période d'observation. Elle est d'acier. Elle demande qu'on ne prévienne pas son mari. L'enfant gigote de plus belle.

La visite de la villa, qui a lieu dans la foulée, à la bonne franquette, amène des découvertes intéressantes. À la cave, par exemple, ronronne le moteur électrique d'une petite bétonnière pour bricoleurs, qui tourne, chargée. Ces bricoleurs sont impayables.

*

Des réseaux citoyens tissés dans la transparence

M. Hyong a été plusieurs fois soupçonné lors de sales affaires de même farine, violences sexuelles, dont une fois sur une mineure, mais jamais les poulets n'ont réussi à le coincer – il est retors, comme tous les pervers, et de surcroît cet ancien commerçant, richissime, arrose tous les partis politiques sans exception et dispose d'un réseau de relations très efficace. Mais cette fois, avec le flag' concernant Ghislaine Guillemard, il est cuit.

Monica Zvogui est arrêtée le soir même pour complicité dans la tentative d'assassinat – puisqu'elle a envoyé Mme Guillemard chez Hyong sans doute en connaissance de cause. Elle est cueillie chez elle par Mme Belmançour, qui semble profondément satisfaite d'être insultée et menacée par la rombière, qui se permet même de la gifler et de faire des allusions déplaisantes à ses origines. Le maintien en détention n'en est que plus certain – car, là, fini de rire, le dossier est hors Canines, il faut revenir à la légalité et alerter le proc'.

Réunion le lendemain dans l'entresol. Keita souffle sur son mug de café soluble avant d'éclater d'un rire rabelaisien :

– Vous ne connaissez pas la meilleure ! La famille Hyong a

envoyé au procureur un curé, un curé chinois, forcément, pour tenter de l'amadouer ! Il s'est fait sortir, je ne vous raconte pas !

– Il apportait une valise de billets ? demande Richard.

– Jamais la première fois.

– Ce salopard de père Hyong, on le guettait depuis un moment ; à moins d'une couille de procédure, nous voici débarrassés de lui. Et on pourrait tenter d'obtenir un contrôle fiscal approfondi concernant les fils, suggère Richard.

– Pas gagné d'avance. Vous savez que les gens des impôts ne nous aiment guère…

– La Zvogui est hors jeu, c'est toujours ça de pris, reprend le jeune homme.

Il glisse un regard de côté à Tadeusz, impassible.

– Ne vous endormez pas sur vos lauriers, messieurs, fait Mme Belmançour. Joli travail, mais hors sujet. Le plus dur reste à accomplir.

*

La cérémonie aura lieu dans la plus stricte intimité

Réunion chez Keita, rideaux tirés, feu dans la cheminée toujours, un peu hors du temps. Seuls des propos convenus ont été échangés quand Richard, presque timidement, tente :

– Si on exhumait le corps de Marcellin Smuts ? Avec le Dr Bracquemont. On examinerait le cadavre et on en aurait le cœur net.

Tadeusz lève les yeux au ciel et le père Keita fronce les sourcils :

– Jeune homme, il me semble qu'une CCV ne travaille généralement pas dans cet esprit, ou alors j'aurais mal compris…

Mme Belmançour fait écho :

– Impossible ! Exhumer ce Smuts, vous n'y pensez pas. Il faudrait que le procureur ordonne un supplément d'enquête sur son décès, or tout a été fait dans les règles. Il est réellement mort de leucémie foudroyante, le permis d'inhumer est sans faille. Tenez, voici une photocopie. Nous ne pourrions mettre en avant aucune raison valable. De surcroît, le procureur Castanès, qui aurait été la personne à mettre en branle dans ce cas, nous considérerait comme des fous furieux si nous prononcions devant lui…

– … le mot qui commence par « v » !

– Exactement. C'est un scientiste à l'ancienne, un psychorigide, rien à en tirer, dit Mme Belmançour. Donc oubliez ça, voulez-vous, mon petit Richard ?

Décidément, elle se montre toujours assez maternelle avec le jeune Perez-Romero, lequel, de son côté, avec la fougue de son âge et en dépit de sa romance avec la fée brune, continue de loucher sur ses formes opulentes de façon peu filiale.

– C'était une idée comme ça, madame la Commissaire…

Elle a un petit rire :

– Leucémie, pour un vampire, c'est pour le moins paradoxal…

– Nous n'avons que des soupçons, pour le moment, dit Tadeusz, qui poursuit, très curé, à la limite du doucereux : Et où est-il enseveli, ce monsieur Smuts ? Notez que je ne dis pas « Où repose sa dépouille mortelle ? », parce que je soupçonne qu'elle ne repose pas tant que cela…

– À Bonrepos, répond Richard.

– Eh bien ! nous allons nous y rendre sans trop tarder. Jeter un coup d'œil. Un rapide état des lieux concernant ce vaillant fondateur d'entreprise. Par contre, en cas de… contrariété, nous reviendrons de jour.

Keita sonne. On sert du café, des biscuits, du vieil armagnac et des cigares.

« Pas le mauvais plan que d'être l'œil du Vatican. La belle vie et on ne mouille pas trop le maillot », se dit Richard, qui hume son armagnac d'un air de connaisseur. Tadeusz mire le sien contre une lampe et pousse un soupir voluptueux. Mme Belmançour s'en tient au café.

– Parfait. Débrouillez-vous, messieurs, avec votre… suspect. Et pas de scandale à Bonrepos, s'il vous plaît.

– Sûr que ce n'est pas de la clientèle agitée, fait Richard.

L'ignorant, la commissaire est péremptoire :

– Je vous rappelle que, en cas de pépin grave, nous ne vous connaissons pas.

– C'est clair, soupire Richard.

– Nous ne répondrons pas d'un jeune policier écervelé et d'un tonsuré letton…

– Ruthène, madame. Passeport slovaque. Union européenne.

Zohra Belmançour le regarde d'un air effaré, un peu courroucé, comme s'il avait eu un geste inconvenant envers elle, et elle songe : « Mon Dieu, il n'y a donc plus de Français dans ce pays ? », puis elle a un geste d'impatience :

– Ce que vous voudrez ! Un curé, donc, qui se prétend vampirologue. Nous serions la risée de tous. Encore une fois, ne vous faites jamais prendre.

– Nous avons parfaitement compris, madame la Commissaire, déclarent en chœur les deux hommes, angéliques.

– Eh bien tout le monde est d'accord, parfait. Je vais vous faire raccompagner, conclut le père Keita, quasi papal. Combien de voitures ?

*

Des créateurs qui ont la fibre développement durable

Séance de travail à la CCV. Nuit glacée, radiateur électrique, vin chaud et biscuits roses. Tadeusz, crins blancs, appuyé contre une étagère gondolée dans l'attitude de qui s'adosse à la cheminée dans une série télé plouc, est d'humeur didactique :

– Il faut admettre qu'heureusement nos excellents clients sont soumis à un certain nombre de limitations, sans quoi leur empire sur ce monde serait très inquiétant. D'abord, étant toujours à l'affût de nouvelles proies, ils doivent étendre sans cesse leur rayon d'action et se trouvent donc, par la force des choses, être de grands voyageurs.

– On ne peut pas leur reprocher d'avoir envie de se faire une virée s'ils s'emmerdent comme des rats morts dans leur cambrousse, lance Richard Perez-Romero, jovial. Avec des péquenots sous-alimentés qui ont du jus de navet à la place d'un bon raisiné bien épais…

Cette saillie tombant on ne peut plus à plat, le vampirologue continue :

– De grands voyageurs, oui, Nosferatu ou le comte Dracula en sont d'excellents exemples. Et c'est là, pour le transport, que les auxiliaires entrent en jeu, ces serviteurs, ou servantes, du vampire qui arriment convenablement le cercueil dans la cale du navire ou la soute de l'avion.

– Sont-ce des sujets en phase transitionnelle, comme nos fées ? demande Keita, tel un bon élève qui prend des notes.

– Les auteurs sont partagés, répond Tadeusz. Certains penchent pour l'affirmative, d'autres soutiennent qu'au contraire ces, hum, personnes sont sous l'emprise de leur Maître, lequel ne veut surtout pas les voir devenir à son image, afin qu'ils puissent continuer à l'assister. Ils peuvent toute-

fois avoir subi une légère morsure initiatique destinée à les subjuguer, à obtenir d'eux une soumission absolue, mais sans enclencher la transformation. Pour tout simplifier, il est rigoureusement impossible, de par mon expérience, de leur faire avouer quoi que soit : démasqués, ils deviennent léthargiques et se laissent en général mourir très rapidement – nous ne sommes pas dans le contexte du repenti qui passe aux aveux…

Mme Belmançour réfléchit un instant :

– Nous retombons sur nos pistes sûres : cette Zvogui, sans oublier la disparue, Roberte Duhareng. La Puyduchou, qui sait ? Et sans doute beaucoup d'autres… Le quatuor du manoir de La Piâve, par exemple, des gens qui ne semblent pas du genre à se laisser mourir de langueur. Tiens, au fait, le procureur Castanès les a relâchés, ceux-là. De son point de vue, pas grand-chose à retenir contre eux.

– Ça me troue ! fait Richard. On se décarcasse, et…

– Et c'est comme ça. Par parenthèse vous n'étiez pas sur ce coup-là. Mme Knackfuss et M. Hiddinkor ont agi seuls. Avec un peu d'imprudence mais avec maestria, disons-le, ajouta la commissaire. Au fait, l'examen du corbillard n'a rien donné. On a bien sûr trouvé des traces ADN des quatre employés, rien de plus.

– Pour La Piâve, il faudrait avoir les moyens de mettre ces quatre-là sous surveillance, car ils sont accros, il leur faut un Maître, ils vont repiquer au truc. Et le problème principal, ce vicomte, a été résolu. J'ai fait vérifier les autres cercueils, rien de suspect, révèle le jeune homme.

– Fait vérifier ? Par qui, mon petit Richard ?

– Par Ludovic, mon *partner* en temps ordinaire, madame la Commissaire.

– Roubarbel ? Mais ce n'est pas régulier du tout ! Il est censé ignorer jusqu'à l'existence de la CCV !

– Nous sommes en sous-effectifs, madame la Commissaire. J'ai cru bon de…

– A priori, donc, maintenant que leur prétendu Maître est, hum, normalisé, ces quatre personnes ne sont plus dangereuses, dit calmement le père Keita, toujours soucieux d'aplanir.

– Jusqu'à la prochaine fois, prévient Richard.

– En fait ces gens-là fonctionnent comme une secte qui a le démon du recrutement, non ? Ou comme une cellule terroriste ?

– Permettez-moi de vous interrompre, madame. Ce ne sont pas des gens. Ce sont des morts, imparfaitement morts, certes, précise Tadeusz.

– Là réside l'enseignement de l'Église, dans ses grandes lignes, déclare Keita, après avoir consulté Tadeusz du regard. La fièvre du recrutement, oui, et dans une métropole comme celle-ci leur nombre pourrait croître en proportion géométrique si la situation nous échappait. La cellule terroriste, par le côté dément et imprévisible, la basse technologie, oui.

– Mais d'un autre point de vue nos… patients sont vulnérables à l'extrême : ils craignent plus que tout le chant du coq à l'aube, l'eau bénite, la vue du crucifix, l'ail bien sûr, le miroir, la balle d'argent traversant leur cercueil, les végétaux épineux, qui sont à l'image de la couronne de Notre Sauveur, sans parler de l'épieu, naturellement. Ils sont bons catholiques, si vous voulez. Parfois orthodoxes.

– Sauf ce protestant…

– Ah oui, Evelyn de La Piâve, l'exception qui confirme la règle. Un cas des plus subtils. J'ai dû intervenir de manière assez musclée, ce qui a déplu à Mme Knackfuss et a hélas entraîné son départ de la CCV.

– Et vous n'en avez jamais rencontré de juif, de musulman ou de bouddhiste ? demande Richard.

– Pas pour le moment, malgré la mondialisation, répond Tadeusz. Mais nous n'y échapperons pas, la chose est inéluctable, sans doute à court terme. Alors là, fini l'eau bénite et le crucifix. L'ail devrait continuer à être opérant, quitte à changer de variété ; j'y ai songé, pour être franc : pour les éventuels vampires asiatiques, en tout cas, je suis paré – asian-tempest, shantung-purple, korean-purple, chinese-purple, chinese-pink, des variétés très efficaces… Pour le reste, il faudra sans doute sortir le chandelier à sept branches, le croissant et l'étoile, et je ne sais quoi encore.

Mme Belmançour lève les yeux au ciel de l'air de quelqu'un qui n'a jamais entendu pareilles sornettes, tandis que Tadeusz suit son idée :

– Surtout, faire appel à des confrères. Et aux meilleurs avocats de la place, je ne vous le fais pas dire, parce que là ça chaufferait ! Le « vampire juif » étant un cliché classique ressassé par l'antisémitisme depuis des siècles, je ne vous raconte pas le pataquès s'il en surgissait un authentique ! Ce serait une véritable catastrophe.

Richard croise les doigts en douce et dit mine de rien :

– Et les athées ? On oublie toujours les athées, c'est injuste.

Mme la Commissaire hoche la tête en signe d'approbation.

– À combien se monte votre tableau de chasse, père Tadeusz ? questionne Mathurin Keita, soucieux de changer de sujet.

Le Ruthène éclate d'un rire forcé :

– Confidentiel défense !

– Vous êtes un vantard, dit le Sénégalais, un brin jaloux.

– Pas du tout, père Mathurin. Consultez les archives, les chiffres y figurent. Mais quant à… l'épieu, permettez-moi de souligner qu'ils ne le voient pas car il les frappe en plein jour. Et pour ce qui est de la balle d'argent fondue au clair de

lune je n'en suis pas partisan. En dépit des meilleurs auteurs – Arni Ivanauskas pour ne pas le nommer – je réserverai la balle à un loup-garou. Pour le vampire, elle est efficace une fois sur trois, et encore, alors qu'il est au repos, et il faut viser juste à travers le cercueil. Selon moi, c'est un risque à ne pas prendre. Croyez-moi, rien ne vaut un bon vieil épieu de chêne coupé en nouvelle lune, durci au feu et bénit par les autorités compétentes. Un moyen d'action silencieux, économe en énergie, respectueux de l'environnement, bref « L'essayer c'est l'adopter ».

Silence de plomb. Le vampirologue sent qu'il en a un peu trop fait dans la veine écolo et équitable.

*

Des mots qui luttent contre l'oubli

Richard et Phil, l'ancien stagiaire d'IFS, sont attablés devant un café dans une salle de bistrot, quasi vide, tous les clients étant en terrasse pour fumer tranquilles, la goutte au nez, emmitouflés, verre en main, hilares.

Eux ne sont pas hilares. Phil :

– Je savais bien que ça finirait par me rattraper. C'est affreusement gênant. Humiliant. Vous comprenez ? Ils m'ont humilié. Des moins que rien, des gens de peu, des chiens.

– Essayez de tout me raconter dans l'ordre. Cela restera entre nous. Je ne vous demanderai pas de déposer.

– Je me trouvais à l'agence un soir, attendant mes indemnités et un défraiement, des plus modiques comme vous l'imaginez. Ils aimaient bien me faire attendre jusqu'à pas d'heure, ils aiment bien mettre la tête sous l'eau à leurs employés,

surtout aux précaires, les stagiaires n'en parlons pas. Ce sont des porcs. Il faisait nuit noire depuis longtemps…

– Attendez, ça se passait quand ?

– Peu avant que Smuts se fasse virer par la Duhareng. Disons fin octobre. Je pourrais retrouver le bulletin.

– Je vous ai interrompu.

– Il était tard, donc, et le bureau était désert quand Smuts est arrivé. Il était bizarre, il avait l'air camé.

– À votre connaissance, il se défonçait ?

– Non. Selon toute apparence, il ne buvait pas non plus. Mais il n'avait jamais l'air net. Il paraissait, comment dire ? flottant… Donc, ce soir-là, il continue à me faire lanterner, je commence à râler, il me tend le chèque à contrecœur, et puis… Non c'est vraiment trop humiliant.

– Parlez. C'est important.

– Et puis il se précipite sur moi et il me mord violemment au cou. J'ai l'impression qu'il me suce du sang. Je ne comprends pas. Comme technique de drague gay, on imagine difficilement plus gore. Alors je veux lui foutre mon poing dans la gueule, mais une étrange faiblesse m'envahit. Et à la seconde il a disparu. Je me retrouve seul, dans l'obscurité, comme un con, je saigne, j'ai mal, et je m'en vais. Voilà.

– Vous ne l'avez plus jamais revu ?

– Jamais. Puisque c'est à ce moment-là qu'il s'est fait jeter d'IFS. Mais j'ai fait des rêves bizarres. Où intervenait Smuts. Il revenait. Comme un brouillard… Et il me… suçait le sang.

– Très bien, clair et net : premier acte. Second acte, maintenant : que s'est-il passé avec les deux fées ?

– Là encore, je n'y comprends rien. Cette maudite soirée de fin d'année se déroulait à peu près sans heurts, dans un endroit un peu bizarre, une salle de location à côté du cimetière, on avait tous un peu bu de ce mousseux de supermarché, et puis

tout d'un coup j'ai ressenti une pulsion irrépressible, je me suis jeté sur les deux filles – je les connaissais à peine, je n'avais rien contre elles, je ne les trouvais pas non plus particulièrement séduisantes – et je les ai mordues au cou l'une après l'autre, oh ! presque rien, et puis je ne me souviens plus réellement. On était presque dans le noir, en y repensant.

– Vous n'avez pas pensé à un cas de vampirisme possible ?

– Bah, c'est dans les films d'horreur, tout ça ! Du carton-pâte.

– Hm. Et les deux fées, comment ont-elles réagi ?

– Elles étaient passablement pompettes, vous voyez, alors… elles ne doivent même plus s'en souvenir, si ça se trouve.

Après un silence, Phil reprend :

– À part ça, l'agence me doit encore de l'argent, mais j'ai laissé tomber. Me décarcasser pour des clopinettes, je n'ai plus l'énergie.

– Moi, à votre place, je ne me laisserais pas faire…

– Vous avez raison, je vais y retourner un de ces jours. Aucune raison de jeter l'éponge face à ces gens-là…

*

Libérer la parole des exclus

Tadeusz s'est laissé enfermer à Bonrepos, avec Richard, pour deux nuits de planque au cours desquelles rien n'advient. Le caveau où Marcellin Smuts gît entre une belle-mère honnie et un beau-frère exécré ne présente aucune particularité et n'est le siège de nul événement suspect.

– Vous me menez en barque, avec vos histoires, Tadeusz.

– N'êtes-vous pas convaincu par ce que Phil vous a raconté ? Rien n'est dit. Nos clients ont l'éternité devant eux et

ne partent pas forcément en chasse toutes les nuits. L'impossibilité de calculer une quelconque fréquence de leur activité est d'ailleurs l'un des aléas majeurs de notre profession, vous aurez tout loisir de le constater. Si Smuts fait maintenant partie de la confrérie, il joue peut-être le rôle d'une sorte d'intermittent du spectacle, si je puis me permettre.

Le jeune homme a une moue. Il est épuisé et trouve tout cela du plus haut ridicule.

La troisième nuit, par une pluie terrible – Richard jurerait avoir entendu gronder l'orage, malgré la saison –, le caveau s'ouvre sans bruit et un cadavre, sans nul doute celui de Smuts, marche droit sur eux, les yeux ouverts mais blancs, révulsés, aux lèvres un rictus découvrant ses canines. Il est habillé d'un costume à rayures à bon marché, braguette ouverte, et il porte des chaussures de sport délacées. L'apparition avance d'un pas incertain, telle une mécanique rouillée, mais elle avance. Richard est terrorisé, littéralement pétrifié, mais Tadeusz sort de son col un petit crucifix au bout d'une chaînette et le brandit au visage de Marcellin Smuts, ou plutôt de la chose ayant l'apparence de Marcellin Smuts, laquelle tourne vivement les talons en grognant.

– Incroyable ! Jamais vu ça ! Une vraie BD ! Si je m'étais douté…

– Êtes-vous convaincu maintenant ? Vous voyez que nos soupçons sont confirmés quant à ce personnage. Mais carapatons-nous en vitesse, il peut rappliquer par un autre côté. *Ils* sont souvent très rusés, ne l'oubliez jamais.

– Attention, il revient, dit Richard. Chut, écoutez.

En effet, la pluie faiblit et on entend un bruit de pas, comme de quelqu'un traînant la savate sur le gravier, et une voix rauque, qu'on dirait synthétique, s'élève dans l'obscurité :

– Vous me débectez ! Bande de sales hypocrites !

Richard va pour répondre, mais Tadeusz lui intime par un geste impérieux d'avoir à se taire. La voix grinçante continue :

– Votre bonne conscience me dégoûte ! Je ne veux pas de votre pitié ! Je ne veux pas qu'on libère mon âme ! Je vomis les bien-pensants ! Je règne non plus sur une PME pouilleuse, mais sur les ténèbres infinies, et je vous dis d'aller vous faire mettre ! Nous sommes bien plus nombreux que vous ne le pensez ! Nous sommes partout ! Nous viendrons à bout de vous dès que nous le jugerons bon ! Hein, salopards, vous rigolez moins ! Vous savez que vous êtes appelés à rejoindre nos rangs tôt ou tard ! Non, il n'y a pas d'échappatoire ! Vous trouverez votre Maître ! Car le Baiser, le Baiser vous sera appliqué !

Mine de rien, la voix se rapproche.

– Il en veut. Caltons-nous, fait Richard, qui entend Tadeusz, tout près de lui, respirer à fond à maintes reprises.

Trempés, crottés comme des barbets, ils escaladent le mur d'enceinte aussi vite que possible, laissant Smuts à ses déambulations hagardes et à sa déclamation vindicative.

– Je vous disais qu'ils étaient rusés, dit Tadeusz en reprenant son souffle dans la voiture. Un peu comme les paranoïaques, si vous voulez : souvent très intelligents, très manipulateurs, très vindicatifs, très sûrs d'eux. Trop sûrs d'eux. Rien à négocier. On flingue. Ou plutôt on pique, précise-t-il avec un rire grêle.

– Effectivement, notre ami ne m'a pas donné l'impression d'être ouvert à la discussion.

– Pourtant, une telle prise de parole est rarissime. Vous avez assisté à un événement historique, mon cher.

– Pute borgne, je m'en serais bien passé.

*

Un Style sans remords qui incarne la liberté

Tommy, l'aîné des fils Hyong, a beau se rendre à la crim' et chez le procureur et, redoublant de dénégations mielleuses qui alternent avec des menaces savamment voilées, faire valoir qu'il s'agit après tout d'un divertissement innocent, purement cérébral, puisqu'en fait, au bout du compte, il ne s'est rien passé, bref que son père, après une vie de labeur et de dévouement au service de sa patrie d'accueil, voit son innocence flétrie, il se fatigue en vain. Il est éconduit avec les formes requises, car son clan de fripouilles est puissant, et, même si le patriarche est tombé, les aînés vont sûrement tenir un conseil d'administration et reprendre les choses en main. À la limite, cela les arrange de voir écarter un vieillard qui se cramponnait à la réalité des affaires tout en prétendant avoir pris sa retraite.

Et le patriarche n'est pas près de sortir de cabane, d'autant qu'on découvre dans sa cave les vestiges de deux corps. L'avocat commence à monter son dossier, afin de prouver que les corps se trouvaient là avant l'acquisition de la villa par la vertueuse famille Hyong, mais il a du pain sur la planche.

Chapitre X

Le tour de main unique d'un praticien confirmé

Le jeune flic et le vampirologue reviennent au cimetière de Bonrepos en milieu de journée, vêtus en fossoyeurs et portant un attirail de leviers et de cordes – sans oublier la batte dans son étui.

Ils s'attaquent à une dalle du caveau quand un des gardiens, un gros homme rougeaud boudiné dans une salopette noire, fait son apparition :

– Qu'est-ce que vous fabriquez là, vous autres ?

– On travaille, vous voyez bien. On est envoyés pour le caveau de la famille Smuts. On est de l'OM : entreprise Obsèques Maintenance.

– Je n'ai pas été prévenu ! Ce n'est pas régulier ! Vous allez dégager tout de suite.

– Comment ? L'entreprise ne vous a pas appelé ? C'est un oubli. Pas de souci, on vous enverra un courrier.

– Pas question. Moi je vous répète que vous allez me foutre le camp, et tout de suite !

Le rougeaud se met à braire. Même si le cimetière est vide – sauf de sa population permanente, pas contrariante –, cela pourrait être ennuyeux, attirer des importuns. Richard sort son pistolet, le gardien hurle, il l'assomme d'un coup de crosse.

– Il est tombé au milieu de l'allée, ce con-là. Aidez-moi à le tirer à l'abri de ce caveau.

– Trop heureux de vous obliger. Et cette vieille dame agenouillée là-bas ? Elle nous a vus.

En effet, une femme en noir, coiffée d'une sorte de béret gonflant à fanfreluches, également couleur de deuil, est agenouillée près d'une tombe, en prière, mais jetant des regards en catimini à la scène.

– La vieille peau ! Je vais lui faire sa fête.

Et il l'assomme à son tour d'un grand coup de poing, après quoi ils se mettent à l'œuvre, à grand-peine, car ce granit pèse l'enfer, ils préféreraient du contreplaqué. Finalement le cercueil est ouvert, l'épieu, sorti de son étui, et le vampiricide fait son office. Richard, ne pouvant surmonter son dégoût, se tient à l'écart. Smuts, par chance peu loquace cette fois, ne râle que faiblement, mais sa poitrine laisse échapper un flot de sang frais, qui manque d'éclabousser le praticien, lequel fait un bond en arrière en bredouillant une oraison. Après quoi ils remettent tout en ordre, réassommant au passage le gardien qui se réveille en gigotant. Espérant que la vioque va émerger à son tour, ils s'en vont.

*

Configurer le véhicule à l'image de votre personnalité
tant en termes d'équipements que de technologie

Local de la CCV. Richard se frappe le front :

– Qu'on est glands ! Il avait bien une caisse, cet enfoiré de Smuts !

– Oui, vous parliez vous-même de « beauf à quatre-quatre ». Expression quelque peu pléonastique, si vous me permettez,

souligne Tadeusz en se versant une vodka de déménageur, tandis que Richard refuse d'un geste et poursuit :

– Parce que c'est fou ce qu'on retrouve dans les bagnoles : des os de poulet, des frites de fast-food plus ou moins minéralisées, des taches de sang, de salive, de foutre, des mégots de joint, des shooteuses, des papiers qui ont glissé derrière un coussin… Avec les possibilités actuelles, ce sont de vrais trésors. Bon, on va rechercher la trace de ce quatre-quatre.

L'enquête concernant le véhicule patronal est menée en un minimum de coups de téléphone. À la mort de Marcellin Smuts, le quatre-quatre, qui était au nom de la société, a été revendu à un autre beauf qui l'a assez rapidement plié en faisant l'intéressant sur autoroute – se mangeant un bahut, de profundis – et le dépanneur l'a ensuite déposé dans une casse, la plus proche des lieux de l'accident, tenue par un repris de justice comme il est fréquent, mais dont les états de service ne semblent indiquer aucun antécédent vampiresque. Le véhicule se trouve donc là par le plus grand des hasards.

*

Un conservatoire du vintage

La casse est située en pleine campagne, loin de tout, et la montagne de ferraille est visible de loin. Les deux hommes garent leur voiture un peu à l'écart. Un pitbull attaché à l'extérieur de la guérite de l'entrée les regarde d'un air de mauvais augure. Visiblement le proprio n'aime pas être dérangé dans ses tractations – on devine la planque au milieu des champs de betteraves, avec les Mercedes volées en Allemagne qui vont être revendues au Maroc ou au Gabon, ça se lit sur sa tronche. Il

n'y a qu'à le voir dans la guitoune de l'entrée, un vieux borgne patibulaire aux cheveux huileux avec un corbeau sur l'épaule, qui, quand il voit arriver les deux hommes en jean et blouson fatigués, flaire immédiatement le flic en Richard, lequel porte pourtant une petite trousse à outils en bandoulière, mais n'identifie pas le deuxième larron. À son grognement peu amène Richard répond, en ayant grommelé un très vague bonjour :

– C'est pour une portière avant droit de marque, breum. Plutôt dans les vert salade.

– Au fond de la deuxième allée, les quatre-quatre, il y a pas mal de modèles, allez voir… Vous avez les outils ?

– Sûr. Ça irait chercher dans les combien ?

– Démontez-la d'abord. On verra ensuite.

Le véhicule qui les intéresse ne peut plus effectivement servir que de réserve de pièces, et encore… La porte dont ils ont prétendu avoir besoin tourne sur ses gonds, à peine cabossée.

– Il reste des traces de sang sur les sièges avant, fait Tadeusz.

Richard :

– Le patron a dû visiter la boîte à gants et sous les sièges, mais on refait tout en vitesse.

Ils enfilent des gants de chirurgien et fouillent la voiture avec soin, démontant le plancher du coffre et commençant à arracher les sièges.

– J'ai des papiers, là, sous la main, on verra plus tard.

– Grouillons, grouillons ! Merde ! voilà le vioque ! prévient Richard. Poisse ! Il a le clebs ! Mais pas le corbac !

Le proprio a l'air fumasse, peut-être vaguement inquiet, et le chien est trop poli pour être honnête.

– Attention ! Vous allez me payer les dégâts !

Le bon toutou grogne en sourdine. On distingue nettement la forme d'un flingue dans la poche de pantalon du vieux. Richard, impavide :

– Tiens ton chien. Et laisse tomber. On regardait les sièges, ça aurait pu aussi nous intéresser. Cette portière ne vaut rien, elle est bugnée.

– Qu'est-ce que vous cherchez à chouraver, nom de Dieu ? Faites gaffe !

Richard a également à l'instant la main sur le flingue, prêt à défourailler :

– Tranquille, pépère. Ne fais pas de conneries. Et tiens bien ton clébard, surtout. Tu ne veux pas retourner au ballon, pas vrai ? Ce serait dommage, un senior actif comme toi… un vrai chef d'entreprise…

– Fumelard ! Sale cogne !

Les deux hommes regagnent leur voiture d'un air nonchalant, mais le vieux truand a flairé juste et il ne prend pas de risque – tant pis pour ce que voulaient ces deux connards, il ne tient surtout pas à voir les poulets débouler chez lui. Dommage qu'il ait été tout seul ce jour-là…

Richard démarre assez rapidement, parcourt quatre ou cinq kilomètres à fond avant de se garer sur le bas-côté :

– Alors, ces papiers ? Montrez.

Le butin consiste en tickets de caisse de supermarchés vieux de plusieurs années, en factures de garagiste, pub pour de la laque de coiffeur, meubles de style, vente aux enchères de tapis saisis en douane, costars en promo, bons de réduction pour de la vaisselle à fleurs, un préservatif racorni. Et puis là-dedans, chiffonnée, salie, une minuscule carte de visite : « Lioubomir Hrvatsko. Représentation culturelle de Transylvanie. » Suit une adresse dans un quartier chic.

– Bingo ! crie Richard. On y est !

– Peut-être, rétorque calmement Tadeusz. Vous savez, j'ai connu tellement de fausses pistes… En tout cas, il est certain qu'une visite à ce monsieur Hrvatsko s'impose d'urgence…

Chapitre XI

Avancer au-dessus des tendances,
privilégiant un style quasi intemporel

– Le gaz, c'est bête comme chou, mais ça marche toujours. Les gens ont peur de voir leur baraque exploser à la seconde et ils ne posent pas de questions. Vous allez voir, annonce Richard après avoir résumé la situation.

Mme Belmançour approuve, les deux prêtres hochent la tête, l'air peu convaincu.

– Tadeusz, vous en êtes, évidemment. Car les gaziers, tels les animaux de l'arche de Noé, vont toujours par paires.

L'intéressé opine :

– Nous sommes peut-être remontés à la source. Pas impossible que le dénouement s'approche.

Un gyrophare orange ventousé sur le toit, la camionnette se gare devant un immeuble des quartiers huppés et le duo en bondit, courant déjà. Les deux hommes portent des trousses à outils et l'un d'eux, curieusement, brandit ce que la gardienne, une quinquagénaire moustachue en robe à fleurs, les cheveux teints en rouge, prend pour une canne à pêche télescopique dans son étui.

Cette troublante créature tente de s'interposer, mais ils la contournent :

– Gaz Sécurité ! Pas une seconde à perdre ! La Transylvanie, quel étage ?

– Quatrième gauche. Mais l'appartement est inoccupé depuis…

– Justement ! L'installation n'est plus conforme depuis belle lurette ! Vous auriez les clefs, par hasard ?

– Ah non, ces personnes ne laissaient jamais leurs clefs, même pour les vacances.

Tandis qu'ils enfilent une fois de plus des gants de chirurgien, l'ascenseur leur paraît d'une lenteur insupportable. Au quatrième étage, la discrète plaque de cuivre « Représentation culturelle de Transylvanie » est astiquée avec soin et la serrure ne résiste guère au rossignol de Richard Perez-Romero.

Grand appartement bourgeois avec moulures, parquets, cheminées de marbre – mais tous les miroirs ont été ôtés… Une dizaine de pièces, vides et poussiéreuses. Dans un salon, une porte dérobée donne sur un dressing spacieux, transformé en une sorte de chapelle maintenant désaffectée. Un cercueil repose sur un socle, couvercle dévissé, vis posées sur la cheminée. Tadeusz le soulève : le cadavre intact d'un homme émacié, en frac et cape doublée de rouge, y repose paisiblement, les yeux clos.

Paisiblement ? Il faut se dépêcher, car la nuit tombe encore assez tôt en cette saison. Tandis que Richard détourne les yeux, Tadeusz sort son épieu *made in Romania* (norme agréée Città del Vaticano) de son étui et le plonge profondément dans la poitrine du cadavre, qui saigne, a des soubresauts, gémit, ouvre les yeux et râle en le regardant, comme implorant sa pitié.

Richard ne peut s'empêcher d'observer la scène :

– Mais il souffre terriblement, enfin, c'est affreux.

– Taisez-vous, je vous prie. Il est mort. Il était déjà mort. Les morts n'ont pas le droit de venir nous tourmenter. « Seigneur, accueille cette âme enfin libérée des ténèbres. »

– Libérée de quoi ? C'est absurde !

– Enfin, Richard ! N'en avez-vous pas assez vu ? Aidez-moi plutôt à revisser ce couvercle.

Dans le hall, la gardienne les attend, anxieuse :

– Alors ? On va pas exploser ?

– Fausse alerte, chère madame, annonce Tadeusz avec une amorce de courbette. L'installation ne présente aucun risque. Une mauvaise plaisanterie, sans doute. Ne vous tracassez pas.

Et ils repartent sur les chapeaux de roue.

*

Une adresse cultissime, du mystère à l'évidence

11 h 30 du matin. La voiture klaxonne et pile en mettant les warnings. Richard en sort comme un bolide et se précipite sur un type grassouillet, assis à une terrasse malgré le froid, la cigarette aux lèvres, qu'il prend dans ses bras et étreint avec de grandes claques dans le dos, des *fuerte abrazo* à la mode latino :

– Mon Igogo !

– Mon Riri ! Ça fait un bail, vieux saligaud ! Alors, toujours poulet ?

– Toujours chômiste ?

– Salaud de fonctionnaire ! Mouloud, mon oncle, tu nous apportes deux mousses ?

La terrasse est pleine, et la salle, vide. Il pleuviasse mais tout le monde s'en moque, herbe à Nicot oblige. Que le diable empapaoute les puritains, les hygiénistes et leurs sbires. Joies de l'automobile obligent, Richard ne descend qu'une bière, mais on ne saurait en dire autant d'Igor – à la suite de divers abus, ce dernier n'a plus son permis depuis belle lurette –, dont la langue se délie à la troisième :

– Mon Riri, il faut que je te dise…

– Dis-moi, mon Igogo.

– Eh ben, avec la Grande Mumu, tu vois…

– Ah oui, elle t'a sauté ? fait froidement Richard, au courant depuis un certain embouteillage. Elle a toujours eu la cuisse légère.

– Tout bon, mon pote, mais forcément ça m'a un peu gêné… rapport à toi.

– Faut pas, mon Igogo, faut pas…

– Pis après y a eu Christelle… T'avais pas aussi fricoté avec Christelle, mon Riri, à une certaine époque ?

Richard émet un soupir façon *Ach sweet nostalghia…* :

– Ah ! Christelle ! Mais le gros problème était le chat, un matou qui se glissait dans le plumard en pleine nuit pour venir me griffer les roubignolles, il était jaloux, Belphégor il s'appelait, la sale bête, d'ailleurs c'est un peu à cause de lui que ça n'a pas duré longtemps, elle le préférait à moi, en week-end tu n'imagines pas le cinéma, il pissait tout ce qu'il pouvait dans ma bagnole cette carne. Et il avait toujours raison, hein.

À son tour, soupir à fendre les pierres d'Igor :

– C'est toujours la même chanson. Sandrine pareil, son clebs, il bandait que pour elle et il m'aurait bouffé. Saint-Hilaire, il s'appelait, quel nom à la con…

– De quelle race il était ? demande Richard pour dire quelque chose.

– De la race des cons ! Le jour où ça a été lui ou moi, ça a pas été moi.

– Tu m'étonnes ! Au fait, qu'est-ce qu'elle devient, la Grande Mumu ? Toujours le même boulot ?

– Que dalle ! Elle a tout plaqué ! Elle va se marier ! Avec un dentiste autrichien qu'elle a rencontré au ski ! Werner ! Un vieux ! Au moins quarante balais ! Il va pas trop la fatiguer ! En

plus, on dirait qu'il a des fausses dents. La totale ! Le coup de foudre !

– Le coup de foudre pour son larfeuille, oui. Il doit être plein aux as.

– Forcément. Un dentiste. Putain ce que j'en ai enrichi des dentistes !

– C'est clair. Bon, je m'embête pas mais faut que j'y aille. À la revoyure, mon Igogo. *Take care !*

– Ciao mon Riri ! Mouloud, la dernière, s'il te plaît !

Après cet entracte réconfortant, Richard, qui retourne à la CCV, pense à Tadeusz H. comme à un psychopathe fort allumé, à mi-chemin du tueur en série et du nécrophile. Le jeune flic a pourtant été témoin de phénomènes plus qu'étranges, et bien réels, mais à cet instant, vus de loin, ils lui semblent relever d'un onirisme vaticinant plutôt que de l'exercice de son métier. La vraie vie, la philosophie naturelle bien entendue, consiste à boire des bières avec Igor, à la terrasse d'un bistrot kabyle anonyme, en laissant sa bagnole stationnée n'importe où avec les warnings. Alors pourquoi retourner à l'entresol ? Son plan de carrière ? Il s'est fait avoir par la propagande de la Belmançour, oui !

*

Si l'éthique n'est pas votre référentiel, passez votre chemin !

Les sociétés du vertueux autant qu'influent Tommy Hyong subissent un contrôle fiscal approfondi et son domicile est perquisitionné dans le cadre d'une enquête pour abus de biens sociaux. Dans la multitude de papiers saisis, on trouve des numéros de téléphone et de plaques d'immatriculation. Les téléphones sont ceux de prostituées qu'il a appelées plusieurs

fois pour son vieux père – une a disparu depuis –, y compris pour des spécialités hors catalogue, et les plaques correspondent à différents véhicules banalisés des poulardins de La Nouvelle-Babylone.

Un mécanicien d'un garage de la police avoue assez rapidement avoir vendu les numéros à un truand asiatique, et de son côté le fils Hyong confesse – après quelques vigoureuses paires de baffes ne laissant pas de traces, dans les couloirs, hors procédure – avoir été au courant de ce que la voiture transportant Mme Guillemard avait été suivie, ce fameux soir, par deux véhicules de la brigade criminelle. Il avait voulu faire tomber dans un traquenard son vieux père, dont il connaissait les goûts, pour reprendre les rênes de l'empire, qui reposaient dans des mains un peu tremblotantes à son avis.

Oh le laid ! Où était le respect dû aux anciens dans la morale confucéenne ? lui demande-t-on en rigolant. Décidément, à Babylone, tout fout le camp, et à grande vitesse !

L'ingrat Tommy est mis en examen pour complicité de tentative d'assassinat et écroué. Il s'assure les services d'un des meilleurs avocats de la place, un bavard réputé mais qui ne peut obtenir sa mise en liberté. Un sénateur sans étiquette, très insinuant, se permet de téléphoner en personne au juge d'instruction, lequel lui raccroche au nez.

Enquête complémentaire pour la prostituée disparue. Tests ADN pratiqués sur les deux squelettes déterrés dans la cave de la villa. Tommy Hyong n'est pas près de réempoigner les rênes, qui vont échoir à des mains plus prudentes et moins pressées, bien que de la famille…

Chapitre XII

Un environnement opérationnel qui génère des inquiétudes chez les cadres

– Personne n'a de feu ? C'est insensé ! Mon petit Richard, faites quelque chose ! Et vous, monsieur Hiddinko ! Enfin ! Il y a bien des allumettes quelque part ! Messieurs !

Dans le bureau de la CCV, Mme Belmançour se montre agitée et mécontente. En manque, elle saute sur place, jusqu'à ce que Tadeusz lui tende la boîte d'allumettes pour barbecue, un peu ramollies par l'humidité, qu'il a dénichée au fond d'un placard. La commissaire porte une courte jupe de cuir noir et un chemisier blanc très fin, et les deux hommes matent tels de braves toutous bandards, mais c'est la chef et ils se tiennent cois, aussi respectueux que des mendigots à la porte d'une banque. Elle aspire une longue bouffée, rejetant la fumée par les narines :

– Vous vous moquez du monde ! Vous êtes des peigne-zizi !

Tadeusz prend son air digne de suppôt du Vatican :

– Madame, je ne permettrai pas que…

– Vous êtes tous les deux des jean-foutre ! Je pourrais vous coller deux délits de profanation de sépulture – c'est un délit, que diable, vous êtes là pour appliquer la loi et non pour l'enfreindre.

Zohra Belmançour, qui pourtant n'ignore rien du *modus operandi* de la CCV, n'en est pas à une contradiction près, et elle continue :

– Marcellin Smuts d'abord. Qu'avez-vous à répondre ?

– Smuts était un vampire avéré, madame. Nous n'avons fait que le nécessaire. La PUA, toute la PUA, rien que la PUA, murmure le vampirologue comme pour lui-même, chafouin.

– Oui, mais la discrétion ? Vous avez agressé le gardien, qui a porté plainte contre X, ainsi qu'une vieille bigote. Vous frappez les femmes, maintenant, mon petit Richard ? Vous me décevez.

– Cas de force majeure, madame la Commissaire. J'ai dû… l'anesthésier. Elle allait ameuter tout le voisinage.

– Vous laissez partout des traces comme des débutants, c'est aberrant à la fin ! Et figurez-vous que la famille Smuts veut maintenant faire exhumer son regretté Marcellin, prétendument pour vérifier l'intégrité du corps…

– Aucun magistrat ne cédera à ces pitreries.

– Souhaitons-le, messieurs.

– C'est quoi, cette histoire de famille Smuts, ça sort d'où ? Il était célibataire. Tous les autres sont clamsés, non ?

– Il avait un frère aîné, comptable je ne sais où en province, un parfait abruti, qui fait des pieds et des mains pour récupérer la société IFS, leur apprend Mme Belmançour.

– Vous croyez qu'il est maqué avec les Frangins de la Canine ? demande Richard.

– Cela va être à vous de vous en assurer.

Elle déplie un morceau de papier :

– Tenez. Voici les premiers éléments concernant Édouard Smuts. Veuf, deux filles, pas de casier, jamais une interpellation, ni même une amende. Rien. *¡Nada !*

– Voilà qui est éminemment louche, non ? lance Richard pour rire.

Un ange passe.

– Second point, messieurs, et des plus ennuyeux : l'immunité diplomatique.

– Pardon ?

– En faisant les petits malins à la Représentation culturelle de Transylvanie, vous avez violé l'immunité diplomatique.

– Mais elle n'existe plus depuis belle lurette, cette représentation ! L'appartement était abandonné, répond Richard.

– Peut-être, mais il a gardé son statut. Les Roumains, qui ont été mis au courant je ne sais comment de votre visite, sont furieux et nous font une vie terrible, en sous-main bien sûr. Le Quai fronce les sourcils. Nous avons enfreint les bonnes manières. Cambriolage. Profanation de sép…

– Nous avons pourtant déniché là le chef du réseau, si vous voulez. Ce Lioubomir Hrvatsko…

– Alors il fallait faire disparaître le cercueil ! Maintenant nous avons l'ambassade roumaine sur le dos ! En attendant que les idiots de Bruxelles s'en mêlent ! Ils vont nous coller une histoire de droits de l'homme en prime, vous allez voir ! Hein, le respect de la personne décédée, vous savez ce que c'est ? Il y a des lois, dans ce pays ! (Elle a envie de jurer grossièrement, mais n'en fait rien.)

Tadeusz tente d'expliquer que la PUA a beaucoup de mal à rester discrète, que par définition le respect de la légalité est une notion très relative en vampirologie, eu égard aux siècles qui défilent, mais elle ne l'écoute guère et s'adresse à Richard :

– La prochaine fois, vous me faites dis-pa-raî-tre les traces, sinon je vous escagasse !

L'accent de Marseille refait surface chez la commissaire, signe d'énervement. Avant de partir, elle pointe un index furibard vers Tadeusz :

– Avertissement valable également pour vous, monsieur

Hiddinkro. Il va de soi que M. Keita ne me lâchera pas sur ce dossier.

Elle éteint sa troisième cigarette dans un cendrier au logo d'un festival de rock et sort en majesté, les yeux des deux hommes fixés sur ses hanches.

– Elle est souvent dans cet état ? demande le vampirologue.

– En fait elle est plutôt très cool, comme vous avez sûrement remarqué, mais elle est du Sud, alors l'aspect théâtral est assez marqué. En réalité, elle nous soutient à fond auprès du ministère, je le sais de source sûre.

– Merci de me l'apprendre. Vodka ?

– Une petite.

– Je vais sortir des cornichons. Et du salami. Du hongrois kasher de premier ordre, au poivre du Kerala, que je fais venir de Londres, vous vous en doutez. Ouf ! quelle algarade !

– Du théâtre pour l'essentiel, je vous le répète.

*

Prendre davantage en compte le capital humain

L'intéressé ne voit rien venir. C'est un malfrat assez caricatural, la trentaine, un brun aux cheveux ondulés et gominés, en costume clair malgré les frimas, cravate à hurler, chaussures bicolores. Une Marlboro de contrebande pend au coin de sa lèvre et il considère le monde environnant du haut de sa splendeur. Erreur grossière, il marche au bord du trottoir. Conduite par Ludovic Roubarbel, à qui Richard a une fois de plus demandé son aide en douce, une modeste voiture banalisée, une de ces caisses de gagne-petit qui passent toujours inaperçues, s'arrête à sa hauteur. Richard en jaillit, brassard au bras :

– Police ! M. Rexhep Haxhiu ?

– Ta gueule ! Je connais mes droits !

– Veuillez me suivre.

– Fais gaffe, j'ai le bras long, j'ai des relations, fais gaffe, toi, tu vas avoir des emmerd' !

Et il lui souffle sa fumée au visage. D'une gifle, Richard fait sauter la cigarette ; puis il le fouille, lui subtilise son feu, le menotte en vitesse dans le dos et le pousse dans la voiture, qui démarre en trombe. La scène n'a pas duré trente secondes et aucun des rares passants n'a remarqué quoi que ce soit.

Plus tard, Richard interroge Ludovic.

– Tu parles si je le connais ! Un maquereau albanais dont nous pensons qu'il a fourni pas mal de notables en chair fraîche, notamment le père Hyong. Plusieurs condamnations, pour violences aussi, et du trafic de fausse monnaie si je me souviens bien, des sursis, il a toujours échappé à l'expulsion, répond le *partner*. Mais là il est foutu. On a identifié un des deux squelettes dans la cave de Hyong, celui d'une fille qui travaillait pour lui.

– Ouais, il est cuit. Il est bon pour quinze ans. À moins que… Ses fameuses relations, c'est quoi ? Simple jactance, comme d'hab' ?

– Son petit frère vit avec la fille unique d'une élue de banlieue. Maire d'un affreux patelin. Écolo, je crois, ou divers gauche, je ne sais plus. Aucun poids, ni localement ni dans son parti. Profil de perdante, malgré son mandat.

– Ça se passe où ?

– Banlieue nord. Loin. Donc, le petit frère Haxhiu deale. Poudre. Un peu de trafic d'armes. De bagnoles, avec des Gitans. Tranquille. La vioque est morte de trouille qu'il arrive quelque chose à sa fifille. On lui a cramé deux fois son appart', enfin tentative, début d'incendie, elle n'a pas bougé, même pas

osé porter plainte. Le frangin a ouvert une fois le feu sur des gendarmes, pour le fun, il était défoncé, il a été interpellé sur-le-champ, deux heures plus tard il sortait. Alors le grand frère la ramène, c'est sûr, il est persuadé d'être intouchable. Dans son trou à merde peut-être, pas à Babylone, bordel !

– *Bueno,* commente Richard Perez-Romero, pour une fois racinaire.

Ludovic fait défiler des pages sur un écran :

– Nous avions un avis de recherche pour une liste assez longue de facéties, détention illégale d'arme, menaces de mort avec arme, violences diverses, proxénétisme, complicité d'assassinat pour la cave de la villa Hyong, ce coup-ci ses sursis vont tomber, il a exagéré. Ne pas sortir sans un *gun,* il se croit dans un film, ce fils de pute.

– Oui, mais question Canines, oualou.

– Désolé. *Nobody's perfect*.

*

Se laisser griser dans un tendre tête-à-tête

– T'as pas envie de voir la mer ?

– Il est bientôt midi, on a le temps ?

– En y allant maintenant.

Richard emballe la fée brune dans une longue moumoute informe, il met une vieille parka et retrouve ses clefs de voiture. La fée vérifie que le gaz est éteint, va vider en vitesse une boîte dans la gamelle du chat d'une voisine, et *yallah !* on y va.

Circulation fluide sur l'autoroute. Des pancartes marron signalent les curiosités. Ils s'arrêtent pour boire un café. Les gens autour d'eux leur paraissent louches, bizarres, ils ont des

yeux rapprochés, des longs nez flexibles, des bouches violettes, des sourires inquiétants. Il se met à bruiner.

Plus tard, alors qu'ils sont calés à cent vingt, elle lui gratte la nuque avec insistance et commence à le caresser. Il glisse sa main droite sous le pull et dégrafe son soutien-gorge, puis manque de faire une embardée. Il quitte l'autoroute à la première bretelle, prend une petite route, une autre, tourne dans un chemin forestier, pile. Il pleut franchement. Il tente en vain d'abaisser les sièges, qui sont plus ou moins bloqués, et ils font l'amour en se cognant partout. Bref mais intense, avivé par le froid, car le moteur est coupé.

Quand ils arrivent sur la côte, l'après-midi est déjà avancé. La mer est grise, le vent soulève de l'écume, ils se promènent sur une plage de galets, lui, très roman-photo, ramasse un galet, elle lui fait une déclaration :

– Je ne veux pas te quitter. Jamais.

– Mais qui parle de ça, ma fée ?

Elle, avec un soupçon d'agacement :

– J'ai un nom, tu sais.

Lui, roman-photo débridé :

– Pour moi tu seras toujours la fée brune.

Ils s'embrassent avec fougue, puis ils vont manger des huîtres, un demi-tourteau, des bigorneaux avec la petite épingle, des bulots mayo, ils forcent un peu sur le muscadet, mieux vaut ne pas rentrer de nuit dans cet état, ils atterrissent dans un hôtel défraîchi et dorment comme des pierres.

Le lendemain matin, c'est elle qui conduit, elle rentre par de petites routes, lui dort encore, trop de cimetières, de mauvais rêves, il est vidé.

Mais le mot qui commence par « v » n'a pas été prononcé de toute la virée, c'est un progrès. Smuts est mort, Hrvatsko aussi. Elle n'est plus en danger. L'oubli viendra. Le baume de l'oubli.

Un challenge motivant permettant de mettre en évidence votre autonomie

– Et le frère Smuts, le comptable, qu'est-ce qu'il fabrique ? C'est quel style ? Vous avez enquêté ? demande Tadeusz d'un ton peut-être un peu sec.

– Vous croyez qu'on est à votre service ? rétorque Richard, hargneux. On n'a que ça à foutre ? On est les larbins des curés ? Et 1905, nom de Dieu ?

– Restez calme, je vous prie. Mon cher, je suis désolé. Vous n'êtes les larbins de personne, vous ne servez que la République. J'ai fait une partie de mes études en France, je comprends.

– OK, je me suis emporté, désolé.

– Il serait malséant que je piétine vos plates-bandes. Souvenez-vous de la répartition des tâches définie au départ : vous localisez les… suspects, et là j'interviens, nous vérifions le… statut du défunt ou de la défunte et, en cas de besoin…

– La PUA, oui, je sais.

– Ne prenez pas la mouche. N'avons-nous pas jusqu'ici œuvré en bonne entente ?

Richard reprend :

– Édouard Smuts aime par-dessus tout l'argent. Il en gagne pas mal comme comptable, mais c'est le gaillard à se laisser mourir de faim tant que personne ne l'invite au resto. Dans ce cas il se signale par un appétit d'ogre.

– Il mange pour la semaine, bien sûr. Spécimen très répandu. Vous le connaissez ?

– Les collègues de province qui l'ont auditionné m'en ont brossé, comme vous diriez, un portrait très réaliste en marge du procès-verbal : veuf…

Tadeusz hausse les sourcils, tandis qu'une lueur s'allume dans son œil :

– Veuf ? De quoi est morte sa femme ?

– Vous m'en demandez trop.

– Nous allons devoir aller vérifier cela. Où se passe cette histoire ?

– Une grande ville de l'Est, près de la frontière. Je reprends : il possède plusieurs appartements, mais a l'air d'un clodo, toujours encombré de sacs en plastique, vous voyez le genre. Susceptible à l'excès : tout le monde en ville le surnomme Schmutzig, le Crado, ça le rend furieux… Très refermé sur sa famille, pas d'amis. Bigot, des sympathies royalistes… Végétarien…

– *Scheisse !* fait Tadeusz. « Veuf » nous ouvre une piste vampiresque, « végétarien » la referme. À moins que ce ne soit pour donner le change.

– Vous en avez connu beaucoup, des vampires végétariens ?

– Une fois, dans le New Hampshire, un diurne qui affectait la diète tofu et muesli, des nausées devant une tranche de bacon, pour la nuit s'en donner à cœur joie question petits cous.

– Catholique ? Dans le New Hampshire ?

– Irlandais. J'ai eu du mal à le coincer, ce chacal. Dans les diurnes, qui n'ont pas peur de la lumière du soleil, on peut rencontrer des cas lourds. Celui-là, je l'ai d'abord attaqué à l'ail, au killarney-red, forcément, mais va te faire lanlaire ! Pour finir, j'ai dû lui défoncer le crâne à coups de crucifix avant de le noyer dans un fût d'eau bénite, ça n'a pas été une partie de plaisir.

– Mais comment avez-vous pu vous procurer un fût d'eau bénite ? demande Richard non sans naïveté.

– Je bénis l'eau douce moi-même en quantités illimitées,

mon cher, même si la pratique de mes confrères, au quotidien, est bien sûr beaucoup plus modérée. Le sacerdoce a de nombreux avantages : je pourrais bénir le lac Baïkal ou l'Amazone en cas de besoin ! Y noyer des vampires à foison ! Des cohortes de vampires !

Le Ruthène éclate d'un rire étrange, tandis que le jeune flic revient à ses moutons :

– Donc, Édouard Smuts est persuadé que son défunt frère s'est laissé évincer d'une société de services qui selon lui est une véritable mine d'or et il fait des pieds et des mains pour en reprendre le contrôle. Il vient d'assigner Roberte Duhareng, arguant du fait que la transmission de l'entreprise n'a pas été régulière. Il espère tout faire annuler, mais, vu que la gravosse s'est volatilisée, aucun acte ne peut être signifié, etc., vous voyez le topo, enfin il en a pour des années à engraisser les avocats.

*

Un tandem qui surfe sur une baraka insolente

Tadeusz et Richard prennent l'avion pour la « métropole régionale » où officie le comptable procédurier. À peine trois quarts d'heure de vol. Ils ont enregistré, en plus de leurs valises, la prétendue batte de cricket (non autorisée en bagage à main), deux barres de fer, une pelle et une pioche.

D'abord un repérage de jour – au diable la vieille ! Elle est enterrée ! Sous une stèle à cent sous ! Quasiment d'occase, car on a l'impression que des dates plus anciennes ont été grattées. Pour la récup', on peut faire confiance à l'Édouard ! Ils ont pris l'habitude des caveaux, une mince dalle à desceller et hop, la

facilité, tandis que là il va falloir suer sang et eau pour en avoir le cœur net. Même si cette sépulture paraît parfaitement innocente, Tadeusz, qui voit le mal partout, ne l'en trouve que plus douteuse, car il n'y a que des vampires vraiment au-dessous de tout, des cas sociaux, osons le terme, pour laisser des tas de terre bouleversés à chacune de leurs sorties.

Ils reviennent de nuit avec leur matériel, faisant le mur, enfilent des gants de jardin et se mettent à l'ouvrage. Éclairés par un croissant de lune, sans perdre de temps et en essayant de rester le plus silencieux qu'il est possible, ils dégagent de la terre par quintaux. Tous leurs muscles endoloris, ils font sauter le couvercle, Tadeusz tenant son crucifix et une gousse d'ail, du black-california, qu'il souhaite tester au cas où. Mais tout est tranquille. Le squelette de Mme Smuts, dans une belle robe, les mains croisées sur la poitrine, la tête à peine recouverte d'un peu de peau, les cheveux gris, les quelques dents qui lui restaient bien jaunes, des lambeaux de chair putréfiée tenant encore aux os ici et là, repose en paix – tout va donc pour le mieux : fausse piste. Les deux hommes entendent alors des exclamations étouffées. On vient. Les voix trahissent un groupe assez nombreux.

Le préposé, qui a entendu raconter qu'il survenait parfois d'étranges incidents en ce moment dans les cimetières du pays, a remarqué des bruits anormaux dans son fief si paisible : il n'a fait ni une ni deux et a appelé les pandores. Lesquels sont tout excités à l'idée de coincer enfin des profanateurs de sépulture, sûrement des obsédés, des satanistes, des skins, des néonazis…

Une sueur froide leur coulant dans le dos, Richard et le Ruthène sortent de la tombe moins vite qu'ils ne l'auraient désiré, abandonnant leurs outils – seul Tadeusz agrippe son épieu – et se précipitent vers la porte ouverte qu'ils distinguent à peine, car le croissant de lune s'est couché, puis vers

leur voiture. Derrière eux on crie, on ordonne de s'arrêter, on menace de faire feu, mais heureusement il n'en est rien. Puis leurs poursuivants perdent du terrain, et ils s'échappent par miracle, hors d'haleine, démarrant en trombe.

– Putain ! On était foutus !

– Je n'ose y penser, mon cher.

Le lendemain, les radios locales glosent sur cet événement honteux, qui déshonore la ville, et le procureur ouvre une information judiciaire, tandis que le comptable porte plainte contre X. Mais le duo a déjà quitté la ville, rassuré : la mère Smuts n'est décidément pas une femme vampire qui les aurait assaillis, assoiffée de stupre et de sang chaud…

L'enquête s'enlise bientôt, car on ne dispose d'aucun signalement des deux hommes, qui ont pris des chambres dans un hôtel miteux de la périphérie où ils n'ont vu personne – la durée de la bande des caméras n'est pas bien longue, juste en cas de braquage – et l'employé de nuit auquel ils ont payé les piaules en liquide ne parle pratiquement pas français. La voiture a été louée sous un faux nom – le vampirologue disposant de quelques facilités du côté des passeports et des cartes de crédit de complaisance. Quant aux barres à mine, à la pelle et à la pioche, elles viennent d'une grande surface des environs de La Nouvelle-Babylone où ces articles s'écoulent annuellement par milliers. Des élus locaux s'émeuvent et quelques éditorialistes du cru s'indignent, avant l'oubli.

Au retour, ils se font vigoureusement souffler dans les bronches par Mme Belmançour, mais cela, l'engueulade de la chef, doit être interprété comme une broutille, inévitable en pareil cas.

Tadeusz est convoqué par Keita, il sait bien pourquoi. Il est à court d'argent – rien ne lui a été remboursé de cette malen-

contreuse virée, il sent déjà l'ombre de la disgrâce étendre ses ailes au-dessus de lui – et pour comble il doit prendre le métro, car pour une fois Richard a refusé de jouer les chauffeurs. Le voici à son grand dam dans les entrailles du monstre, qui halète d'une station à l'autre. Pas de chance, une fanfare débarque, deux trompettes, clarinette, trombone, d'antiques instruments retapés à l'adhésif d'emballage, et les Tsiganes sont loin d'être mauvais, ils sont même vraiment bons, mais ils sautent et crient, au comble d'une joie frelatée et servile – *fucking Vampyre servants* lui traverse l'esprit, et le vampirologue se dit qu'il commence à radoter. Des clodos éructent, des flics du métro roulent les mécaniques, des types mangent des trucs mous, une jeune femme se maquille, par terre roulent des canettes de bière et de soda, glissent des journaux gratuits, et chacun, des bitoniaux dans les oreilles, écoute de la musique. Une femme voilée pousse un landau, un jeune cadre cravaté parle tout seul, une frappée farfouille en grommelant dans un énorme cabas plein de paperasses administratives et de photocopies. Tadeusz est morose, il sait que l'autre va lui reprocher l'épisode de la tombe de Mme Smuts, il descend à une station sordide sous le fleuve, des zonards hébétés le bousculent, il ne réagit pas, il est en mission, sinon il foutrait volontiers un bon coup d'épieu à ces enculés, mais on se calme, le pire est à venir avec ce vieux tartufe. Il va se faire savonner d'importance, et à juste titre, pour ce plan foireux. Mais en même temps il sait que Keita se montrerait sans doute incapable d'affronter une chose sans nom sortant d'un caveau par une nuit sans lune, et il ressent la tranquille supériorité du praticien sur l'apparatchik.

Chapitre XIII

Planifier une balade romantique et intimiste
au cœur de forêts intactes

Ambiance feutrée, douce chaleur d'un feu de bûches, un peu de jazz en sourdine. Keita a fait servir des cafés et du vieil armagnac. La commissaire Zohra Belmançour, ce jour-là vêtue d'un tailleur pantalon vert épinard qui semble l'enlaidir à dessein, allume une cigarette qu'elle grille en dix bouffées :

– Parce que vous ne connaissez pas la meilleure : à Bucarest, un groupe de pression est à l'œuvre pour faire admettre les vampires au sein des minorités protégées de l'Union européenne. Pas les vampires en tant que tels, bien sûr, mais les « personnes à préférence v… ». Les premiers éléments de cette intox sont parvenus à Bruxelles, où certains milieux prêtent une oreille favorable à cette requête, au nom de la non-discrimination.

– Avec les couillonnades droits-de-l'hommistes, on n'a jamais fini de rigoler, lance Richard. Il en sort toujours de nouvelles.

– Et l'opinion roumaine ? fait Tadeusz, qui a subi le courroux de Keita puis pris le temps de digérer l'algarade du chef ; vexé, il a même failli demander à quitter la CCV, puis il a réfléchi à l'affectation désolante qui le guetterait dans un pareil cas.

– On leur raconte que ça va booster le tourisme. Décervelés par un demi-siècle de dictature, ils gobent tout. Aucun esprit critique. Ne mesurent aucunement le risque, affirme la commissaire.

– Curieux, jamais je n'ai lu une seule ligne là-dessus dans la presse.

– La discrétion est de mise, hors comptes rendus. L'affaire prend une mauvaise tournure, nous sommes bien d'accord. Messieurs ?

Le vampirologue se montre courtois mais ferme :

– En ce qui me concerne, je n'ai aucun compte à rendre à Bruxelles, madame. Le Status Civitate Vaticanae ne fait pas partie de l'Union, que je sache.

« On m'aurait dit que je tomberais dans les jupes des curés, je me serais pincée », pense la commissaire, qui encaisse.

– Je téléphone à Rome sur-le-champ, confie Keita. Nous allons appuyer sur certains leviers. Ne vous inquiétez pas, il reste pas mal de démo-chrétiens du côté de Bruxelles (« Et nous en tenons quelques-uns par les couilles sur certaines affaires », pense-t-il) et ils n'ont rien à nous refuser. D'où sort ce lobby roumain ? ajoute-t-il.

– Le président de la commission des Droits de l'homme au Parlement de Bucarest. Rien de moins, rien de plus, répond la commissaire. Passé obscur : sous l'ancien régime, a travaillé dans un abattoir (le Ruthène éclate d'un rire funèbre), puis a été nervi pour un syndicat officiel et ensuite nommé directeur de coopérative en récompense de ses bons et loyaux services…

– Joli cursus. Et jolie couverture pour un serviteur des vampires, constate le Ruthène. Nous allons devoir nous occuper de ce personnage…

– Pas de nouvel incident diplomatique, surtout, prévient Mme Belmançour.

Craquement de phalanges vampiricide :

– Les droits de l'homme, je ne connais que ça, pensez. Je vais monter une association « dédiée », je ferai du bruit, j'irai le voir, nous sympathiserons. Et je l'inviterai à la chasse à l'ours, au fin fond d'une forêt des Carpates… en plein brouillard, le jour de la première neige !

Nouveau rire funèbre :

– Un accident est si vite arrivé…

– Ah ! J'en serais bien ! font en chœur tous les autres.

– Vous voyez que vous aussi vous prenez goût au sang. Ça vient vite.

– Pour employer un terme très désobligeant, Tadeusz, il s'agirait d'un assassinat, dit Richard, redevenu grave.

– Appelons cela une mesure d'intérêt collectif. Mieux, restons dans le non-dit. Et puis il ne faut jamais confier un tel travail à un tueur à gages, une espèce de gogol camé jusqu'aux yeux qui vous occasionne les pires ennuis. La partie de chasse, je ne vous dis que ça. Hum, il faudra songer à une rallonge budgétaire. L'ours, forcément, c'est un peu coûteux.

À ces mots, le visage du père Keita, jusque-là jovial, se ferme. D'ailleurs, il trouve que les notes de frais du père Hiddinko deviennent excessives : les meilleurs cigares, des flots de vodka hors commerce, quinze fiches de taxi par jour, à quand les escort girls ?

Keita demande des taxis. Dehors il fait nuit noire et il tombe des hallebardes. Il est pourtant à peine 20 heures, mais ce fin février se montre bien maussade. Haydn sur les quatre haut-parleurs du carrosse de Richard est comme un frère souriant dans l'obscur.

*

La rencontre physique est le seul moyen d'appréhender l'autre dans son intégralité

Dans une chambre seule, la fée brune est couchée et dort, vêtue d'une chemise d'hôpital de synthétique bleu criard. Elle a l'air plutôt reposée. Par sécurité, on lui a pompé son sang vampirisé et remis du bon raisiné bien sain, elle est définitivement sortie d'affaire. Smuts étant hors circuit, ce n'était plus forcément nécessaire, mais depuis le temps qu'il en était question… Richard est assis à côté d'elle sur une chaise pliante, il lui tient la main, il a envie de l'embrasser et de faire l'amour avec elle. Il aimerait bien la réveiller ainsi, mais il y a beaucoup de passage dans la chambre, les soignants, l'infirmière, Bracquemont qui jette un œil, forcément toujours au mauvais moment, et bientôt le plateau avec le bouillon de légumes, le dindonneau-coquillettes tiède et le yaourt.

Dans une chambre voisine, la fée blonde est seule. Elle aussi a été entièrement transfusée mais personne ne lui a rendu visite, à l'exception de Zohra Belmançour qui a pris le temps de venir la réconforter. Son acné a disparu, elle a perdu ses quelques kilos de trop, son œil bleu a recouvré sa lumière, somme toute elle est assez en beauté. Mme la Commissaire n'y est peut-être pas insensible.

*

Pas de logo tape-à-l'œil pour ces saveurs innovantes

Locaux de la CCV, fin de matinée. Zohra Belmançour et Richard Perez-Romero sirotent un café soluble tiède. La commissaire est d'humeur chagrine :

– Castanès en a fait de belles ! En vingt-quatre heures il a fait sortir la Zvogui et l'Albanais pour vice de forme. On avait pourtant verrouillé la procédure. Au moins les deux Hyong restent-ils au frais…

– Tout n'est pas perdu. La Zvogui va aller relever ses compteurs dans ses studios, patience. Et Haxhiu est trop sûr de lui et trop arrogant, caractériel comme beaucoup de voyous. Infoutu de sortir sans un flingue en poche. Il va de nouveau commettre une erreur. Ne vous inquiétez pas, à mon avis, on va les serrer de nouveau dans pas longtemps. Nous ou les collègues.

La commissaire propose :

– Au moins vous ne me laissez pas tomber, mon petit Richard. Irions-nous déjeuner ?

– Nom de Dieu, j'ai les crocs ! Il y a un japonais très bien deux rues plus loin.

– Ah non, j'ai déjà mangé japonais hier soir ! Vous ne connaissez pas un couscous ? demande-t-elle.

– Chez Ali, au coin ? Pas terrible… Un mexicain, alors ?

– Ah non ! Un français ? Ce serait l'exotisme absolu.

– Il en existe un bon pas loin, Chez Mimile du Rouergue, mais ils ont la grosse tête depuis qu'ils sont dans les guides, et les prix ont doublé. Une pizza ?

– Bah.

– Un argentin ?

– Ah non toute cette viande rouge me soulève le cœur. Ça me rappelle vous savez quoi…

– Un norvégien, alors ?

– Jamais de baleine !

– Un brésilien ?

– Ah non, pas leurs fayots !

– Un grec ? Il est très bien.

– Pas huileux ?

– Madame la Commissaire, aurais-je l'impudence de vous proposer un grec huileux ?

– Va pour votre grec !

*

Des spécialités du terroir
à la traçabilité sans faille

À l'issue de la réunion du jour, sereine mais où la libération intempestive de Monica Zvogui et de Rexhep Haxhiu a été toutefois un peu ruminée, Keita invite ses camarades de la CCV, s'ils ont un peu de temps, à rester pour partager le « verre de l'amitié », comme il dit, et il fait apporter, comme à son habitude, du vieil armagnac. Des cigares rougeoient et des propos très civils sont échangés dans la bonne humeur.

À son cinquième armagnac – Keita les sert bien tassés, pas à la mode fillette –, le vampirologue, oublieux une fois de plus de ses bonnes manières, desserre son col clergyman, réclame bruyamment de la vodka et se lance dans une histoire assez emberlificotée dont il est le héros :

– Alors là, on était au cœur de l'action, au fin fond des Carpates. En plein taf ! Tout d'un coup, trois femmes vampires en rut, oui, *lady and gentlemen,* à proprement parler en rut, se précipitèrent sur moi ! Leur Maître, ce vieux voyeur, ricanait avec des gargouillis ignobles, comme s'il rotait déjà des caillots de sang.

La *lady* et les *gentlemen* observent un silence consterné. Tadeusz, ivre comme un chantre (pour rester dans une tonalité cléricale), est déchaîné et continue :

– Rien à portée de la main, ni crucifix ni miroir. Pas une goutte d'eau bénite !

– Je crains que notre ami, dans sa carrière, n'ait consommé plus de vodka que d'eau bénite, vous ne croyez pas ? chuchote Richard à Mme Belmançour, qui daigne rire à voix basse, tandis que le Ruthène continue :

– Je ne retrouvais plus ma tête d'ail – du sicilian-gold, un peu hors contexte me direz-vous. La panne ! Et alors que j'étendais un bras convulsif en cherchant de quoi me défendre, ma main rencontre, ma main rencontre, ma main rencontre quoi, *lady and gentlemen ?*

– Père Tadeusz, il serait peut-être temps de songer à prendre un peu de repos, hasarde Keita.

– Pas du tout, père Mathurin, je suis en grande forme, eurgh, fait l'intéressé en se versant un grand verre de vodka, qu'il avale cul sec :

– Eh bien ma main rencontre… une grande boîte de pâté garanti pur porc, que je brandis en un geste de défense désespéré, alors que ces quatre monstres se précipitaient sur moi, avides de carnage, l'œil injecté de sang, plus blêmes que jamais, les femmes prêtes à m'administrer le fatal baiser, oui, le Baiser, le Baiser de stupre, leur Maître découvrant ses crocs en un ignoble rictus, et alors la boîte salvatrice – une des marques les plus réputées de la celtitude, par parenthèse, dont j'avais emporté une ample provision – intercepta l'élan de ces apparitions maléfiques, qui plantèrent leurs canines dans le pâté !

Il éclate d'un rire qui se veut jovial, convivial et communicatif, mais qui s'éteint dans un silence absolu. Mme Belmançour et Richard émettent un toussotement à peine poli, tandis que Keita reste parfait :

– Franchement, je crains que vous ne soyez pas en état de rentrer, père Tadeusz. La fatigue de cette journée a eu raison de vous. On va vous installer un lit de camp dans la bibliothèque.

Une fougue qui arrache des froncements perplexes

Le lendemain matin, au petit déjeuner, thé bien noir et gueule de bois carabinée pour le vampirologue, Keita, lui, comme si de rien n'était, versant du jus d'orange glacé.

La conversation, assez vaseuse, finit par dévier sur les fées, et soudain, en entendant Tadeusz qui bougonne, Keita, fébrile, saute en l'air :

– C'est une blague !

– Aucunement. Je vous répète que la fée blonde vient de s'installer chez elle.

– Chez la commissaire ?

– Je vous le confirme.

– En tout bien tout honneur, affirme Keita pour se rassurer. Je me souviens que, selon le dossier, cette fée blonde étudiait le droit, le pénal exactement. Il doit s'agir d'une sorte de tutoring…

Tadeusz a un sourire malveillant :

– Je n'en jurerais pas…

Keita est défait. Ses derniers espoirs s'effondrent :

– Mais croyez-vous qu'elle ait ces goûts… de façon exclusive… ou bien que ?…

– Je l'ignore, père Mathurin, mais elles sont en pleine lune de miel. Laissez tomber. Dans six mois, sait-on jamais ?… Une foucade…

– Dans six mois, où serai-je ? Confiné dans une paroisse en déshérence au fin fond de la brousse ? Aïe ! J'ai été berné !

– Non, personne ne vous a berné. Vous vous êtes bercé de vos illusions.

Chapitre XIV

Un acteur significatif qui visite une clientèle de professionnels

L'ex-stagiaire Phil arrive à l'agence IFS un matin, à l'ouverture, pour réclamer les arriérés qu'on lui doit depuis un sacré moment. On le fait asseoir sur une chaise de plastique jaune un peu bancale, il feuillette un illustré pédagogique, un magazine à scandales et des vieux catalogues de voyage, croisière au pays des neiges, sous les cocotiers, le Sahara pour tous, Las Vegas, les troglodytes, le Taj, facilités de paiement. La Puyduchou le fait attendre tant qu'elle peut, puis elle téléphone à côté, prétend qu'on ne lui doit rien et fait barrage. Il force le passage et pénètre dans le bureau qu'a réintégré Monica Zvogui – tanière qui empeste le parfum à bon marché –, laquelle le prend de haut, affirme ne rien devoir à personne, puis se moque de lui, le traite de nul, de raté, lui assure qu'il est le pire stagiaire qu'elle ait jamais eu, le plus incompétent, le plus vieux, un vrai bon à rien, qui restera un assisté jusqu'à la fin de ses jours. Il perd alors son sang-froid et se met à crier, très fort, à taper sur le bureau, et elle le menace d'appeler la police. Elle a la main sur le téléphone, et ses yeux glacés sont posés sur lui avec hostilité. Ce minable va dégager vite fait, bon gré, mal gré, elle en est certaine. Il va crever d'humiliation, une fois de plus. Une fois de trop. Car sans prévenir et sans comprendre lui-même il empoigne le coupe-papier sur le

bureau et lui en porte une demi-douzaine de coups à la gorge et à la poitrine. Un coupe-papier de métal, indonésien, avec des yeux, qui ne coupe rien mais qui est pointu et lourd.

Elle est morte quand l'ambulance des pompiers et les flics arrivent. Amorphe, Phil se laisse arrêter sans bouger. La Puyduchou en profite pour faire une crise de nerfs. Forcément, elle a quand même compris qu'elle avait perdu son taf.

*

Se mobiliser au quotidien sur des enjeux solidaires

Local de la CCV, un peu plus tard.

– Ce Phil nous a rendu un service considérable sans le savoir, dit Tadeusz en faisant craquer ses phalanges, tic qui exaspère tous les présents. Il a bien mordu les deux fées, mais Smuts est éliminé, point final. C'est faire œuvre pie que de supprimer un serviteur des vampires, ajoute-t-il d'une voix forcée.

Le Ruthène repense à ses deux nuits avec la mégère. La savoir refroidie lui fait tout de même un peu bizarre.

– N'exagérez pas, père Tadeusz, répond Keita. Mais il est indéniable qu'il nous a rendu un signalé service.

– Je me sens un peu embêté, fait Richard, parce que c'est moi qui lui ai conseillé de retourner à l'agence, où on lui devait encore de l'argent. Je ne pouvais pas imaginer…

– Trop tard pour vos scrupules, au demeurant infondés. Pensons à l'avenir. Ce garçon est à peu près sans ressources et ce n'est pas avec un commis d'office qu'il va s'en sortir. Nous lui devons bien un bon avocat, décide le père Keita. J'ai quelqu'un. Un peu humanitaire, comme emploi des fonds secrets, mais passons.

– C'est qui, ce bavard ? Pas Mâchecou, au moins ? demande Richard.

– Me Mâchecou est l'un des meilleurs pénalistes de la métropole, rétorque un peu sèchement Keita.

Richard éclate de rire :

– Franchement, avec un nom pareil, dans le contexte, vous réalisez ? Vraiment *too much* !

– Il s'appelait auparavant Mâchecouille, et il a obtenu une rectification d'état civil, fait Keita, impassible comme un garde suisse auquel un cardinal met la main dans la culotte.

– N'entrons pas dans ces considérations, voulez-vous, messieurs, tranche Mme Belmançour, qui expose :

– Homicide volontaire, mais sans préméditation. Très bien, le coupe-papier, il aurait débarqué avec un poignard de chasseur nous serions mal. On pourrait essayer de faire requalifier l'infraction en coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner, mais c'est un peu juste. Première hypothèse, le tarif va être de dix ans maxi, plutôt huit, deux ou trois de moins si les circonstances atténuantes sont retenues, si je comprends bien c'est un gars tranquille qui aura ses remises de peine, allez, dans quatre ans au grand maximum il est sorti. Dans moins longtemps pour la seconde hypothèse. Quoi qu'il en soit, les faits sont constitués et l'acquittement ou la relaxe sont hautement improbables. Donnez-moi du feu, mon petit Richard, je vous prie.

*

Transformer une rencontre protocolaire en proximité affichée

Lions de plâtre à l'entrée flanqués de langues-de-belle-mère jaunâtres, néons roses et verts, la Pagode du Bonheur-

Immuable est un établissement de milieu de gamme, avec ses tables rondes à plateau tournant pour les banquets, ses aquariums où évoluent des *fish* aux yeux globuleux, ses paysages de plastique clignotant et ses nappes blanches. Assis à l'écart, Richard – en costar sans cravate, il dîne avec un chef, poli mais pas servile – et le père Keita, en clergyman. Le curé africain quinquagénaire et chic, et le jeune pur-sucre assez transparent, mais personne ne regarde personne, à Babylone.

– Vous avez noté la soupe au sang du menu KB 27, père Mathurin ?

– Et comment ! répond ce dernier avec un grand rire silencieux. Mais ce serait de très mauvais ton, d'un genre affreux.

Richard soulève les sourcils sans rien dire. Mastications.

– Du surgelé, tout ça ! lance Keita en attrapant dans sa salade une tête de calamar du bout de ses baguettes et en la trempant dans une coupelle de sauce au piment.

– Ou de l'industriel réchauffé : de plus en plus de restos asiates se font livrer tous les matins des gamelles concoctées on ne sait où. Vous n'avez jamais vu les camions ?

– Ah bon ? Vous êtes sûr ? Autrefois, quand j'étais étudiant, ils mitonnaient leurs graillons dans un réduit sous l'escalier. Au Camping-Gaz en cas de besoin…

Ainsi continue une conversation convenue. Puis arrivent les plats de résistance.

– Comment est votre porc laqué aux trois saveurs ? demande Richard.

– Acceptable, quoique je ne saisisse pas très bien où résident les trois saveurs. Et vos brochettes au satay ?

– Pas mal du tout. Et cet intestin de porc frit ?

– Sans surprise. Les pattes de canard ?

Grimace.

Keita sert du dragon-céleste, un redoutable rosé, et attaque :

– Vous vous demandez sûrement pourquoi je vous ai invité à dîner dans un endroit aussi peu recommandable.

– Mais pas du tout, fait Richard, amène.

– J'aime bien passer inaperçu. Et puis je voulais faire votre connaissance. Nous n'avons que des rapports très superficiels depuis le début de cette mission. Vous avez accompli un travail formidable avec Tadeusz.

– Merci.

– Ne croyez pas que je vous passe la pommade pour vous demander encore je ne sais quoi qui excède vos attributions.

(« On connaît les curetons. Il ne veut tout de même pas que je l'empapaoute, ce vieux schnock ? » traverse l'esprit de Richard – le mot « pommade » ayant fait mouche –, lequel répond calmement :)

– S'il s'agit des missions de la CCV, de vos histoires de vampires, allez-y. J'en référerai à Mme Belmançour le cas échéant. Vos sales histoires de vampires, ne peut-il s'empêcher d'ajouter. J'ai hâte que tout cela se termine, pour retrouver de braves assassins…

– … qui sont une bénédiction comparés à nos… sujets. À qui le dites-vous ! Oui, nos sales histoires, vous avez raison. Forcément. On peut prouver l'existence du Mal – il suffit d'ouvrir le journal tous les matins –, mais on ne peut prouver celle de Dieu. S'Il existe… lâche-t-il dans un souffle.

Ils finissent leur riz, se basculant le reste du bol dans le gosier sans guère le mâcher. On apporte des nougats chinois, propres à desceller les dentiers les mieux bétonnés. Keita ressert du vin :

– Êtes-vous croyant, monsieur Perez-Romero ? Vous n'êtes pas forcé de me répondre.

– Je suis aussi athée que Marx, Engels, Lénine et Staline réunis, dit le jeune homme, pour rire.

L'idée d'un dieu unique fulminant injonctions et interdictions lui a toujours paru absurde autant qu'infantilisante.

– Vous voulez dire Diderot, Voltaire et le curé Meslier, qui sont sans doute de meilleure compagnie, dit Keita avec un sourire. Aussi pugnaces mais mieux élevés. Donc vous êtes dans la situation fort délicate – car vous en avez vu, quand même depuis deux mois, des vertes et des pas mûres – du témoin des œuvres sataniques qui nie le Salut. C'est étrange, non ?

Richard, vite exaspéré :

– Vous ne m'avez pas invité ici pour me convertir, je suppose !

– Bien sûr que non. Mais convenez que la situation est paradoxale.

Le jeune homme, baissant le nez :

– Vous avez absolument raison. C'est une des raisons de mon grand malaise. Une situation intenable entre ce que je crois et ce que je vois. Pas du tout ce que j'attendais. Je sais que le rationnel n'est pas tout, la moitié droite du cerveau joue un rôle aussi important que la gauche, l'intuition est fondamentale, mais entre nous, en fait d'irrationnel, la barque est un peu chargée ces jours-ci.

Puis, à brûle-pourpoint :

– À votre tour : père Mathurin, pensez-vous que Tadeusz soit encore croyant ?

Keita embrasse d'un regard panoramique les paysages de plastique clignotant, les poiscailles et les serveuses au sourire figé qui attendent qu'ils libèrent la table. Il se demande pendant une fraction de seconde pourquoi il n'est pas dans son village, tranquille, parmi les siens, à bouffer du mil sauce gombos au lieu de toutes ces saloperies, mais il sait au plus profond de lui-même qu'au village il se sentirait aussi à

l'étranger qu'ici ou que n'importe où ailleurs. *Heimatlos,* lui aussi, et sans doute à jamais. Il regarde Richard, pose sa grande main sombre sur la sienne, réfléchit à sa réplique :

– Face à un laïque, je devrais éluder, ou mentir, s'agissant d'un confrère chargé de missions très difficiles… mais notre appartenance à cette CCV tisse d'étranges liens et je ne pense pas pouvoir vous répondre par l'affirmative. Il s'en est ouvert à moi.

– Alors il est comme moi ? Il se trimbale toute la vérole du monde et il n'a pas de porte de sortie ! Putain, je comprends qu'il picole autant !

Keita soupire :

– Je n'ai rien à vous répondre, même si je vous supplie de ne pas succomber à l'appel du nihilisme, qui vous détruirait. Et je suis moi-même immergé, comme en eaux profondes, dans le silence de Dieu – *Guds tystnaden,* comme disait Bergman.

– Vous parlez suédois, père Mathurin ?

– Pas réellement. Le minimum du cinéphile. Du cinéphile que je fus jadis… Vous n'avez pas ce fantasme de parler toutes les langues ?

– Je me contente de suffisamment d'anglais et d'espagnol pour ne pas être ridicule, de trois mots d'arabe…

Un vieillard édenté commence à passer la serpillière dans les recoins désertés du restaurant. Le sourire des serveuses devient franche grimace.

– Un petit alcool de riz avant de rentrer ?

Ils sifflent une coupe au fond décoré d'une jeune Chinoise nue, bien maigre pense Keita, qui prend l'addition et laisse un pourboire impérial :

– Je vous raccompagne quelque part ?

– Non, merci, je vais aller dormir à la CCV. J'ai la flemme de rentrer chez moi, c'est trop loin.

– Fort bien. Vous n'oublierez pas notre réunion « Bilan et perspectives » après-demain.

Keita descend l'escalier périlleux qui mène aux toilettes. Le portable de Richard sonne. Il file dehors, au milieu des derniers fumeurs qui se gèlent sur le trottoir : la fée brune ne dort pas. Il lui dit des choses tendres. Bien sûr, il arrive. Salamalecs avec le Sénégalais. Taxi.

Chapitre XV

Vivre, chacun à son tempo, les must de l'hiver

Richard est dans un rêve confus où il marche, léger, courant presque, dans une ville grise sans aucune lumière, sans portes ni fenêtres aux maisons, avec des marches partout, dans l'éclairage égal du rêve, quand son portable sonne. Il est à peine 6 heures. La fée brune se réveille en sursaut à côté de lui, gigote, l'enlace, se rendort. Il prend la communication. La commissaire :

– Debout tout de suite, mon petit Richard, il y a du nouveau, et du sérieux. La douane volante vient de finaliser une interception qui devrait nous intéresser.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande la fée brune dans un demi-sommeil.

– Rien. Ne t'inquiète pas. Rendors-toi.

– À qui parlez-vous, mon petit Richard ?

– À une jeune fille. Je n'ai plus huit ans. Je suis pubère. J'ai une vie privée, madame la Commissaire.

– Ce que vous êtes susceptible ! Donc, une interception.

– J'y vais. Où ça ?

– Un peu loin pour s'y rendre en voiture. Filez plutôt à l'héliport.

– Il faut prévenir Tadeusz.

– Il vous y attendra. Débriefing dès votre retour. Couvrez-vous bien, ça gèle dur là-bas.

Elle a un rire léger et raccroche. Impossible qu'elle ne le materne pas. Il se lève dans la pénombre, rabat la couette sur la fée brune, se glisse dans ses vêtements, avale un verre d'eau chlorée au robinet et file sans bruit.

*

Un pôle de compétitivité au-delà des frontières

Matin de fin février, gris et glacial. Arbres dénudés portant des boules de gui et des nids de corbeaux, champs givrés, flaques gelées. Des bois noirs ondulent au loin, des restes de neige s'incrustent dans les plis de terrain. Une route secondaire, dans le nord-est du pays, loin de Babylone. Une brigade volante de la douane vient d'arrêter par hasard un camion frigo roumain dont le bordereau était établi pour des champignons et qui transportait en fait trois cercueils imparfaitement fermés contenant trois jeunes filles en provenance directe de Transylvanie, mortes mais dans un état de conservation remarquable, le teint rose, la joue fraîche et le corsage bien garni. Tout cela n'étant pas du tout régulier. Le chauffeur, un gros Roumain poilu comme un bison et baragouinant trois mots d'allemand, a semblé aussi surpris que les douaniers de ne pas constater dans son bahut la présence de l'habituelle cargaison de champignons radioactifs. Copilote, Roberte Duhareng, la très corpulente directrice de l'agence IFS, disparue depuis bientôt deux mois et qui réapparaît par miracle dans le paysage, comme un bubon sur la trogne d'un pestiféré. Boudinée dans un manteau de fourrure carpatique hors taxe, râlant tant qu'elle peut.

Le gradé a ordre de prévenir qui de droit en cas de décou-

verte de cercueils suspects, il n'en sait pas plus, il ne veut rien savoir, il a appelé une ligne directe voilà déjà de longues heures.

Le chauffeur et Roberte Duhareng sont menottés dans la bagnole de la douane. Moteur éteint. Il gèle pratiquement. Le chauffeur est philosophe, il ne desserre pas les dents, mais l'énorme femme tempête et menace, elle réclame du café et un sandwich, et on ne sait trop quoi encore, puis un médecin, car elle a des palpitations…

Une heure plus tard, Richard et Tadeusz arrivent sur les lieux dans un hélico prétendu de la protection civile, le second portant son étui fétiche pour batte de cricket. Ils vont jeter un œil aux deux interpellés, et immédiatement la Duhareng, qui s'était assoupie, recommence à faire du foin, prétendant que les trois cercueils contiennent, certes en catalepsie mais parfaitement vivantes, les trois filles de M. Lioubomir Hrvatsko, de la Représentation culturelle de Transylvanie, et qu'il s'agit donc d'une incontestable procédure de regroupement familial à laquelle il est délictueux de faire obstacle. Le vampirologue éclate d'un rire cruel et éructe qu'il n'est nul besoin de faire appel au regroupement familial quand on bénéficie d'un passeport diplomatique, ce qui serait sauf erreur le cas des filles Hrvatska – il ne dit pas qu'il a lui-même pris soin du papa, ce sera une gentille surprise pour la famille. Elle s'emmêle dans ses réponses, elle est confuse, très agitée, parle maintenant de ses Maîtresses, on ne l'écoute plus, tout est clair.

Les deux hommes se dirigent vers le camion à grandes enjambées, y sautent, rabrouant les gabelous qui prétendent les suivre. Tadeusz extrait son épieu de l'étui, ouvre les cercueils et s'acquitte de la PUA. Dans le cœur, direct. Beaucoup de sang coule, elles en sont gorgées, elles ont dû festoyer voici peu, les beautés.

Elles geignent et râlent un peu, forcément, mais l'opération ne dure que quelques secondes. Le sang coagule immédiatement.

Richard est là, il regarde les trois mortes, il jurerait avoir entendu un hoquet de jouissance de Tadeusz en même temps que le râle d'agonie des trois filles. Enfin, des deux premières. Car à ce moment-là Richard descend vomir et quand, après avoir filé se rincer la gorge en empruntant une bouteille d'eau aux douaniers, il remonte dans le camion, il jurerait voir la troisième fille redressée et enlaçant le prêtre avant qu'il ne la repousse d'un coup d'épieu.

– Un problème, Tadeusz ?

– Pas du tout ! Un pro aguerri tel que moi, pensez-vous ! rétorque le Ruthène, toujours frimeur.

– J'aurais pourtant juré la voir vous sauter au cou, si j'ose dire (« Au paf », pense-t-il).

– Mais qu'allez-vous imaginer ? C'était un mouvement purement spasmodique, comme d'une grenouille électrisée.

– Vous en êtes sûr ?

– Plutôt que de dire des bêtises, venez plutôt m'aider à remettre les couvercles en place.

Tadeusz a pris goût depuis trop longtemps à sa vilaine besogne – cette fois, une bosse considérable gonfle son pantalon – et Richard se demande ce que ferait le cureton s'il était seul avec les filles, mais il ressent lui aussi une satisfaction trouble, d'ordre physique, oui, un violent désir pour ces belles mortes pâles et froides, il a du mal à se l'avouer. Allons, il est temps que cette mission se termine, qu'on dissolve cette CCV. Avant que pleuvent les mises en examen pour nécrophilie.

Les trois filles sont encore plus superbes maintenant, apaisées, et Tadeusz murmure une prière sans conviction aucune. Sa bosse redouble. On entend les hurlements hystériques de Mme Duhareng.

– Ce coup-ci, on ne laisse rien traîner, pas de traces, il faut les faire incinérer dès que possible. À défaut, les faire enterrer dans je ne sais quel carré des indigents, décide Richard, mais la première solution serait préférable, et de loin. Le Dr Bracquemont va nous faxer des permis d'inhumer. Je m'en occupe. Que dites-vous de rentrer au nid avec nos deux nouveaux amis ? L'hélico attend. Je serai là dès ce soir et nous verrons la suite.

– Voilà qui me paraît bien vu. La baleine va en avoir, des choses à nous raconter…

C'est alors qu'une voiture s'arrête en catastrophe sur le bas-côté et qu'un homme sans âge, costar marron cravate bordeaux, le cheveu gras, en sort, très souriant. Les douaniers l'accueillent familièrement :

– Salut Roro !

– C'est le gars du *Réveil du Nord-Est !* On le prévient toujours quand il se passe quelque chose. C'est bon pour la région, vu qu'il ne se passe jamais rien… fait en aparté un des gabelous à Richard.

– Salut les gars ! lance Roro à la cantonade d'une voix optimiste de camelot. Messieurs bonjour ! Tout baigne ? Il paraît qu'il y a de l'importation illégale de cadavres dans l'air ? Trafic d'organes ? Je peux prendre une photo ? Mais que se passe-t-il ? Quelqu'un a une crise de nerfs ? On dirait une voix de femme. Il faut appeler un médecin. Attention, on frôle la non-assistance à personne en danger !

Richard l'agrippe sans douceur par un aileron et le traîne jusqu'à la voiture des douaniers. Il a senti un relent de vinasse :

– Messieurs, vous avez bien un Alcootest dans la boîte à gants ?

Très contrariés, parce que Roro est leur pote, il leur paye leurs infos par de nombreux apéros, ils tendent pourtant l'objet à Richard, qui ordonne :

– Souffle !

Roro souffle vaguement à côté.

– Souffle dedans, nom de Dieu ! Ah ! Ben dis donc, mon salaud, plus d'un gramme cinq à cette heure-là, tu ne te refuses rien !

– Bon, écoutez, on ne va pas en…

– On ne va pas en faire un fromage, non. Simplement, tu vas remonter dans ta caisse pourrie, tu vas retourner à ton canard de merde, et là, vu qu'il est trop tard pour écrire un papier sur la Saint-Valentin à la maison de retraite, tu vas nous faire les enfants des écoles qui viennent d'arriver au ski ou le bal annuel des charcutiers, mais écoute bien, si la moindre ligne paraît sur ce bahut, cet hélico ou nous, eh bien ton permis saute. Pour commencer. Après, c'est ta carte de presse qui part aux chiottes. Compris ? Maintenant casse-toi. Dégage. Gicle ! Messieurs, les clefs de ce véhicule, je vous prie – oui, j'ai le permis poids lourds, vous voulez que je vous le montre ? Allons pressons.

Il claque dans ses doigts de façon très désagréable et les douaniers, qui haïssent tout ce qui vient de Babylone, s'exécutent en lui souhaitant de périr sodomisé par un mammouth. Il donne plusieurs coups de fil sur son portable et file à vive allure avec le camion roumain vers la ville la plus proche.

*

Si l'âge d'or est révolu,
le métier a encore de beaux jours devant lui

Le même soir, dans l'entresol de la CCV, café soluble, biscottes ramollies, fromage à tartiner, chocolat en promo.

– Mission accomplie ! lance Richard. Les trois cercueils avec

leur contenu ont été incinérés et le camion est devenu un joli cube de ferraille. Disparu sans laisser de traces. Ils n'existent plus que dans notre mémoire faillible…

– De mon côté, le chauffeur est toujours en gav', mais bon, pas grand-chose contre lui, même s'il y a mise en examen il va sans doute falloir le relâcher. Il va être bon pour rentrer au pays en stop. Pour être franc, il a l'air trop demeuré pour être au courant de quoi que ce soit, dit le vampirologue.

– Qu'entendez-vous par gav', père Tadeusz ? demande Keita, toujours mondain jusqu'au bout des ongles.

– Garde à vue, explique le Ruthène d'un ton las. Des flics qui se trouvaient à l'héliport, pour autre chose apparemment, me l'ont soufflé, pchitt. Ces bécassins ont dû penser tout de suite à un sans-papiers, lamentable… L'important est que j'ai réussi à escamoter la Duhareng – quel morceau – en la poussant dans une voiture, et elle n'a pas beuglé pour rejoindre le Roumain…

– Où est-elle ? demande Richard.

– Chez nous, mais chut ! souffle Keita, en mettant un doigt sur ses lèvres avant de suggérer, de l'index pointé vers le bas, un cachot situé vingt mètres sous le niveau du fleuve. Il s'agit d'un hébergement tout à fait provisoire. Dans son plus grand intérêt. La charité chrétienne, en effet…

– Qu'avons-nous au juste contre elle ? coupe Mme Belmançour. Pas grand-chose…

– Hélas ! fait le jeune homme. Le Code pénal n'a pas pensé aux serviteurs des vampires.

– Ne m'interrompez pas, mon petit Richard.

– Ni à l'importation de vampires, reprend Tadeusz. Quant au franchissement illégal de frontière avec des cadavres, ça ne doit pas aller chercher bien loin… Ça relève du Code de la santé publique, non ?

Les autres restent silencieux.

– Alors, nous avons plusieurs options. Il serait tentant de…

– Je vous arrête, prévient Mme Belmançour, saisie par un de ces subits prurits légalistes dont elle est coutumière : pas d'irrégularités. Vous avez déjà tué…

– On ne tue pas des morts, je vous le répète, madame la Commissaire. Je n'ai tué personne. N'oubliez pas que je suis prêtre. (Tadeusz en comédien noble et digne, parfait.) J'ai seulement… résolu des difficultés, à plusieurs reprises.

– Et cette Duhareng ? reprend la commissaire. Ce serait inouï de la relâcher…

– … pour qu'elle nous en apporte une nouvelle cargaison dans un mois ? Pas question ! lance Richard.

– Faisons preuve d'imagination, madame et messieurs, déclare benoîtement le père Keita. Beaucoup de nos couvents connaissent hélas une grave crise des vocations… et en Castille, ou en Sicile, nous avons des établissements monastiques à la clôture très stricte… La paix du cloître, la discipline et le jeûne rigoureux ont brisé l'orgueil de bien des pécheresses…

Une tempête de rires s'élève, évoquant, en fait de jeûne, le quintal bien pesé de la Duhareng, qui a des réserves.

– Il n'y a pas de raisons pour que ce soient toujours les mêmes qui portent le voile ! dit Zohra Belmançour avec un rire gras, en ébouriffant ses cheveux de jais. Bon, trêve de plaisanteries. Quelle est la qualification pénale de cette sorte de blagues, mon petit Richard ?

– Méchant. Enlèvement, séquestration, article 224-1, ça va chercher vingt ans, avec le risque d'une peine de sûreté. Allègement si on relâche la personne concernée dans un certain délai. Qu'en dites-vous, père Mathurin ?

– Je n'ai rien entendu, cher monsieur. Je dois avoir les portugaises ensablées, pour m'exprimer dans votre registre.

Richard :

– Italie ou Espagne, ils importent des bonnes sœurs africaines par avions entiers, mais c'est l'Union européenne, et si Roberte Duhareng, dans ce cas de figure, parvenait à faire le mur et à porter le pet on serait mal.

Tadeusz, l'air absent, rajuste son col clergyman. Le père Keita reprend la balle au bond :

– Les lointaines Philippines connaissent également une vraie crise des vocations. Ce serait rendre un service notable à nos sœurs de là-bas que de renforcer leurs effectifs avec une grande pécheresse désireuse – du moins le tiendrons-nous pour acquis – de racheter les erreurs, voire les crimes de sa vie passée. Le climat n'est pas rigoureux, la nourriture est frugale mais saine, la législation ne se montre pas d'un laxisme inconsidéré.

– Moi, je ne veux rien savoir, conclut Mme Belmançour.

– Nous disposons de moyens de transport discrets dans de tels cas, affirme le père Keita, qui, interrogé, met une fois de plus en souriant un doigt sur ses lèvres, avant de murmurer : Des avions-cargos destinés à l'aide humanitaire catholique. Jamais aucun contrôle. Comme une lettre à la poste.

La commissaire hoche la tête. Mauvais pressentiment au fond d'elle-même. Elle sent la révocation proche, comme elle ne l'a jamais sentie, à la moindre anicroche, et elle n'a guère envie de finir écrivain public dans un quartier pourri en se faisant traiter de salope par les barbus.

Long silence.

– J'ai un ragot ! proclame Richard en se pavanant comme un collégien. Lisbeth se serait séparée de son mari et se serait mise à la colle avec un plasticien salvadorien…

– Moi j'ai entendu un Estonien qui fait des installations, dit la commissaire, ou un vidéaste malgache, ou même

Bracquemont, qui la séquestrerait dans sa clinique, mais c'est Radio-Moquette… Et puis on s'en moque. Et maintenant non pas un ragot, mais une info : Ghislaine Guillemard ne devrait pas tarder à accoucher.

Pas de réaction. Mme Belmançour reprend :

– Vous me décevez, vraiment, messieurs, une fois de plus. Vous vous en battez les… paupières, mais Ghislaine a été précieuse : c'est en partie grâce aux goûts du père Hyong et aux risques insensés qu'elle a accepté de prendre qu'on a pu faire tomber la Zvogui. Non ? Ne répondez pas tous en même temps. Autre point, mon petit Richard, votre Célestin me harcèle de courriers et de mails au sujet de son stage à la CCV. Il fait du hongrois et du roumain en option, maintenant, et…

– Ce n'est pas « mon » Célestin ! Mais ce gamin a des motivations exceptionnelles. Il a l'étoffe d'un chasseur de vampires hors de pair, d'après moi.

– Vous allez vite en besogne, dit la commissaire. Monsieur Hiddinko, vous le connaissez ?

– Euh, oui, je l'ai rencontré… par hasard…

– Votre avis ?

– Il est vraiment motivé, il a oublié d'être bête et il a du cran. Évidemment, il faudrait raconter à ses parents qu'il dépouille le courrier dans un bureau. Néanmoins, ce stage pourrait constituer un pré-recrutement. Du premier choix. Il faut rajeunir les équipes, on ne le répète pas assez. Ce gosse serait un appât fantastique pour un vampire plus ou moins pédophile…

– Pédophile, c'est vite dit, il a quinze ans. La majorité sexuelle est dans moins d'un an, fait la commissaire, presque rêveuse, en se grattant l'intérieur de la cuisse à la dérobée.

– Oui, mais il a l'air d'un bébé, avec son petit cou rose… rétorque Tadeusz d'une voix sourde.

– Monsieur Keita, votre avis ?

– Je me rallie à la majorité, fait prudemment ce dernier.

– On y va ? Allez, c'est bien pour vous faire plaisir, on le prend ! Qu'est-ce qu'on dit, Richard ?

– Merci de votre confiance, madame la Commissaire. Je me porte garant de Célestin.

– C'est ainsi que je l'entends.

Téléphone. Un appel redirigé. Clic du haut-parleur :

– On vient de retrouver un nouveau-né égorgé, avec posés sur le corps un crucifix renversé et une hostie poignardée, sur le rond-point situé devant le ministère des Bonnes Mœurs et du Respect ! informe une voix morne.

– Le satanisme, c'est le bureau d'à côté ! grogne Tadeusz, ronchon, très gratte-papier de sous-préfecture.

– Envoyez le stagiaire ! suggère Mme Belmançour, hilare.

La voix insiste :

– Mais ce nourrisson a également été mordu au cou ! À deux reprises !

– Dans ce cas, je ne connais que mon devoir ! Les affaires reprennent ! fait Tadeusz en écrasant son cigare.

C'est alors que le père Keita, marchant à pas de loup et se plaçant derrière le vampirologue sans être vu, adresse de grands signes « discrets » à la commissaire et à Richard, mimant avec ses index deux crocs se plantant dans la chair et roulant des yeux blancs en désignant son confrère. En effet, tandis que Richard revoit en un éclair maléfique la troisième fille Hrvatska, redressée, étreignant Tadeusz dans le camion, le col clergyman de ce dernier a glissé lentement, laissant apparaître au cou, nettes, rouges, humides, bien ouvertes et profondes, deux infimes traces de morsure…

Ouvrages de Patrick Boman

Crawford l'incorrigible, fiction, Deleatur, 1986.
Ce n'est pas le 116, voyage, Deleatur, 1988.
Thé de bœuf, radis de cheval,
voyage, Le Serpent à plumes, 1999.
Le Palais des saveurs accumulées,
voyage, Le Serpent à plumes, 2000.
La Méthode Piotr, roman, Ginkgo, 2001.
Amertume des nectars, fiction, Deleatur, 2003.
L'autopsie confirme le décès, langue fr.
(en collab. avec Pierre Laurendeau), Mots et Cie, 2003.
Eldorado 1934, fiction, Arléa, 2003.
Peaboby met un genou en terre, policier, Picquier, 2003.
Trébizonde en hiver, voyage, Le Serpent à plumes, 2003.
Peabody se mouille, policier, Picquier, 2004.
Peabody secoue le cocotier, policier, Picquier, 2004.
Peabody prend de la hauteur, policier, Picquier, 2005.
La Typographie cent règles
(en collab. avec Christian Laucou), Le Polygraphe, 2005.
Istanbul. Cinquante vues de la Ville
(dessins de Denise Grumel), poésie, Ænc rages, 2006.
Le Malabar largue les amarres, policier, Alvik, 2006.
Le Voyage cent façons, Le Polygraphe, 2006.
Peabody touche le fond, policier, Picquier, 2006.
Boulevard de la flibuste. Nicaragua 1850-1860,
récit hist., Ginkgo, 2007.
Dictionnaire de la pluie, Seuil, 2007.
Le Guide suprême. Petit dictionnaire des dictateurs
(participation à un ouvrage collectif), Ginkgo, 2008.
Retour en Inde, voyage, Arléa, 2009.
Des nouilles dans le cosmos, Sous la Cape, 2009.

www.souslacape.fr

Hurl Barbe
Pompe le Mousse
Les Celtes mercenaires

Patrick Boman
Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue
Peabody se rince l'œil

Pierre Charmoz
Première ascension népalaise de la tour Eiffel et autres cimes improbables

Pierre Charmoz et Studio Lou Petitou
Le Vampire de Wall Street, ***La Canine impériale***

Gaspard de la Noche
Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto

Gilles Derais
Trilogie Lange

Pierre Laurendeau
Signé Fornax, L'Architecte

Noirceuil
Sandre

Noirceuil / Lia
Trilogie lia

Yak Rivais
Francoquin
Spymaster vs Blackspider

René Troin
Chantier Schéhérazade

Jules Veine
Le Voyage dans les spasmes, L'Atour infernal

Sous la Cape
collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par
Éditions Deleatur
BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-124-8

Dépôt légal le 20 mai 2010.

« Les choses ne se passent plus comme dans les livres, mademoiselle. Classiquement, dès la première morsure, le mécanisme se mettait en route, et le sujet mordu, à sa mort et parfois avant, devenait un vampire sans que nulle échappatoire fût possible. Mais, de nos jours, peut-être pour des questions d'environnement, de mode de vie – les antioxydants et les produits conservateurs de nos aliments finissent par nous imprégner, nitrate de potassium, ascorbate de sodium, nous en sommes gorgés, sans parler du glutamate, des métaux lourds, de la radioactivité… –, ce mécanisme est plus complexe et peut subir des altérations, voire des coups de frein inexplicables. Dans votre cas, il est indéniable que vous avez été sujette à au moins deux violentes poussées, puisque vous avez très cruellement mordu au cou sans préavis, hier le vendeur de fleurs, et auparavant… »

Attaques de V. sur La Nouvelle-Babylone

Les V. ne se reposent jamais (ni congés payés ni RTT, comme le rappelle un des protagonistes de ce roman). Aussi la CCV, la cellule de crise antivampires, ne chôme pas : malgré des conditions de travail difficiles, le lieutenant Perez-Romero et le père Hiddinko traquent le « non-mort » dans tous les cimetières de la mégapole.

InterFairyService, une officine louche qui propose des fées pour anniversaire (voire gâteries pour personnes averties), serait-elle au cœur du complot ? Il appartient à nos courageux chasseurs de V., assistés de la commissaire Belmançour et du père Keita (déjà rencontré dans *Le Vampire de Wall Street* dans la même collection) d'y mettre bon ordre, sans oublier le pieu en chêne « développement durable » et l'ail d'origine contrôlée.

Patrick Boman est né en 1948 à Stockholm.
Voyageur impénitent, d'une curiosité universelle, Patrick Boman est un observateur aigu des mœurs de ses contemporains et un moraliste distancié, exprimant dans des récits à la fois truculents et profonds une vision du monde d'un humanisme teinté de pessimisme.
Outre la série policière « Peabody », aux éditions Picquier, qui met en scène un officier de police de l'empire des Indes très peu « politically correct », il est connu pour ses récits de voyage (*Retour en Inde*, Arléa) et ses essais (*Boulevard de la flibuste. Nicaragua 1850-1860*, Ginkgo ; *Dictionnaire de la pluie*, le Seuil).
Dans cette collection, il est l'auteur des *Nouilles dans le cosmos* (2010).

SOUS LA CAPE
www.souslacape.fr

Dessin de couverture : Pascal Jousselin • Genre : Vampires hargneux

9 782868 071248

14 euros